

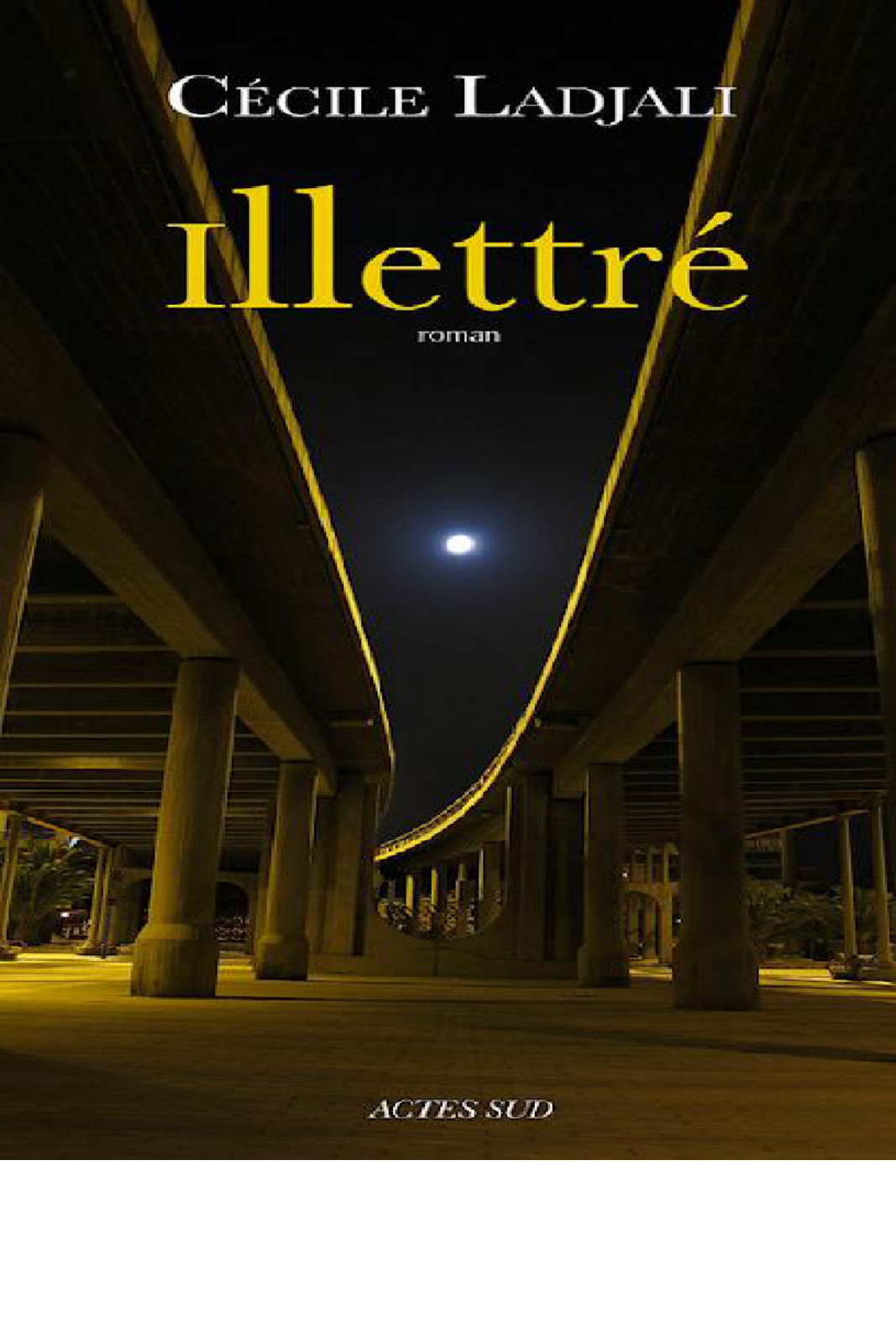


Illettré

Ladjali, Cécile

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

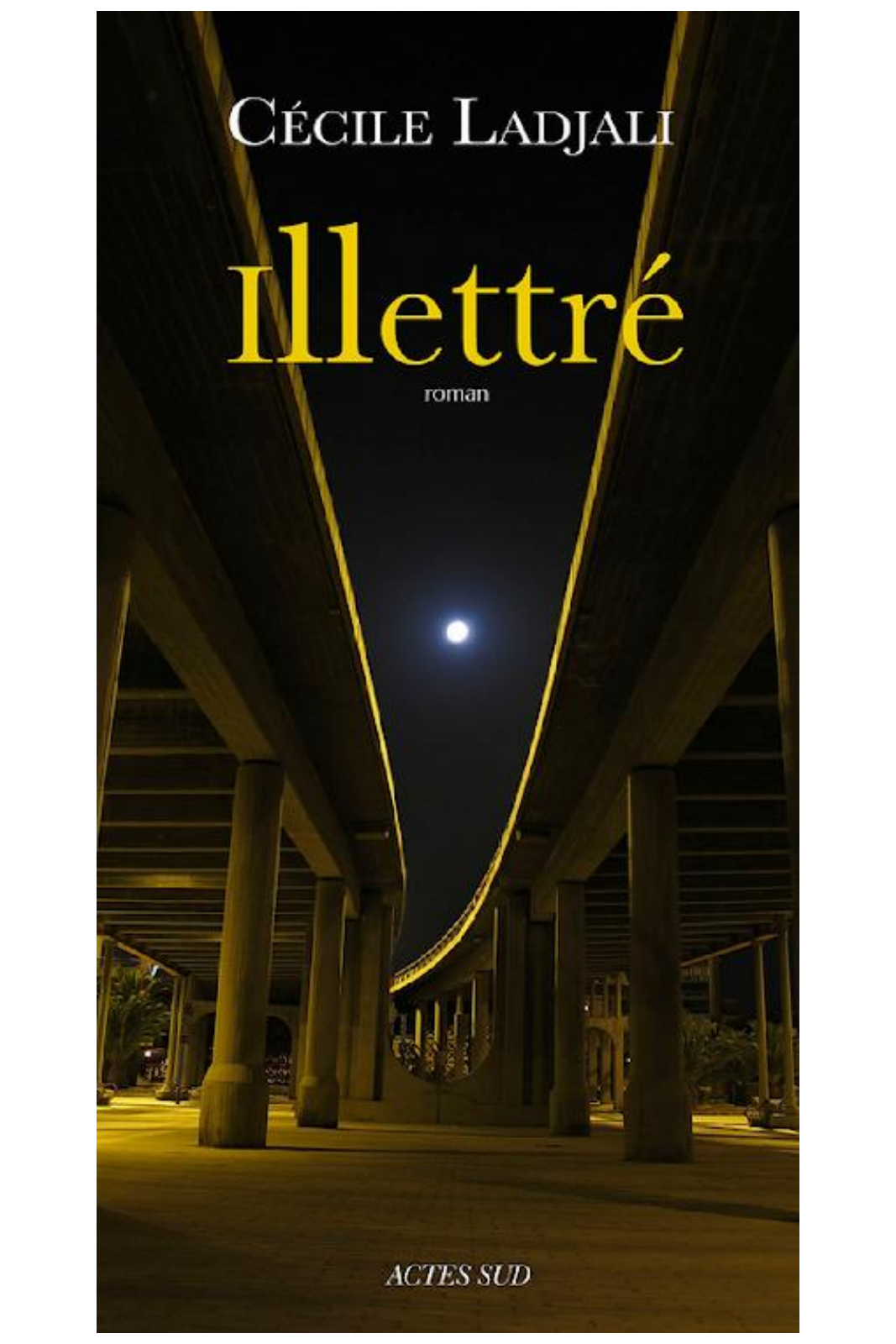


CÉCILE LADJALI

Illettré

roman

ACTES SUD



CÉCILE LADJALI

Illettré

roman

ACTES SUD

Le point de vue des éditeurs

Illettré raconte l'histoire de Léo, vingt ans, discret jeune homme de la cité Gagarine, porte de Saint-Ouen, qui chaque matin pointe à l'usine et s'installe devant sa presse ou son massicot. Dans le vacarme de l'atelier d'imprimerie, toute la journée défilent des lettres que Léo identifie vaguement à leur forme. Élevé par une grand-mère analphabète, qui a inconsciemment maintenu au-dessus de lui la chape de plomb de l'ignorance, il a quitté le collège à treize ans, régressé et vite oublié les rudiments appris à l'école. Puis les choses écrites lui sont devenues peu à peu de menaçantes énigmes. Désormais, sa vie d'adulte est entravée par cette tare invisible qui grippe tant ses sentiments que ses actes et l'oblige à tromper les apparences, notamment face à sa jolie voisine, Sibylle, l'infirmière venue le soigner après un accident. Réapprendre à lire ? Renouer avec les mots ? En lui et autour de lui la bonne volonté est sensible, mais la tâche est ardue et l'incapacité de Léo renvoie vite chacun à la réalité de ses manques : le ciel semble se refermer lentement devant celui que les signes fuient et que l'humanité des autres ignore.

Centré sur le combat de Léo contre son illettrisme, le nouveau roman de Cécile Ladjali est un livre d'énergie et de conviction qui ouvre une voie imprévue et poétique sur ce handicap invisible, poursuivant une réflexion qui lui est chère autour des mots, de l'école, de la dignité et de l'estime de soi, impossibles sans le langage.

D'origine iranienne, Cécile Ladjali est agrégée de lettres modernes. Elle vit à Paris, où elle enseigne la littérature dans le secondaire ainsi qu'à la Sorbonne nouvelle. Chez Actes Sud ont déjà paru Les Souffleurs (2004), La Chapelle Ajax (2005), Louis et la Jeune Fille (2006), Les Vies d'Emily Pearl (2008), Ordalie (2009), Aral (2012), Shâb ou la nuit (2013), et une pièce de théâtre, Hamlet/Électre (2009, Actes Sud-Papiers).

Du même auteur

Éloge de la transmission : le maître et l'élève. entretiens avec george steiner, Albin Michel, 2003.

Les Souffleurs, Actes Sud, 2004 ; Babel no 970.

La chapelle ajax, Actes Sud, 2005.

Louis et la jeune fille, Actes Sud, 2006.

Mauvaise langue, Seuil, 2007, prix Femina pour la défense
de la langue française.

Les vies d'emily pearl, Actes Sud, 2008.

Hamlet/électre, Actes Sud-Papiers, 2009.

Ordalie, Actes Sud, 2009.

Aral, Actes Sud, 2012 ; Babel no 1163.

Corps et âme, Actes Sud, 2013.

Shâb ou la nuit, Actes Sud, 2013.

Ma bibliothèque, lire, écrire, transmettre, Seuil, 2014.

fil de, L'Avant-Scène Théâtre, 2015.

Photographies de Marco Castilla

“Domaine français”

Citée en exergue, puis à quelques reprises, *Human Fly* a été composée et écrite par Erick Purkhiser et Kristy Marlana Wallace, plus connus sous les noms Lux Interior et Poison Ivy et leaders du groupe The Cramps.

© emi longitude music

© ACTES SUD, 2016

ISBN 978-2-330-06145-6

Cécile Ladjali

Illettré

roman

ACTES SUD

À François Dupeyron.

*I'm a human fly and I don't know why
I got ninety six tears in my ninety six eyes.*

The Cramps, *Human Fly*.

I

Illettré

Rue des Martyrs

Maculé de petits ronds aux diamètres variables, l'asphalte est hérissé de reliquats de gomme. Les taches molles qu'ont fini par former les crachats des passants se détachent du sol de quelques millimètres. Les vestiges de chewing-gums anciens présentent une teinte anthracite, les plus récents se déclinent en une palette de verts et de roses.

Remontant la rue des Martyrs, Léo compte ces formes, et, puisque la semelle en crêpe de ses souliers est très fine, il tente de sentir le relief minuscule que ces fragments d'humanité ont imposé à la chaussée : 1. 2. 3. 4. Il organise sa pensée, anticipe les minutes qui s'égrènent comme les perles d'un chapelet invisible qui lui serrerait la gorge en même temps qu'il observe le nœud coulant du soleil fondre au-dessus des toits.

Il calcule et ainsi peut avancer à la seule grâce de cette galaxie fossile aux relents de menthe ou de fraise, parce que la vision de la femme collée au mur jaune du numéro 11 le terrifie. Cela fait un moment déjà qu'elle observe son manège derrière ses lunettes noires, arborées à la tombée du jour. Elle est très brune. Le type italien ou espagnol. Il trouve qu'elle ressemble à Giulietta Masina dans *Les Nuits de Cabiria*, film de Fellini qu'il a vu plusieurs fois car il aime les histoires de filles perdues. Ses cheveux bruns, ramenés en arrière à l'aide d'un bandeau à paillettes, encadrent un visage trop fardé. Sa robe parme ne va pas avec ses chaussures bleu dragée.

Il n'ose pas la regarder. Il remonte la rue jusqu'à la boîte de nuit Le Divan du Monde, où s'agglutine un groupe de touristes coréens. Beuglant des borborygmes bizarres, la horde avinée, en transe devant ce temple à fantômes vanté par tous les guides touristiques, l'oblige à revenir sur ses pas. La prostituée s'agace. – Tu fais quoi, poussin, tu montes ou tu dégages ? Il s'abîme dans son rituel : 41. 42. 43. 44. La fille se décolle du mur jaune et poursuit Léo qui a continué à descendre la rue. Ses talons claquent. Les

franges de son sac à main s'agitent dans l'air du soir. Parvenue à la hauteur du garçon, elle le saisit par le bras. – J'ai froid, j'ai presque pas travaillé aujourd'hui. T'as combien ? Il sort de sa poche un billet de 50 euros. – Avec ça, on va pas aller loin. Elle lui serre le bras de plus belle. Il la suit. Le couple disparaît dans le noir de la cage d'escalier. – C'est au sixième, poussin. Ils disent qu'ils vont installer un ascenseur. Mais en attendant, on a intérêt à avoir de bonnes guiboles. Je t'ai repéré en bas tout à l'heure. T'es bizarre. Dis, jamais tu parles ? (Il compte les marches : 115. 116. 117. 118.) On y est. Entre, t'es chez toi.

L'intérieur de la chambre est plongé dans la pénombre, dont il ne sait trop si elle est due à l'arrivée du soir, à la proximité du vis-à-vis, ou encore à la terreur qui grippe tous ses sens. – Je vais m'en aller, je crois, madame. – Tu peux pas me faire ça. J'ai des comptes à rendre, moi. Et elle ôte ses lunettes de soleil pour montrer la fente de l'œil droit, qui coupe en deux l'arcade badigeonnée de pommade cicatrisante. – C'est ta première fois ? Léo, qui a renoncé à fuir, se contente de détourner le regard du spectacle de l'œil tuméfié. Il fait glisser son pied gauche sur les lattes du parquet, prenant soin de ne pas sortir du carré d'ombre formé par le petit fauteuil défoncé, oublié devant la fenêtre, qui interdit à la clarté mourante du réverbère de pénétrer dans la chambre. Constatant le manège de son client – le pied qui râpe le sol et que le pan de lumière rebute –, la fille soupire. – Vraiment, t'es bizarre. Je me sentirais mieux, si tu me parlais. – Je cause pas beaucoup. Sauf dans les cimetières. Ça j'aime bien. – En fin de compte je crois que je préférerais que tu te taises, poussin. Elle déboutonne le pantalon du garçon. – Tu m'aides à tirer sur la fermeture Éclair de ma robe ?

Il s'exécute maladroitement. Il voit le corps généreux de la femme. Dans le contre-jour, la peau dorée frissonne. La chair de poule confère aux hanches et aux cuisses un aspect plus ferme, presque juvénile. Elle libère ses seins lourds du soutien-gorge. Il voit l'aréole violette des mamelons parcourus de veines et l'empreinte laissée par le fer des balconnets. – Il y a encore trop de lumière, gémit Léo. La fille marche à la fenêtre. Ses fesses sont des quartiers de lunes impudiques soudées aux reins, dont la souplesse reptilienne révèle l'impertinent sourire de deux fossettes. Elle tire le rideau. – Je m'appelle Louisa. Je suis de Madrid. Et toi ? Dans le silence embarrassé de la piaule, elle l'attire sur le bord du lit. Il a gardé son tee-shirt et ses chaussettes. Elle fouille dans son sac à main accroché aux barreaux du lit, en même temps

qu'elle attrape le sexe timide de Léo.

Secousse.

Le noir s'engouffre dans le crâne du jeune homme. Le vide l'aspire. Il flotte. Une fragrance d'eau de Cologne monte des draps. Il ne sait pas s'il aime sentir la main experte qui s'échine à rendre possibles les instants qui vont suivre, ces moments mystérieux pour lesquels il a payé. Accroupie sur l'aine bouillante du garçon, elle produit un petit mouvement sec du bassin pour l'aider. Et il tombe dans la douce combe rose de la prostituée. Le soir émollient enduit sa conscience, englue ses gestes. Précipitant le désastre, Léo presse les deux pâles lunes qui se soulèvent et retombent sur son corps éperdu. Sa respiration se fait courte avant de se bloquer tout à fait. Ses jambes se tendent. Un courant électrique remonte le long des vertèbres jusqu'à la nuque. Parce que Louisa a négligé de tirer complètement le rideau, il voit les étoiles dans un carré du ciel, et pense qu'elles ressemblent aux morceaux de gomme imprimés sur la chaussée. Le rapport existant entre les astres et la crasse de la voirie est plus évident que l'apparente proximité des corps. Il est pourtant en elle, elle qui consent à lui pour quelques secondes encore. La nuit se dresse puis s'écoule dans une autre nuit plus obscure. Spasme. La honte à nouveau, épaississant la mélasse de la chambre, dont l'odeur a changé. Il ne sait quoi rendre à cette femme et encore moins quoi lui dire. L'étreinte est courte. Comme la parole.

Cimetière de Saint-Ouen



– Tu dis rien ? – Y a rien à dire. – Pourtant tu lui as avoué que t’aimais bien parler dans les cimetières. – Là, j’ai pas envie. – Ça t’a plu d’être avec elle ? – Je crois pas. – Mais une première fois, ça peut pas t’avoir laissé indifférent. – Si. – Dis quelque chose, bon sang. – Tu veux savoir ? Eh bien, c’est comme si j’avais été seul. – Mais tu l’as prise. – Elle a tout fait. Et puis on s’aimait pas. – C’est la règle, mon vieux. – Nos corps. Deux mécaniques. J’ai détesté. – Tu n’y étais pas allé pour tomber amoureux, mais pour voir si tu réussissais à le faire. – Je flottais, j’étais encore plus perdu que d’habitude, alors qu’elle était sur moi et qu’elle me regardait dans le noir.

C'est le petit matin blanc. Comme chaque jour Léo se lève à 5 h 45 pour pointer à l'usine à 6 h 30. L'imprimerie se situe à quelques blocs de la cité Youri-Gagarine. Érigée aux portes de Paris à la place d'un ancien bidonville, l'énorme construction en béton est percée de fenêtres aussi resserrées que les alvéoles d'une ruche. Agglutiné à cette masse borgne, il y occupe seul un meublé aux murs nus, le propriétaire interdisant que l'on y plante des clous. Dans cet espace impersonnel situé au septième étage, rien que le minimum. Un salon faisant office de chambre quand le clic-clac est déplié. À gauche un coin cuisine flanqué d'un muret pour séparer l'espace et sur lequel il a posé une misère, dont il prend grand soin. À droite un couloir minuscule avec une porte au bout qui ouvre sur la douche et les WC, pièce unique, sans fenêtre, carrelée de mosaïques orange.

Il n'est pas exact de dire que Léo est le seul occupant de son studio. Sur la table du salon trône un terrarium qu'habite un iguane. La maison en verre est surmontée d'une lampe de bureau inclinée sur l'animal poïkilotherme. – T'es un sacré veinard, toi, tu sais ? Avalant son plat de riz réchauffé au micro-ondes, il parle à la bête amorphe, dont les yeux globuleux se dessillent à peine en raison de la membrane des paupières qui en voile presque toujours la cornée. Accablé par une perpétuelle léthargie, le reptile montre de temps à autre une longue langue rose. Son corps vert et râpeux présente d'aimables variations colorées tirant sur le violet au niveau de la crête et du goitre. Tenant tous les soirs le crachoir à la bestiole, qui lorsqu'elle laisse paraître son appendice gluant semble inviter son maître au dialogue, Léo lui déclare solennellement qu'il compte bien se mettre à manger plus sainement, – Je suis pas un poulet de batterie, pas un veau piqué aux hormones –, et se nourrir de salade ou de fruits frais pour gratifier l'animal de sa présence en lui en offrant. Mais il se contente du riz cantonais et des chips vinaigrées achetés à

Mme Tchen, la tenancière du Cygne d'Or, ce restaurant chinois attendant à l'usine où il déjeune avec ses collègues pour les grandes occasions.

Depuis quelque temps, il se demande comment l'iguane – qu'il a prénommé Iggy en hommage à Iggy Pop – supporte de rester enfermé dans son terrarium, qu'encombrent fientes et épluchures de légumes mêlées au sable marin qu'il s'est procuré chez l'animalier parce que le sable des bacs dans les jardins publics, où il pensait se fournir, est bourré de bactéries et décimerait la bête sur le coup comme on le lui a précisé. Si le propriétaire du meublé n'était pas si maniaque, il libérerait le reptile pour qu'il quitte le rondin de bois auquel il est vissé et gambade dans l'appartement, son apathie étant certainement la conséquence d'un manque de stimulation. Mais Léo est un locataire obligeant et ne se risque pas à ce genre de folie, bien conscient qu'il serait fâcheux pour lui que son iguane en vînt à détériorer de quelque manière que ce soit le mobilier en aggloméré, éminemment friable, indiscutablement laid.

À la mi-avril, il fait jour tôt à Paris. De l'unique fenêtre, il voit la grande tour – le siège d'une banque – se découper dans l'air déjà tiède. Iggy dort. Le salon transformé en chambre mesure à peine dix mètres carrés, mais son volume semble varier en fonction des différentes heures du jour. À 6 heures, l'espace s'agrandit. Léo est de bonne humeur. Comme chaque matin, il salue la tour de verre, qui crève les cieux rayés par le passage incessant des avions. Les beaux jours sont là et les gens gagnent le Sud. Il restera au nord cet été. Il n'a jamais pris l'avion, la simple idée d'échapper à l'attraction terrestre le terrifie. Et puis il a besoin d'argent.

À l'usine, on l'apprécie pour son sérieux et son investissement sans faille qui lui confère un petit côté stakhanoviste. Il entra à l'imprimerie à seize ans, parce que l'école il n'aimait pas trop. Ou plutôt, se reprend-il souvent, il ne s'y sentait pas à l'aise. Depuis quatre ans, il est conducteur de machines. Il s'occupe de l'impression des caractères, tâche sensuelle et mystérieuse ayant l'odeur des encres – cyan, magenta, jaune, noire – et le rythme assourdissant des cylindres en métal sous lesquels passent les feuilles blanches. Léo a un secret : il cultive un intérêt particulier pour les lettres grises, les plus grandes, celles qu'on a gravées sur du bois ou du cuivre et qui conservent des vides de manière à n'être pas tout à fait noires. Bancales, incomplètes, elles lui font penser à lui.

Du lit qu'il n'a pas encore quitté, il voit les signes brillants en haut de la

tour. Des lettres de néons bleus. Elles vont s'éteindre avec l'arrivée du soleil et ce sera le moment de repousser les draps puis de refermer le clic-clac. – Ça y est, elle me laisse enfin tranquille avec ses grands airs, la tour. Les signes ont renoncé à leur arrogant éclat et se dissolvent dans le ciel laiteux. Quand le jour est franc il ne reste plus rien de leur présomptueux bavardage. Léo pose un pied sur le linoléum, allume la lampe d'Iggy, et marche jusqu'au coin cuisine pour se faire un semblant de café : quelques granules et de l'eau chaude prise au robinet. Il n'a pas le courage de mettre en route la cafetière italienne, celle qui fait un moka épais au goût de caramel. Il revient jusqu'au lit défait, la tasse de café bien serrée dans la main gauche, et se recouche un instant. Il a une sorte d'intuition en ce lundi matin. Tout alentour – la forme des nuages, la façon dont la misère dégringole, l'imperceptible soulèvement des écailles subtympaniques sous les yeux d'Iggy, l'amertume du breuvage – lui suggère que les signes vont peut-être se rallumer. Normalement, il faut attendre 22 heures. L'hiver, le spectacle a lieu bien plus tôt, mais aujourd'hui il a le sentiment que les néons bleus n'ont pas fini de narguer l'aube.

Il ne bouge pas. Il avale sa mélasse. Grimace. Le temps s'étire. La tasse est vide. La tour se tait.

Un peu après 6 heures, une sphère orange incendie façades, pylônes, rails, grues, asphalte, arbres chétifs piquant la ZAC, voitures qui filent. L'univers de Léo chauffé à blanc. Plus de signes. – Tant pis. Après avoir donné sa ration de salade à Iggy, il s'habille d'un jean délavé trop grand pour lui, d'un tee-shirt clair, hésite à l'éteindre mais au bout du compte laisse la lampe du reptile allumée, enfille ses baskets sans lacets et descend à pied les sept étages car l'ascenseur est en panne. Dans la cage d'escalier, l'odeur des poubelles est tenace. En été, elles sentent encore plus fort.

Devant les boîtes aux lettres, il salue timidement Sibylle, la jolie infirmière du quatrième qui lui annonce sans le regarder qu'elle part en vacances pour Pâques aux Saintes-Maries-de-la-Mer. – Elle aurait pu avoir un mot de plus, un geste, quelque chose. Mais non. Juste des yeux fuyants et cette odeur de chèvrefeuille.

Il la connaît bien, Sibylle. Elle est montée chez lui pour le soigner quand il a eu son accident à l'usine en février et qu'il a fallu lui administrer des piqûres de morphine. Sa main droite était passée sous une presse à papier le jour où il avait remplacé son collègue Bébel au lissage, alors qu'il ignorait presque tout des chausse-trapes de l'atelier, envahi par le bruit assourdissant des turbines et

rouleaux en acier. En attendant les secours, il s'était allongé dans le bureau de Winkler, le directeur, qui, paniqué à la vue des doigts en charpie de son employé, lui avait demandé pourquoi il avait manipulé la presse alors qu'une inscription mentionnait en lettres capitales *attention danger*. S'asseyant sur le coin du chesterfield où blêmissait Léo, le philanthrope avait ajouté que tout était en règle dans sa boutique, que cette fâcheuse histoire échappait à sa responsabilité et que même les syndicats, pour une fois, n'y trouveraient rien à redire. Il restait donc parfaitement inutile d'entamer un recours. Tandis que son sang dégouttait sur l'épaisse moquette de la direction, il répondit à son patron qu'effectivement il n'y était pour rien et que tout était sa faute, parce qu'il ne savait pas lire. En avouant cela, il eut des larmes plein les yeux mais pas à cause de la douleur. Rassuré, Winkler s'était essuyé le front avec son revers de manche, avant de sortir fumer dans la cour sans même entendre le diagnostic de l'urgentiste qui annonça à Léo qu'il faudrait amputer les deux doigts écrasés afin d'éviter tout risque de gangrène.

Liste

Il y a donc beaucoup de choses que Léo ne peut pas faire. 1) Lire un courrier. 2) Lire les pancartes à l'usine ce qui lui éviterait de passer sous un rouleau compresseur. 3) Remplir sa feuille d'impôts. (Le problème des lettres mais aussi celui des nombres décimaux.) 4) Faire ses courses sans acheter toujours la même chose en raison des prix sur les emballages (rien que le problème des nombres à virgule cette fois, parce que les chiffres ronds et leur litanie triste, il connaît, à force de compter les marches ou les morceaux de gomme sur le trottoir). 5) Lire le nom des stations dans le métro. 6) Lire le nom des rues. 7) Lire les enseignes publicitaires. 8) Lire les sous-titres d'un film de John Ford en VO, alors qu'il adore les westerns. 9) Lire le journal. 10) Écrire dans le journal de l'usine comme ont la chance de le faire ses amis syndicalistes. 11) Conduire un véhicule. 12) Lire un roman. 13) Offrir un livre car cela n'a évidemment aucun sens et qu'il ne veut pas passer pour plus bête qu'il n'est. 14) Écrire une lettre d'amour.

Pour la lecture des papiers officiels et la rédaction des documents administratifs, il demande un coup de main à la concierge, Mme Ancelme, qui lui rend ce service, parce qu'en contrepartie il sort les poubelles à sa place et entretient le jardinet de la résidence. D'ailleurs il adore jardiner. Depuis qu'il est préposé à cette fonction, il n'a connu qu'un seul déboire : griller un parterre de graminées, en pulvérisant un désherbant au lieu d'un engrais, n'ayant pu comprendre ce qu'il y avait d'écrit sur l'aérosol.

Dans le métro, les choses se corsent encore et ne présentent plus les rassurants contours herbus d'une rocaille de HLM. Sous la terre, il se repère à la couleur des lignes. Sur la 6 (la verte) quand il doit descendre à la station Charles-de-Gaulle-Étoile pour voir un film avenue des Champs-Élysées, il observe les enseignes lumineuses défiler sur les quais. Lorsqu'apparaît le mot long de six syllabes – char-les-de-gaulle-é-toile – il suppose qu'il est arrivé,

tout en sachant qu'il peut confondre ce mot avec un autre tout aussi long comme la-motte-pi-cquet-gre-nelle. Depuis quelques années, une voix de sirène annonce le nom de chaque station dans les rames les plus modernes. Mais ce dispositif n'est prévu que pour les lignes 1 (jaune), 2 (bleu foncé), 13 (bleu clair) et 14 (violet), ce qui le limite sérieusement dans ses pérégrinations urbaines.

Pour les noms des rues, il n'a d'autre solution que de s'en remettre à la grâce du décor et à la mémoire des formes. S'il a cartographié mentalement un certain nombre de quartiers, il lui est impossible de le faire pour toute la ville. Aussi, ne s'aventure-t-il que très rarement en dehors de Paris car il a peur. Dans son périmètre familial, en revanche, il reconnaît chaque détail qui lui permet d'appréhender un monde où rien ne semble avoir été prévu pour lui : étroitesse des voies, largeur des boulevards, déformation de la chaussée ici, alignement de platanes là. Lors de ces marches inscrites sur le papier millimétré de son cortex, tous les indices s'additionnent les uns aux autres et il sait que quand la somme d'entre eux est ronde – selon une échelle qu'il a lui-même établie –, il est rendu à destination. Ainsi rien ne lui apparaît plus insupportable que les travaux de voirie car si les hommes réorganisent le monde à sa place, il ne comprend plus rien, et s'abîme dans une espèce de chaos de signes au pouvoir centrifuge qui dispersent sa conscience en morceaux aux quatre coins de l'univers. Cependant, en de rares moments, il arrive à ses congénères de lui vouloir du bien et de ne pas le perdre en pilant son courage comme un mauvais grua.

Par exemple, s'il sait écrire son nom, c'est parce que Sibylle le lui a appris au cours de la période où elle monta au septième étage pour le soigner. Quand elle le vit si désespéré devant le spectacle de ses doigts en moins, elle lui proposa de l'aider à écrire de la main gauche. L'exercice fut peu concluant mais la jeune femme ne devina rien sur le moment, puisqu'il était normal qu'un droitier se débrouillât aussi mal. Elle finit par se douter de quelque chose quand elle l'invita à déjeuner chez Mme Tchen au Cygne d'Or. Remarquant qu'il se décomposait devant le menu avant de bredouiller sa commande – En fait, je prendrai la même chose que vous, elle trouva son comportement curieux. – Deux soupes piquantes avec du riz, lança-t-elle au serveur, pour le moins saisie par les manières de Léo, dont les yeux ne parcouraient pas la carte de gauche à droite mais de haut en bas quand il fut question d'indiquer le choix des desserts à l'avance. – Deux cafés serrés,

trancha-t-elle de plus en plus perplexe. Ils étaient installés en terrasse, le printemps réchauffait leur nuque et leurs bras nus. Elle alluma un cigarillo, en plissant légèrement les yeux, non à cause de la fumée qui s'échappait du cône de tabac brun mais pour mieux deviner ce qui le mettait si mal à l'aise. Avec son sourire en coin, elle était sublime dans la lumière crue, tandis que son ombre sur le trottoir s'allongeait pour épouser celle de Léo. Cette projection de leur conscience sur l'asphalte les amusa. On apporta les cafés. Abandonnant ses manières inquisitrices, elle posa sa main sur celle du garçon. Du bout de l'index, elle toucha les cicatrices et la peau violacée qui commençait à desquamer. L'attraction de cette main blessée était devenue irrésistible. L'index exécutait de petits mouvements circulaires sur les chairs brûlantes. Des gouttes de sueur perlaient au front de Léo, coulant jusqu'aux plis des paupières qu'il ferma car le sel lui piquait les yeux comme le font les larmes. – Non, soupira-t-il, submergé par son plaisir douloureux. – Ça ne me gêne pas, lui avait-elle murmuré pour que les voisins de table n'entendent pas. Et il lui sembla qu'à ses côtés tout devenait possible : son infirmité, celle qui se voyait et aussi l'autre, l'invisible, la plus honteuse. L'amputation qui ces derniers jours s'était étendue jusqu'au paysage – arbres, horizon, blocs, lignes – disparaissait et son principe – incision, coupure, vide – laissait place à son contraire : la présence extraordinaire de cette fille, dont la pulpe de l'index venait de caresser la peau de cette main.

Abstention

Dimanche 21 avril 2002. Le pays vote. Toutes les radios commentent l'événement politique, oubliant de préciser que le temps est magnifique pour la saison et que le ciel dispensera toute la journée aux regards des rêveurs un bleu d'aquarium profond. On n'a pas eu d'hiver, pense Léo, que les logorrhées citoyennes visant à responsabiliser les masses laissent indifférent. D'autres événements minuscules perturbent bien davantage le cours de son existence, comme la pose récente d'une antenne parabolique sur le toit de la tour, qui l'empêche de capter la bande FM. Titillant le curseur de sa radio, Léo passe d'une station à l'autre, excédé par les grésillements qui parasitent ses airs favoris – *Well I'm a human fly it's spelt fly*. La friture hertzienne présente au moins l'avantage de couvrir les injonctions à voter que scandent les journalistes – *I say buzz, buzz, buzz and it's just becuzz*. En dépit de toutes ses stratégies d'évitement, qui pourraient être celles d'un mélomane mais qui se bornent aux velléités d'un auditeur recherchant l'abrutissement salutaire des sons et des rythmes, le garçon ne peut échapper à la rengaine patriotique qui s'impose malgré tout au vide dominical des cœurs et des cerveaux. Alors s'il y allait lui aussi ? Le bureau de vote est à deux blocs. Dans le préau de l'école primaire. Ce serait une première. Il ferait comme les autres. Il serait comme les autres. Ça ne doit pas être bien compliqué de glisser l'enveloppe dans l'urne. Il a vu plusieurs fois des gens le faire à la télévision.

Il avale un dernier café, caresse doucement le goitre d'Iggy, et descend sur la dalle, les écouteurs de son MP3 collés aux oreilles – *I say buzz, buzz, buzz and it's just becuzz*. Les personnes qu'il croise semblent toutes se diriger vers l'école primaire ou en revenir. Le drapeau tricolore flotte à l'entrée du bâtiment, où une file d'attente a commencé à se former. Des familles entières communient à la grand-messe républicaine, cérémonie parcimonieuse qui octroie un caractère d'uniformité aux visages pas rasés des pères et aux traits

tirés des mères, qu'agacent les gosses qui exigent d'aller faire du toboggan au parc. Léo reconnaît Mme Ancelme perdue dans la file. Il la salue. Elle lui demande s'il a pensé à sa carte d'identité. – *I'm a human fly and I don't know why.* – Arrête-moi ça, si tu veux m'entendre. Il coupe le son, mais laisse ses écouteurs en place. – As-tu pris tes papiers ? Il lui répond qu'il ne savait pas – Je voterai une prochaine fois. La concierge conteste. Elle lui ordonne de remonter chez lui chercher sa carte. Léo obéit. N'ayant jamais voté, il n'a aucune idée des détails raffinés inhérents aux manèges des hommes responsables. Pour l'instant cela l'amuse. Il fait beau, la musique habille sa journée d'un joli tempo. Il trouve à ses contemporains une figure touchante et à leurs gestes une élégance certainement liée à l'engagement républicain.

Mais quand il se fige devant les tables d'écolier où sont alignés les bulletins déclinant le nom des candidats, l'envie de sourire le quitte. Il cherche des yeux Mme Ancelme. La concierge a disparu. Constatant l'air éberlué du garçon, l'employé du bureau de vote exige sa carte d'identité et lui explique qu'il faut prendre un exemplaire de chaque bulletin avant de procéder à son choix dans l'isoloir – N'oubliez pas l'enveloppe. Alors Léo tend la main, se saisit des seize feuillets, où sont imprimés en lettres capitales les noms des têtes de liste qu'il ne peut pas lire, et court se cacher dans l'isoloir. Derrière le rideau, il fixe les signes, envisage chacun des noms qui ne sont rien d'autre que des mots plus ou moins longs. Il fait semblant de les comprendre, de les rattacher à des visages, à des idées, à des convictions. Pour être comme les gens croisés dans la file tout à l'heure : les pères pas rasés, les mères aux traits tirés, les gosses insupportables. Cela n'a aucun sens. Léo n'a jamais parlé de politique avec quiconque. Et même si cela avait été le cas, même s'il se sentait quelque accointance avec un parti, il serait incapable de glisser le bon bulletin dans la petite enveloppe bleue toute gondolée qu'il serre dans sa main moite. Léo étouffe. Il remarque une corbeille au sol, remplie de bulletins froissés. Il y jette tous les siens avec l'enveloppe aussi, rallume le MP3 – *I got ninety six tears in my ninety six eyes*, et sort retrouver l'air de la dalle.

Abstention.

Léo rejoint son meublé. L'angoisse a été telle qu'il laisse le sommeil l'envahir. Il tombe comme une masse sur le clic-clac. La journée s'étire entre trêves sans rêve et instants d'éveil propres aux dimanches tristes que le peu de volonté restante cherche à anéantir dans un songe qui ne vient jamais. Ce sont les cris des résidents sur la dalle qui le tirent de la poisse où il s'était réfugié.

Par la fenêtre du studio, il distingue dans le jour mourant un conciliabule improvisé et des individus en colère qui exhortent les passants à venir les rejoindre à côté du bac à sable. Sans prêter plus d'attention au spectacle de la rue, Léo allume le téléviseur. Sur les plateaux, l'ambiance est aussi électrique qu'en bas des barres d'immeubles. Le candidat d'extrême droite se retrouve au second tour contre le président sortant. L'émotion des commentateurs et des politiques invités est palpable. Émergeant avec peine d'une journée où il s'est forcé à dormir, Léo mesure encore mal les conséquences du séisme politique que la nation entière commente en direct sur toutes les chaînes. Le garçon décapsule une bière et s'affale à nouveau. Les images défilent. Les prises de bec s'enchaînent. C'est plutôt amusant, jusqu'à cette analyse d'une élue communiste – La catastrophe que nous vivons est le résultat de l'abstention. J'espère que ceux qui ne sont pas allés voter prennent la pleine mesure de leur irresponsabilité et que leur engagement sera radical pour empêcher le fascisme d'être élu au second tour.

On frappe à la porte. C'est Mme Ancelme. Léo la laisse sur le palier. Elle glousse. Elle ne s'arrête plus. Elle dit que le pays est foutu. Que c'est la faute des abstentionnistes. Qu'il faut entrer en résistance – Mon père, en quarante-quatre, il était dans le maquis. C'est une honte, une honte. – Il faut vous calmer, Mme Ancelme. Et puis pourquoi vous me dites ça, à moi ? – Je t'aime bien, Léo. Et surtout je voulais te voir pour te féliciter : toi au moins tu n'es pas resté au lit à traîner ce matin. Si tout le monde avait fait comme toi, on n'en serait pas là. Je retourne à ma loge. Ce soir, il pourrait y avoir du grabuge. Sale époque.

État de grâce

À vingt ans Léo n'a jamais eu de petite amie, bien que les occasions se soient souvent présentées à lui. Instruit depuis peu par la plantureuse Louisa qu'il visite de temps en temps rue des Martyrs, il n'a pas su profiter de l'éducation amoureuse dispensée par la Madrilène pour se lier durablement à quelqu'un. Pourtant, plus que sa grande taille et l'évidente beauté de son corps (corps dont il ne sait que faire quand celui-ci est secoué de tocs), ce qui sidère chez lui est sa démarche. Sa silhouette est frappée par une sorte de légèreté surnaturelle, si bien que le garçon paraît ne pas toucher le sol quand il se déplace. (Cette évanescence des contours rendant plus manifeste encore la propagation des tocs.) Toute l'harmonie des mouvements, qu'arrête la pudeur mais que renforce l'érotisme intrinsèque de celui qui ignore qu'il est beau, est sublimée par la douce ondulation brune des boucles qui encadrent le visage. (Il peut arriver à la jolie tête cependant d'être déformée par un rictus de la bouche, lequel se prolonge jusqu'à l'œil gauche clignant d'angoisse pour rentrer dans la boîte crânienne ployant sur le cou, vissé aux épaules voûtées par le vacarme aveugle d'un mauvais rêve.) Mais quand rien ne l'inquiète, son regard sans voile oblige les hommes à baisser les yeux et leur inspire le sentiment d'une défaite. Le hasard y a peint deux pupilles vertes qui aimantent les filles, lesquelles, au moment où elles y plongent, pensent à l'évidence à des choses dont lui-même n'a pas idée. Sa grâce est manifeste, mais il ne la soupçonne pas. Il reste persuadé qu'il est ridicule de ne savoir ni lire ni écrire et que les femmes ne peuvent pas s'intéresser à un garçon aussi simple que lui. Or ce dont il ne se doute pas c'est que la gent féminine ne décèle rien de cela en lui et que, outre son incontestable beauté, elle devine sa pureté, sa bonté, qu'aucun principe ni individu ne semble avoir jamais souillées. Il y a quelque chose en lui qui participe du miracle quand on le contemple, même s'il reste persuadé de demeurer une espèce de calamité

vivante.

Les filles, il y pense – évidemment. Il regarde leurs jambes quand elles passent dans la rue, il sent l'odeur de leurs cheveux défaits, il frémit à l'écoute de leur voix de piaf, mais à la différence des garçons de son âge qui projettent essentiellement de les coucher dans leur lit, lui voudrait se lier à elles par un tout autre moyen. Cet autre moyen, il lui est impossible de le définir. Cet autre moyen ressemble peut-être à ce qu'il faisait au temps de l'école. À ces rudiments de lecture et d'écriture qui lui furent inculqués mais qu'il a oubliés depuis longtemps. Car il est probable que Léo ait su lire et écrire à un moment. Puis ces principes si fragiles l'ont vite quitté. Il aurait bien aimé les garder en lui, ces dons merveilleux, afin que comme des pois dans leur cosse ils restent soudés aux membranes de son être. Inapte de douter alors de la bonne volonté de l'enfant qui usait de tous les stratagèmes pour être comme les autres et avec les autres. En classe, il était si difficile au petit Léo de déchiffrer qu'il empruntait à la bibliothèque municipale des cassettes audio pour que dans sa complicité anonyme une voix lui lise *Les Fables* de La Fontaine, un roman de Colette, un conte de Maupassant. Ainsi il apprenait le texte par cœur et, devant la fille de la classe qu'il aimait le plus, il faisait semblant de lire. Ça a marché un temps en raison de sa mémoire prodigieuse.

Toute la séduction de Léo tient à l'ignorance du fait qu'il est en train de prendre l'autre dans ses filets, les mailles si fines de sa beauté restant invisibles à ses propres yeux. Cette naïveté accentue sa grâce implacable et exaspère ceux qui la constatent car ils éprouvent en même temps un sentiment de puissance et de servilité. Puissance, face à celui qui ignore son pouvoir de séduction et dont on jouit. Servilité, devant une aura insoupçonnée qui condamne le cœur à la combustion spontanée. Chaque fois qu'il retourne voir Louisa, Léo pense à Sibylle qui, elle aussi, s'est immolée à son contact. Le maelstrom de doutes, l'entonnoir de pourquoi dans lequel il tombe n'a pas de fond. La chute est continue depuis ce déjeuner au Cygne d'Or, lorsque la jeune femme lui a saisi la main pour la caresser. Quand il prend Louisa, il ferme les yeux, et revoit distinctement le triangle du décolleté, les épaules blanches de sa voisine. Dans la piaule de la rue des Martyrs, il éprouve à nouveau la fragrance de chèvrefeuille, provenant de la nuque et des aisselles de la seule femme qu'il désire. Puis lui reviennent en mémoire le geste rond du poignet et le mouvement des doigts serrés couvrant l'étincelle quand elle s'y était reprise à plusieurs fois pour allumer son cigarillo. L'odeur de

l'essence. La flamme crachée par le Zippo. La mèche de cheveux qui crépite. Le petit cri aigu, l'éclat de rire, découvrant la porcelaine des dents que lustre un filet de salive. – Tu te débrouilles de mieux en mieux, poussin. – Tu es une chouette fille, Louisa. – Oh ça c'est pas sûr. Allez file. Y a du client dans l'escalier.

Deux mots seulement

– Deux mots seulement, mon Léo, il n’y a que deux mots sur le bulletin de vote que tu dois choisir. Pour l’autre, il y en a quatre. Tu ne peux pas te tromper. Conforté par les conseils prodigues de Mme Ancelme, il est retourné dans le préau de l’école le matin du second tour. Cette fois, il n’a pas oublié ses papiers d’identité. Il reconnaît même l’agent de dépouillement qui lui indique le chemin de l’isoloir. – Je sais, je suis venu il y a quinze jours, lui lance Léo sur un ton de reproche, où l’agressivité se mêle à la certitude d’avoir le cœur plus transparent que du cristal de roche.

Dans l’ombre bleutée que crée le rideau en nylon, il observe les deux bulletins. Les deux mots dans l’enveloppe, et les quatre autres dans la corbeille. – A voté, déclame la dame au pull orange qui lui demande ensuite de signer sur le registre. La concierge ne lui a pas expliqué qu’il fallait écrire quelque chose après avoir glissé l’enveloppe dans l’urne. Remarquant son air perdu, la dame au pull orange lui précise en soupirant, – Comme au bas de votre carte. Il se souvient très bien du jour où il se rendit à l’antenne de police pour établir ses papiers d’identité et qu’un fonctionnaire lui suggéra d’apposer ses initiales sur le document. Mais il tint alors à faire les choses bien et calligraphia chaque lettre presque sans faute. Réitérant pareille prouesse, ses yeux font des allers-retours entre la carte et le rectangle minuscule, où doit tenir son nom, et il écrit *léo cramps* de la main gauche avec le stylo Bic de l’employée. Un courant électrique lui parcourt les doigts pour se transformer à l’échelle de tout le corps en une sueur poisseuse.

La besogne achevée, Léo s’achemine vers la sortie sans saluer la dame au pull orange qui le rappelle avec un petit rire étouffé car il a oublié sa carte d’identité sur la table. Il ne veut pas croiser les yeux de cette femme tant il craint d’y deviner son mépris. Il glisse sa carte dans la poche de son jogging, allume son MP3 et court à l’air libre – *I say buzz, buzz, buzz*. Mme Ancelme

traverse la dalle avec son caddie écossais d'où dépasse une gerbe de glaïeuls pourpres. – Ça a été, mon grand ? – Deux mots seulement, j'ai fait comme vous m'aviez expliqué. – C'est bien, Léo, ils étaient diablement importants ces deux mots, tu sais.

En rentrant chez lui, Léo repense à la brûlure qu'il a sentie en écrivant son nom. Il se rappelle soudain mille choses attachées à Léo et à Cramps comme cette petite camarade à l'école qui lui avait dit qu'elle trouvait son prénom joli car quand elle le prononçait elle entendait la mer. Il se souvient aussi qu'à treize ans les Cramps devinrent son groupe de rock préféré, parce qu'il avait dégoté dans la cave d'Adélaïde un stock de cassettes ayant appartenu à ses parents et qu'il croyait que toutes leurs chansons parlaient d'eux. L'intuition soudaine que mémoire et conscience de soi dépendent en grande partie de la capacité qu'ont les gens à dire et à écrire qui ils sont lui flanque le vertige. Alors, les écouteurs collés aux oreilles, il scande Léo Cramps, Léo Cramps, Léo Cramps, en même temps que sa main droite semble pincer les cordes invisibles d'une basse ou tenir un stylo imaginaire.

La journée passe comme un dimanche, c'est-à-dire à la vitesse d'un gastéropode traversant une nationale. Iggy a les yeux jaunes. Léo a oublié de se faire à dîner. 19 h 45. La nuit vient. Par la fenêtre, il voit le damier des logements envahis par la lueur bleue des télévisions. La cité Gagarine vit à l'heure des résultats. Le garçon attrape la télécommande et s'assoit dans le clic-clac, le terrarium calé sur les genoux. 20 heures. 5 mai 2002. La tête du nouveau président s'affiche. Son vote, avec tout ce qu'il lui en a coûté, a été efficace. Léo relance la musique – *I don't know why I got ninety six tears in my ninety six eyes*, en même temps qu'il regarde les images du sauveur de la nation auxquelles se superpose le reflet d'Iggy.

Le goût r che de l'encre

Le petit matin blanc est revenu. Les signes bleus pâlissent dans le vide lactescent. Les rues sont désertes et les gens en vacances. Sauf Léo.   l'atelier d'impression, il passe sa journée à vérifier que les caractères qu'il ne comprend pas sont bien imprimés sur les couvertures des cahiers, carnets, agendas en tout genre. Cette intransigeante stabilité du décor et des menus détails qui le composent s'oppose à sa perpétuelle sensation de flottement. Son corps ne lui semble jamais relié au monde qui l'entoure mais séparé par une zone franche, un no man's land inquiétant. Lors de ces moments en apesanteur, il se sent incroyablement vulnérable, en même temps qu'à l'affût. Il est tendu vers quelque chose d'invisible et de fou qui pourrait advenir à tout moment pour le surprendre et peut-être même le sauver. Il redoute et espère ces secondes où son être est poreux. Il ne sait pas trop alors s'il s'intègre ou se dissout tant sa perception des phénomènes est précise. Tout lui parvient sans viatique ni détour avec une violence extraordinaire. Ce rapport immédiat aux choses le conduit par exemple à se dire que dans la salle des machines l'odeur est différente de celle propre aux autres ateliers. Ici l'encre remplit la pièce d'une fragrance sèche, pointue. Il pressent que dans cet atelier il se rapproche de l'écriture et de tout ce qui lui échappe. Cette odeur de l'encre est aussi celle des moments passés aux côtés de Sibylle, odeur qu'il lui est à présent impossible de ne pas confondre avec le parfum idoine de sa peau. Un jour, après la leçon, elle a oublié son stylo chez lui. Il a gardé le précieux objet, espérant qu'elle reviendrait le chercher. Il en a d viss  et reviss  la plume une centaine de fois depuis, posant la pointe dure sur sa langue pour sentir le goût de l'encre suinter de l'acier. Et c'est ce goût r che qu'il a en bouche dans la salle des machines.

Le goût de Sibylle.

Sensualité barbare de Léo : toute la journée, ses yeux passent sur les signes.

Il les voit, mais leurs géographies imaginaires ne veulent rien dire. Des angles, des bosses, des creux, des lignes, des vagues, des points : des continents entiers hors du sens, hors de lui. C'est comme ça. Il s'est habitué à ce que le monde parle une autre langue que la sienne et dispense à ses semblables des messages auxquels lui n'a pas droit. Le secret des hommes qui lisent et écrivent lui a longtemps fait envie. Il aurait aimé entrer dans le cercle du secret, être initié à la délicieuse confiance. Cela aurait été vraiment formidable de pouvoir ajouter à sa propre histoire toutes celles des autres et de se sentir modifié par leurs pensées. Or chaque inscription se contente de danser sur sa rétine. L'absurde ballet l'a longtemps dépité. Il se dit qu'à présent il s'en moque.

Durant les semaines où Sibylle monta régulièrement chez lui pour le soigner, son cœur se réchauffa un peu. Puis, à cause des mots méchants, l'idylle tourna court fin mars. Au début, tout se passait bien : après lui avoir fait sa piqûre de morphine, elle prenait sa main gauche dans la sienne pour l'aider à tracer les lettres de son nom en capitales. Le L allumait un soleil dans son ventre, le É faisait bruisser des ailes de libellule derrière ses tempes, la boucle du O lui laissait deviner des seins ronds sous la transparence du chemisier trop petit. – C'est normal que vous ayez du mal à écrire. Vous êtes droitier. Votre nom à présent : C-R-A-M-P-S. – C'est celui d'un groupe de musique punk. Mon préféré. – Vous me ferez écouter ? Léo souriait. Et elle recommençait infatigablement : le L le É le O. Elle guidait sa main qui tenait le stylo plume. Il ne disait rien. Il ne pouvait que sentir cette main, enserrer sa main. – Elles ne sont pas bien belles encore, vos lettres, mais avec un peu d'entraînement ça viendra. Léo se demandait comment il allait avouer la vérité à cet ange et quelle forme prendrait alors son mépris ou, pire encore, son ironie au moment de la révélation. Quand il se retrouvait seul dans son studio il se concentrait sur le souvenir de l'excitation l'ayant saisi, lorsqu'il avait senti la main de Sibylle sur la sienne. Chaque jour il attendait, le cœur aux abois, la venue de sa voisine. Après les soins prodigués, ils s'asseyaient sur le clic-clac replié devant la table du salon pour écrire, tandis qu'Iggy les regardait avec les losanges jaunes de ses yeux. Elle ne pouvait se douter de tout ce qui se jouait alors pour lui. Au terme d'une visite, elle lui demanda – avec la légèreté douloureuse des êtres bienveillants qui vous assassinent avec leur bonté – d'écrire son prénom en lettres minuscules de la main gauche. Une grosse mouche bleue courait sur la table et elle vit dans ses yeux les mêmes

larmes de rage que celles qui avaient coulé dans le bureau de Winkler le jour de l'accident. Elle comprit. C'était comme si ces larmes devenaient la preuve d'une intuition qu'elle enfouissait depuis des semaines et qui participait très certainement – sans qu'elle n'en ait bien conscience – de ses sentiments contradictoires pour lui. Ainsi Léo ne savait pas écrire et sans doute était-il tout aussi incapable de lire. Ce à quoi elle venait de le confronter revenait un peu à demander à quelqu'un qui n'aurait jamais goûté une orange d'en décrire la saveur acide ou encore d'exiger d'un aveugle qu'il déclame un poème sur la couleur jaune. Elle eut envie de le prendre dans ses bras et à la fois sa pulsion fut freinée par une sorte de dégoût. Elle le trouvait touchant et en même temps ridicule. Tout à coup elle s'était vue nue au lit avec ce garçon incapable de bander. Remarquant le dépit de Sibylle au rictus aigre qui souleva sa lèvre supérieure, il quitta la table et dit – en regardant par la fenêtre pour ne voir que les signes éteints en haut de la tour – qu'il n'avait plus besoin d'elle, que la douleur était passée, qu'il n'était plus utile qu'elle vienne. Léo avait parfois cette violence calamiteuse des êtres qui ont honte.

Devant les boîtes aux lettres

Fin mai. Ce matin Léo croise Sibylle devant les boîtes aux lettres. Le hâle du visage, la marque laiteuse du soutien-gorge qui passe sur les clavicules et plonge en pointe dans le décolleté de la petite robe imprimée le saisissent. Les cheveux de la jolie voisine ont éclairci et des mèches presque blanches s'échappent d'un chignon improvisé qui tient au-dessus de la nuque à la seule grâce d'un crayon de bois. Révélés par un teint de pêche – la peau est irisée d'un duvet blond –, les yeux semblent plus bleus. Les pupilles flottent à la surface de ces deux lacs salés que l'émotion menace de faire déborder mais que la pudeur contient. Sentant bien que son regard pourrait la trahir, elle parle comme elle poursuivrait une conversation interrompue la veille :

Et votre main ?

Ça va.

Nous sommes rentrées de vacances hier, ma fille et moi.

Ça me ferait plaisir de vous inviter à dîner.

Je viendrai avec Violette, si cela ne vous dérange pas ?

Au contraire. Sibylle ?

Oui, Léo.

Pardon pour l'autre jour. J'avais honte.

Cela n'a aucune importance. C'est moi qui aurais dû être plus maligne.

Vous étiez merveilleuse. Il faudra que je vous rende votre stylo plume.

Je vous le laisse.

Je peux ?

J'en ai acheté un autre. Et puis, qui sait ?

Sibylle embrasse Léo sur la joue. Sa peau sent le savon et la jolie voisine a une fille de six ans. C'est à cet âge qu'il a perdu ses parents. À cet âge que tout est devenu affreusement angoissant et continue de l'être jusqu'à ces rendez-vous improvisés dans un hall d'immeuble, puisqu'il lui paraît

indispensable de remédier à une grossière bévue ayant empoisonné sa conscience durant des semaines. Durant des semaines il a pensé à elle, regrettant son agressivité, son incapacité à prendre sur lui, lorsqu'il réalisa qu'elle avait compris. Compris ce qu'il était. Quel monstre ignare il était. À l'instant où la terre s'ouvrit sous ses pieds, il détesta Sibylle pour avoir deviné. C'était comme si elle l'avait vu nu dans un très mauvais jour. Dans ce genre de lumière blanche qui déforme le visage et la silhouette, faisant ressortir tous les défauts du derme et du squelette, au point que le spectateur, navré du spectacle qui s'offre à lui, entre en contact avec ce qu'il y a de plus intime et souvent de plus méprisable en l'autre. Une sorte de laideur abstraite, rentrée sous la peau, que seule l'âme capture. Léo s'était demandé, après qu'il eut exigé de l'infirmière qu'elle le laissât seul, ce qui autorisait cette fille à scruter si profondément en lui et à manquer à ce point de décence. S'il se trouva laid, il l'estima obscène et pensa même qu'elle devait apprécier la supériorité que la situation lui procurait. À la table de travail, elle lui était apparue immense et lui s'était senti minuscule, de la taille d'un enfant de six ans comme à l'heure des apprentissages et des premières humiliations, lorsque la maîtresse le jugeait avec des yeux emplis de dépit ou d'exaspération – cela variait selon l'exposition de sa face de poisson-lune et la manière dont cette portion du corps outrageusement fardée accrochait le jour dans la salle de classe – et il eut peur. Une peur tenace, âcre, de celle qui noue les tripes et fait remonter sous la langue un goût soufré, infect, tandis que les maxillaires se grippent pour cracher des mots que l'on maudit d'avoir formulés dans la seconde qui succède à leur avènement rageur.

Dans la tête de Sibylle

Exilée aux Saintes-Maries-de-la-Mer, elle n'a fait que penser à lui. Pour la première fois, les vacances dans le Sud furent mornes, sans soleil. Sibylle se levait en milieu d'après-midi pour garder la chambre et lire des romans policiers dans la pénombre, tandis que son père conduisait Violette à la plage. En fin de journée, Christine, la mère, faisait effraction dans l'ancre où s'amoncelaient linge sale, bouteilles d'eau gazeuse presque vides, et noyaux de pêches chapardées au jardin, pour ouvrir les persiennes et faire entrer l'air. – Tu as une mine épouvantable, donne-toi un coup de peigne et sors retrouver ta fille à la plage. Mais Sibylle ne levait pas les yeux de son roman et la mère refermait la porte sur le mutisme têtue de la jeune femme, soupçonnant quelque maladie liée à la mélancolie qui l'avait elle aussi anéantie au même âge, jusqu'à ce que Philippe l'arrache à ses séances de spéléologie intime dédiées au noir vicié de sa piaule d'étudiante. Sibylle devinait une forme d'envie chez sa mère quand celle-ci traquait chez elle les manifestations de la passion, haut mal qui l'épargnait depuis des lustres mais dont elle aurait bien voulu pâtir encore un peu. Christine avait commencé à vieillir et sa fille pouvait observer les premières marques du temps sur le corps maternel que les années avaient jusqu'alors miraculeusement épargné : ridules au coin de la bouche, taches brunes sur les tempes, fils blancs dans la chevelure auburn qu'elle refusait de teindre. Le soir, Sibylle ne mangeait presque rien. Elle se contentait de déplacer les morceaux de salade dans son assiette après en avoir piqué du bout du doigt – pour les mâchouiller longuement ensuite – tous les morceaux de persil plat et d'échalote collés aux feuilles confites par la vinaigrette. Cette façon de se tenir et de dire non à tout exaspérait Christine, qui avait envie de croire qu'il fallait que Sibylle se rabiboche avec le père de Violette. – Il était bien, ton Damien, regarde-toi depuis votre séparation. Elle disait ça, la mère, en sachant que ça n'était pas ça. À observer son air absent, il était manifeste,

pour qui avait un peu de jugeote, que la jeune femme avait quelqu'un d'autre dans sa vie. Et ce cœur amoureux chauffait la bile de Christine. Alors Philippe allumait sa pipe, mi-amusé mi-las, et allait inspecter le pêcher au fond du jardin, tandis que Sibylle piquait trois abricots sur la table et rejoignait sa chambre pour achever le Simenon commencé à 15 heures. Quand elle accompagnait Violette à la plage c'était pire que ce qu'elle vivait dans le désordre de son intimité, où il arrivait que l'idée du tabac parfumé sortant en volutes de la pipe du commissaire Maigret la tirât un instant de sa torpeur. Les pieds dans l'eau encore trop fraîche pour le bain, subjuguée par l'étendue parfaite où le sel figeait ses rêves, elle avait la sensation de se noyer tout en respirant l'air chargé d'embruns et d'absence. Le soleil brûlait sa peau. Elle se grillait la rétine sur la ligne d'horizon dans l'espoir fou que celle-ci eût pu fendre sa tristesse en deux (curieusement elle pensa à la main de l'acteur incisant l'œil de Simone Mareuil dans *Un chien andalou* de Buñuel) et que sur la géométrie abstraite de cette ligne, qui se déroulait dans sa conscience comme le ruban pourpre d'un rêve, marcherait jusqu'à elle un garçon à la démarche étrange, au regard vague, à l'air plus perdu encore que le sien. Mais la dérisoire émotion provoquée par un début d'insolation n'aboutissait qu'à la certitude du rien qui s'écoulait comme le sable des plages dans le verre bipartite de son crâne où les heures sans lui tombaient en poudre.

Ce matin, en se préparant pour le travail, elle avait choisi la petite robe d'été qui découvrait la marque du maillot de bain au niveau des clavicules, parfumé sa peau avec du chèvrefeuille, parce qu'elle s'était dit qu'elle le croiserait certainement dans le hall. Devant le miroir de l'ascenseur, elle avait dénoué son chignon pour paraître décoiffée, fait glisser un peu sa bretelle sur l'épaule, et mordu ses lèvres pour les rougir. La descente avait imposé à son ventre un mouvement de tout l'être qui lui avait procuré la sensation étrange que son corps tombait tandis que son cœur ascendait. La chute minuscule sur quatre étages avait semblé durer un siècle et quand les portes se fendirent en deux sur le rez-de-chaussée envahi par les plantes vertes, l'organe délicat qu'abritait sa cage thoracique cessa de battre à la seconde où elle le reconnut devant les boîtes aux lettres.

À présent qu'il est 23 heures, dans l'appartement nu (Damien est parti avec presque tous les meubles – Ils étaient à ma mère, j'y tiens beaucoup, tu comprends ?), Sibylle pense encore à Léo. D'ailleurs ces derniers temps elle n'est capable que de cela : penser à Léo. Elle termine la vaisselle du soir. Ses

mains passent sur les assiettes en porcelaine blanche qui ont servi pour le dîner pris avec Violette. Les deux disques disparaissent au fond de l'évier rempli d'eau savonneuse. Elle observe la grande tour par la fenêtre de la cuisine. Les lettres bleues sont allumées. Léo doit les voir lui aussi. Dans l'eau chaude et sa perspective diluée, les mains de Sibylle se tordent au niveau des poignets. La jeune femme ne reconnaît pas cette partie immergée de son corps. Elle aime ce genre de surprise. Elle croit alors que tout peut arriver : la sonnette va peut-être retentir et Léo faire irruption ? Elle s'empressera alors de ressortir les assiettes de la vasque fumante, les séchera bien vite pour les replacer sur la table encore couverte de miettes et servir un reste de tarte aux quetsches à son invité. Elle enfonce ses avant-bras plus profondément dans l'eau. Ils se couvrent de minuscules bulles translucides qui se détachent et remontent crever à la surface. L'effervescence tiède présente une légère coloration bleue en raison des néons couronnant la tour. Puis le sacre s'efface. Tout est noir. Plus de signes. Cela arrive souvent ces derniers temps en raison des travaux de nuit prévus pour la construction d'une nouvelle ligne de métro. Les quelques taches lumineuses qui trouaient encore le grand corps géométrique de l'édifice (les bureaux d'employés trop zélés) sont avalées par l'obscurité. Sibylle ne devine plus que les deux disques de porcelaine phosphorescente dans l'évier. On dirait deux froides lunes tombées au fond d'une mare. Soudain des petits pas de grive courent sur le parquet : Violette est encore éveillée. Elle vient de rejoindre sa mère à la cuisine pour lui demander si les licornes existent.

Chronique d'un drame

Que s'est-il donc passé l'année des six ans de Léo ? Quel événement essentiel pourrait expliquer son sentiment d'avoir oublié d'embarquer sur l'arche avant le déluge ? Est-ce le souvenir des parents évaporés l'année où il entra au CP qui le tire ainsi vers des profondeurs abyssales ? Dans ces lieux sans clarté, les bêtes sont aveugles et sourdes. Elles évoluent dans le noir et n'ont même pas l'idée de la lumière.

Vendeurs de surplus militaires, Lucile et Marius étaient des parents étranges. Ils vivaient avec leur fils dans un mobile home, allant de village en village pour vendre leurs marchandises sur les marchés. À bord du mobile home, il y avait aussi mémé Adélaïde, la mère de Lucile. C'était elle surtout qui s'occupait du petit, parce que les parents, eux, n'avaient pas trop le temps – c'est ce qu'ils disaient. Il fallait repasser les treillis, amidonner les chemises, recoudre des écussons récalcitrants, cirer les rangers, et enfin établir la comptabilité qui était d'autant plus compliquée que la besogne ne remplissait pas vraiment la caisse. Une fois par semaine, Lucile cuisinait un gâteau aux meringues pour son fils. Telle était sa façon de lui dire qu'elle l'aimait. Marius se contentait de raconter des histoires invraisemblables à Léo avant qu'il s'endorme, le lundi seulement, puisque lundi il n'y avait jamais marché. Dans les contes qu'il improvisait pour son fils, toujours il était question de pays inconnus, peuplés de bêtes merveilleuses, d'explorateurs magnifiques, de trésors cachés.

Et puis le matin de Noël, ce sont Lucile et Marius qui sont partis à la chasse au trésor. Inquiétés par la police, ils avaient fui, le fisc ayant trouvé aux comptes de Marius nombre d'incohérences que seuls les trafics interlopes pouvaient justifier. La veille de leur fuite, les deux larrons ne fournirent à Adélaïde aucun argument visant à justifier leur désertion. Ils mirent le mobile home à sac et embarquèrent tout ce qu'ils pouvaient fourrer dans le coffre de

leur vieille Volvo. Ils omirent de préciser à la vieille où ils iraient se terrer jusqu'à ce que les choses se calment, décrétant que c'était pour les protéger, elle et le petit. Ils vendirent à un centre de paintball leur stock de nippes kaki.

Lorsque la vieille dame se retrouva seule avec Léo au sein d'un décor en vrac bien que vide (il est sidérant comme la vacance recouvre parfois des airs de chaos), elle le serra fort dans ses bras et la pression de sa poitrine contre le petit corps secoué de sanglots lui permit de dissimuler un hoquet de rage. – Ils reviendront quand ils auront trouvé ce qu'ils cherchent, mon ange chéri. – Mais ils cherchent quoi ? Un trésor ? – Un trésor, sans doute. Le mensonge apaisa l'enfant.

Avec l'argent de sa retraite, la grand-mère loua un appartement minuscule porte de Saint-Ouen, juste à côté du cimetière, et inscrivit son petit-fils à l'école. Léo avait six ans et ne savait pas ce qu'était une classe, la vie nomade ne prédisposant pas à ce genre d'organisation sociale. La maîtresse était gentille mais complètement dépassée. Elle ne sut rassurer son nouvel élève qui ne connaissait rien à l'usage du stylo, prenait le tableau noir pour une porte fermée, ignorait tout de ce qu'un livre pouvait contenir. L'école et ses petites cérémonies quotidiennes terrifiaient le garçon. Habitué depuis la maternelle à tous ces exercices bizarres, ses petits camarades restaient sagement assis à calligraphier quand Léo avait l'impression de se dissoudre. La chaise se déroba sous ses fesses, le cahier s'enfonçait dans le bois du pupitre, le stylo plume lui brûlait les doigts, l'odeur de l'encre lui portait au cœur. Il ne comprenait pas pourquoi il fallait se donner tant de mal pour des choses aussi insignifiantes, alors qu'il lui avait été impossible de répondre à la question essentielle qu'avait posée la maîtresse le jour de la rentrée – Que font vos parents dans la vie ? Quand son tour était venu de parler, il avait dit que les siens ne faisaient rien. Et puisque tous les élèves avaient ri, il avait ajouté – Ils sont partis en voyage. La classe s'était tue devant l'étrange tour qu'avait pris la conversation improvisée par ce gosse qui d'ordinaire ne soufflait mot, jusqu'à ce qu'une fillette rousse se lève et scande les douze syllabes d'un alexandrin monstrueux – Tu sais, quand on dit ça, c'est que les gens sont morts. Léo n'avait pas relevé. Il s'était contenté de regarder le cahier à carreaux posé sur le pupitre, où il n'avait encore rien écrit.

À partir de ce jour, l'écriture comme la lecture devinrent presque impossibles car elles restaient liées à l'idée de la mort de ses parents. Mémé Adélaïde fut rapidement convoquée par l'institutrice qui s'inquiétait du

comportement de Léo.

Il a perdu ses parents, n'est-ce pas ?

En quelque sorte.

Ils ne sont pas morts ?

Ils sont partis sans dire où ils allaient. Depuis, je m'occupe seule de mon petit-fils. Ce n'est pas facile. Mais quel est le problème avec lui ?

Léo est un enfant adorable, toujours très sage, presque trop, mais il présente de sérieuses difficultés dans l'écriture des lettres et leur déchiffrement. Nous avons commencé la lecture syllabique en octobre, il se raidit et confond tout.

Il essaye alors ?

Oui, mais il n'y arrive pas vraiment. Quelqu'un l'épaula à la maison ?

Madame, j'ai été dentellière toute ma vie, je peux coudre des rubans, réaliser de la belle ouvrage, mais pour ce qui est de lire ou d'écrire : je ne sais pas. Et quand ils étaient encore là, ses parents passaient plus de temps à graisser les crans d'arrêt qu'à lui faire la lecture.

Les crans d'arrêt ?

Ils vendaient des fournitures militaires et vivaient dans un mobile home.

À la seconde de la révélation, le visage de l'institutrice s'éclaira. Sa mine grise s'autorisa de façon souveraine à capter le peu de lumière qui entrait dans la classe. Avant que la vieille dame ne lui parle, elle craignait que sa pédagogie ne soit défaillante face aux besoins spécifiques d'un enfant comme Léo. Mais à présent, il lui semblait évident que tout le problème venait de l'absence d'éducation de son élève, de la marginalité des parents qui l'avaient élevé comme un sauvage dans une roulotte et sans doute abandonné avant de le confier à une grand-mère analphabète. Tout à fait rassérénée, la petite femme rougeaude eut un mouvement d'extension du corps vers le haut, faisant des pointes pour se grandir. Elle resta ainsi raide et un peu trop loin du sol quelques secondes à toiser mémé Adélaïde. Une fois qu'elle eut retrouvé sa taille normale, elle fit craquer un à un les os de ses dix doigts, imposant au silence de la classe désertée la crispation de ses cartilages et à son interlocutrice l'illusion d'une docte assurance. – Je ne vous cache pas que cela va être difficile pour Léo. Il est ce que nous pédagogues appelons un profil atypique. Mais il va de soi que nous ferons tout pour l'aider. Mémé Adélaïde sentit la moutarde lui monter au nez. Elle ajusta sa voilette car elle s'était habillée pour rencontrer l'enseignante, et, avant de tourner les talons, lui serra la main sans enlever son gant ni prononcer un mot. Ni elle ni Léo

n'appartenaient à cette engance de pédants. Ils étaient simples mais vrais. La maîtresse d'école mentait. Sans doute ne l'aiderait-elle pas plus que cela. Elle avait déjà prévu son parcours et projeté son avenir funeste à des années-lumière du territoire où grandiraient les enfants que la société avait choisi de sauver. La vieille dame restait persuadée qu'un déterminisme implacable engageait Léo dans une voie à sens unique. Un conciliabule de gens renseignés avait prononcé la sentence à l'origine, ratiboisant l'espérance à laquelle les petites gens aussi ont droit. Puisque c'était ainsi, elle protégerait l'enfant des méchants, lui apprendrait à sentir et à voir autrement, l'excluant à son tour, l'enfermant dans son monde souterrain, là où la lumière ne s'aventure pas, là où le silence et la nuit règnent en maîtres.

Léo passa donc de classe en classe, bon an mal an, lisant et graphiant avec peine. À force de courage et de ténacité, il parvint à écrire les mots fauves, à les dompter pour les retenir dans les mailles d'une syntaxe très simple. Avec les livres il n'était guère plus dextre, son attention ne pouvant se fixer que sur quelques pages, à condition que la langue de l'auteur ne fût pas trop complexe. Aussi déchiffrait-il des albums pour petits, alors qu'il approchait l'âge d'entrer au collège. Il restait pourtant le camarade que tout le monde aimait, les institutrices ne se plaignaient jamais de lui et quand dans la cour de récréation elles l'évoquaient, elles se contentaient de soupirer en chœur, bien convaincues qu'elles contribuaient à l'agrément d'un système dont la générosité offrait un cadre gracieux à un gamin qui, en dehors de lui, serait en perdition. Sans que cela ne leur coûtât rien, pensait Adélaïde, elles se congratulaient pour leur bonté et leur patience. Quand elles se détournaient de leur tropisme humaniste autocélébré pour revenir à Léo, elles s'accordaient toutes à reconnaître qu'il était calme, gentil, et qu'il y avait un terrain sur lequel il restait imbattable : le théâtre. Connaissant son rôle par cœur, Léo était Scapin, Robinson, Oliver Twist. Il jouait devant les familles sidérées aux fêtes de l'école et la parade fit longtemps illusion, si bien qu'à onze ans le jeune Léo plein de grâce et de mots passa en sixième avec les indulgences de l'équipe pédagogique.

Une fois au collège, ce fut une autre paire de manches. Tous ses professeurs se rendirent compte aux premiers cours qu'il ne pouvait suivre. Incapable de prendre un texte sous la dictée ou d'accéder au sens d'un conte lors d'une séance de lecture silencieuse parce qu'il ne déchiffrait pas assez vite, Léo fut complètement démasqué. Une réunion au sommet s'organisa, les enseignants

se scandalisant de ce qu'un enfant au niveau si lamentable puisse se retrouver dans le secondaire. Et comme d'habitude ils accablèrent leurs collègues du primaire, qui en leur temps avaient renvoyé les parents démissionnaires à leur responsabilité. Ce n'était donc la faute de personne.

En rêve, Léo se voyait assis à un pupitre d'écolier, les mains liées dans le dos, tandis qu'un maître sévère, verge en main, lui faisait la dictée et le sommait d'écrire. Dans d'autres rêves, il avait les mains détachées mais on lui avait distribué des pages bleu foncé pour sa composition, si bien que les mots qu'il traçait à l'encre sur les lignes restaient invisibles.

À douze ans, Léo fit quelques progrès. Il pouvait rédiger un texte court, former des phrases simples, lesquelles restaient cependant truffées de fautes d'orthographe. Quant à la lecture, ayant progressé avec le déchiffrage, il put enfin pénétrer le sens de narrations plus riches, mais il sortait de l'exercice harassé. Les professeurs observaient toujours ce décalage entre son indiscutable capacité à formuler à l'oral et son empêchement face aux mots à lire et à écrire. Il ne parvenait à concilier la réalité volatile des phrases prononcées avec celles du papier qui lui interdisaient de jouir du sens. Il s'agissait là de deux mondes absolument séparés. Cette division le faisait souffrir sans qu'il ne parvienne à remonter à la source de cette douleur. Rien ne le mettait tant en émoi que lorsque ses professeurs très zélés lui demandaient pourquoi il peinait à ce point dans les exercices conjoints de la lecture et de l'écriture. Le marmot ne pouvait alors leur dire que, quand il s'asseyait devant sa feuille blanche, il avait l'impression qu'autour de lui tout s'effaçait, jusqu'à lui-même. Il ne se souvenait plus qu'à six ans, alors que les premiers rudiments de lecture et d'écriture se mettaient en place chez ses camarades, mémé Adélaïde lui avait dit le matin de Noël que ses parents étaient partis.

À dater de ce jour, Léo devint le fils de l'absence et du mutisme. Il flotta parmi les signes. Il était un morceau de frégate que les vagues avaient jeté sur la plage après la tempête. Autour de lui gisaient d'autres débris tragiques : bois, cordages, denrées en décomposition. Seul sur l'île, il lui était très difficile de rassembler les bris d'épave pour construire le radeau qui l'arracherait à la solitude, en le ramenant auprès des hommes. (Mais au juste, le voulait-il vraiment ?) Le ravage était tel, les mots si pleins d'échardes, les phrases rouillées si coupantes sous l'écume, qu'il était tentant de rester allongé sur le sable à se laisser mourir un peu. Ses robinsonnades n'ayant de

sens que pour lui, il ne confia jamais sa peur aux professeurs qui, incapables de cerner le jeune garçon, lui firent quitter le collège à treize ans pour un CAP de sérigraphie industrielle.

L'année de son entrée à l'usine, les choses allèrent très vite. N'étant plus confronté à l'écrit ni au lu, Léo oublia. Les rudiments de grammaire qu'il avait acquis durant sa scolarité le quittèrent en quelques mois. Dispensé des exercices quotidiens proposés par ses maîtres, il se rendit compte un beau jour qu'il ne comprenait plus ce qu'il y avait d'inscrit sur les murs de la ville. Au début cela l'amusa, avant de l'inquiéter, puis de le paniquer franchement. C'était comme si une main invisible l'avait poussé en dehors du monde des hommes normaux, desquels il était désormais séparé par une vitre épaisse qui filtrait les sons et la lumière. Installé dans son caisson de décompression, il eut la sensation d'être cerné par un océan hostile qui menaçait de le broyer ou de le faire imploser, en diffusant des milliers de bulles d'air à travers ses artères. Tapi au sein de cette cage invisible, il demeurait loin des autres pourtant si près. Il était un peu comme ces personnes qui voient les couleurs sans être capables de les reconnaître. Un ciel bleu leur procurera une sensation d'immensité glaçante, mais ne sera jamais appréhendé comme bleu. Le rouge pimpant d'une robe affolera le désir, commandera des pulsions violentes, en dehors de la conscience du rouge. La fraîcheur d'un pré ne sera pas verte, seulement une invitation au sommeil sous les ormes. Senti sans être compris, subi mais jamais réfléchi, chaque phénomène ouvrira une brèche sur l'effroi ou dans le meilleur des cas le vertige glauque. Les gratuits distribués dans le métro devinrent des feuillets grevés d'images qu'accompagnaient des arabesques étranges, dont il savait qu'il s'agissait de phrases mais qu'il venait de renoncer à comprendre.

Il est donc inexact de dire que Léo ne sait pas. En fait Léo a oublié. Dans la tête de Léo, derrière l'os du crâne, il y a les souvenirs farouches, les mots de Lucile et ceux de Marius, serrés dans l'écrin de la mémoire. Et Léo ose à peine remuer ces pierres (précieuses ?) enfermées dans une boîte, dont il a volontairement égaré la clef. La folle attente, l'espoir toujours déçu, le pressentiment de la mort ont fini par sceller son langage. Un épais cachet de cire empêche l'ouverture d'une missive qu'il ne sait plus lire. Le faire-part de sa naissance et de ses premiers pas, où sont calligraphiés ses sourires, ses mots, ses pleurs, ses colères, toute cette matière brute qui impose l'état civil d'un être au monde, lequel le jugera très tôt en fonction du contenu du

courrier, est resté lettre morte. N'ayant plus accès à ces données essentielles, chaque matin commence par un blanc qui lui donne le sentiment de devoir repartir à zéro. Si la veille et le temps des rêves il a roulé sa pierre, à l'aube celle-ci a chu et il faut recommencer le même travail absurde. La hisser au sommet d'un mont triste, en sachant qu'elle reviendra toujours à la source de la sueur et des larmes sans que l'effort n'ait permis au bonheur la moindre ascension.

Cimetière de Saint-Ouen



– Ça fait combien de temps que tu es là ? – Je sais pas. – Qu’est-ce que tu fais ? – J’essaie de lire les noms sur les tombes. Il y en a des faciles. – À quoi ça rime, Léo ? – Je m’entraîne. Pour lui faire plaisir. – Tu penses encore à Sibylle ? – Quand je la vois, c’est comme si la mémoire me revenait. Comme si j’étais rattaché à quelque chose, à un point solide, fixe. Et puis j’aime bien les cimetières, les mots des cimetières. Ils sont modestes. – Je te comprends. – Non, tu comprends rien. – Si, je t’assure : pas de problème avec le voisinage, des résidents discrets. – Ta gueule. – Oh, mais monsieur n’est pas causant non plus. Tiens le gardien, il va te chier une pendule si tu déguerpis pas de sur ce caveau. La maison des morts ça se respecte. Et puis celle-là, elle est fragile avec sa couronne en porcelaine et l’ange qui fait chut dans sa boule de verre. – Le gardien, il me voit pas. Il me voit jamais. Je suis pas un type qu’on remarque. – Alors, moi, je vais te dire qui tu es : un salopard de dépressif, toqué, analphabète, qui va aux putes et parle aux morts, parce qu’il est incapable de dire à son amante ce qu’il doit lui avouer. – Ne me juge pas. Tu ne m’as jamais aidé. Tu te contentes de commenter mes actes, tu te vautres dans mon ombre, tu es le filet de salive de mon bégaiement. Je me fiche pas mal de tes avis. – Si je n’étais pas là, tu serais encore plus seul. – Je ne le suis

pas. – Tu plaisantes ? Tu viens cueillir des pissenlits entre deux pierres tombales, tu parles dans le vide, en pensant à une fille qui sait à peine qui tu es, et tu as le culot d’insinuer que ta vie mondaine vaut le coup ? – N’importe quelle vie vaut le coup. Même celle d’un raté comme moi. – Tu viens de reconnaître que le gardien lui-même ne te voyait pas quand tu t’asseyais sur ses tombes. – Mes rendez-vous avec la mort sont discrets. J’ai pas besoin de spectateur quand je regarde dans cette direction. – Laquelle ? – Là-dessous, sous la terre, là où l’on se retrouve tous un jour. À égalité.

Service national

En novembre, Léo est convoqué pour sa journée d'appel. Il a reçu une injonction du ministère des Armées qui le somme de se présenter sous les drapeaux – Avant la fin du mois en cours, a précisé Mme Ancelme, en lui lisant son courrier. Pas de chance : la caserne qu'il doit intégrer se trouve à Querqueville, commune de sa naissance, Adélaïde ayant oublié d'effectuer le changement d'adresse opportun qui lui aurait permis de rejoindre le fort de Vincennes par la ligne 1 (la jaune avec la voix).

Il prend le train à l'aube pour arriver en avance. Il veut voir la mer. Crachin du ciel, grésillement des voix – Gare de Cherbourg, descendre pour Querqueville. – Putain c'est gris. Il saute sur le quai, harnaché à son encombrant sac de toile kaki (un reliquat des affaires parentales florissantes, qu'il a conservé sans trop savoir pourquoi). Le chef de gare lui dit de marcher jusqu'au front de mer – Vous sentirez l'iode. Aujourd'hui c'est marée haute. Un foutoir pas possible sur la barge. Et les mouettes qui gueulent. Vous pouvez pas la louter, la mer.

La rue de l'Abbaye est noyée par la brume. Le garçon a la sensation d'avancer dans du coton. Chaque son est absorbé par cette ouate. Tout ce blanc qui calfeutre le décor pourrait être un bon présage (la bienveillance de l'univers enfin adouci à son endroit), mais il a surtout l'impression d'être cerné par des fantômes. Tétanisé par les frimas, dont il ne peut s'empêcher de subodorer les mauvaises intentions, il souffle dans ses mains gelées d'où monte une fumée blanche comme de la coque d'un encensoir. Les laudes dégringolent du ciel. Puis le bruit du ressac se mêle aux caquets des cloches. La petite rade vient à lui. Les vagues sont jaunes, dentelées d'écume verte. Le ciel violet. C'est la première fois qu'il rend visite à la mer. Il ne se l'imaginait pas ainsi. À la télévision, sur les affiches du métro, on la montre toujours bleu lagon, courant sur un lit de sable blanc piqué de palmiers. Sa mer à lui est pâle

et froide comme une mariée. Longeant le quai, il marche une vingtaine de minutes vers l'ouest jusqu'à Querqueville sans quitter la Manche des yeux. Devant la digue que la houle efface, il laisse tomber le sac de ses épaules, remonte son pantalon jusqu'aux genoux et, une fois ôtés godillots et chaussettes, marche sur la plage de galets jusqu'aux premières vagues. Quand l'écume atteint ses chevilles, il rit. L'eau est si froide qu'il ne sent plus ses pieds. Il reste un moment ainsi, les yeux perdus au large. Les vagues ont trempé son treillis, le soleil s'absente dans le gris là-haut, et il devine un point opalescent derrière les paquets de brume dense. 10 heures.

Il revient sur la grève, fourre dans sa poche un coquillage blanc (qu'il offrira à mémé Adélaïde), se rechauffe, empoigne son sac mouillé d'embruns et court à la caserne. Une dame en ciré jaune lui montre le bâtiment : un fort aux allures d'arènes romaines construit à proximité du quai et qui trouve sa place dans un paysage aussi terne que ses murs en granit. Il demande à la sentinelle où doivent se rendre les appelés. On lui indique ses quartiers. Dans la cour, sous un crachin glacé, un jeune homme à l'air éméché singe le salut militaire. – La paume à plat, bien visible, et les doigts serrés. Le bras raide. On n'est pas des pédés. Il s'abrite sous le préau, où des filles et garçons de son âge fument et parlent fort. Le froid le gagne. Ses dents claquent. Il veut se persuader que c'est le sale temps qui produit cet irrépressible mouvement de la mâchoire. La perspective de l'examen le rend malade.

Après le déjeuner au réfectoire – rien mangé, seulement fourré dans ses poches des biscuits sous vide prévus pour le désert –, il suit les appelés jusqu'à la baraque aménagée pour la composition. Il s'agit d'un test écrit de français et de calcul. Quand on lui distribue le questionnaire, il est pris de vertige. Il ne comprend évidemment rien aux phrases qui couvrent les pages agrafées entre elles. Rien à l'exercice de mathématiques proposé aux jeunes recrues qui ont toutes commencé à écrire à l'exception de deux ou trois individus devant se trouver dans la même situation que lui. L'épreuve dure une heure. Il observe le spectacle navrant d'une danse macabre. Celle des signes morts qui forment une ronde cruelle comme celle qu'inventent les enfants méchants dans les cours d'école pour humilier un camarade. Les mots chenapans sont pleins d'acrimonie acide. Ils brûlent les pupilles de Léo qui se retient de pleurer. Face aux maths il abandonne immédiatement la partie, préférant garder ses forces pour l'exercice d'écriture. Il fore les strates les plus profondes de sa mémoire pour en exhumer les mots oubliés. L'exercice est

harassant et sans aucun rapport avec la rédaction proposée – un sujet de composition sur le rapport de soi à l'autorité – mais il parvient à tracer de la main gauche une suite de lettres capitales sur les lignes qui strient le vide de la feuille. Ces quelques signes ne suffisant pas à remplir l'effroyable surface blanche de la copie, il y ajoute celles de ses nom et prénom, puis celles d'Iggy, et enfin le nom de la coopérative bio brodé au dos du polo de l'appelé assis devant lui : La Vie Claire. Estimant qu'il manque encore quelques caractères, il glane sur la trousse de son voisin ces mots écrits au Tipp-Ex : All Blacks. Quand il tend sa rédaction au militaire chargé de moissonner les productions, celui-ci réprime un sourire devant l'enfilade pêle-mêle de majuscules tremblantes.

Revenu au préau, il grignote les biscuits rapportés du réfectoire. Aucun goût. La pluie tombe dru sur la tôle ondulée du toit. On vient le chercher : convocation sur-le-champ dans le bureau de l'adjudant Morel. L'homme est petit, replet. Une épaisse moustache rousse dissimule mal un bec-de-lièvre. Il s'adresse à Léo sur un ton parfaitement courtois :

Seconde classe, les exercices de composition française et de mathématiques effectués nous signalent que votre maîtrise de la langue et du calcul est problématique.

Je sais, monsieur.

Avez-vous été scolarisé ?

Oui, jusqu'à l'âge de treize ans. Lire, écrire et compter ont toujours été difficiles pour moi. Et puis ensuite à l'usine, j'ai tout oublié.

Jeune homme, vous êtes réformé.

Mais je suis apte.

L'illettrisme ne compte pas, en effet, pour une inaptitude. Mais on m'a rapporté que vous étiez handicapé de la main droite.

Un accident à l'usine.

Pourquoi n'en avez-vous pas informé le ministère ?

Il fallait leur écrire.

Je vois. Alors comprenez que votre handicap physique, venant s'additionner à vos soucis de déchiffrage, me conduit à vous déclarer inapte. Rentrez chez vous. J'en connais qui aimeraient bien être à votre place.

Qu'en sait-il, cet idiot ? Léo donnerait n'importe quoi pour être comme les autres. L'humiliation est cuisante. Il maudit son exemption. Il vomit le petit homme au bec-de-lièvre. En temps normal il s'en sort, parce qu'il a toujours

soin de fuir les situations susceptibles d'exposer son empêchement à la lumière crue du jour et ce qui passe chez lui pour de la pudeur extrême n'est rien d'autre que l'incroyable énergie dépensée à cacher ce qui l'accule. D'ordinaire il a recours à diverses techniques de dissimulation comme le font les alcooliques, mais cette fois la voie est sans issue. Il se sent aussi mal qu'à seize ans quand il ne put déchiffrer les tableaux d'offres d'emploi à l'ANPE. En fait, il existe toujours un point d'achoppement, un écueil sur lequel la volonté se brise. À Querqueville, un récif invisible vient d'éventrer l'acier des cales où il stockait des tonnes de courage pour former une abominable marée noire, un océan de boue et de ressentiments à l'égard du monde qui ne prévoit rien pour empêcher les types comme lui de se prendre les ailes dans le goudron et de crever de honte. Alors il quitte le bureau de l'adjudant après avoir fait le salut militaire comme il l'a vu à son arrivée : les doigts serrés, la paume bien à plat, la paume d'où dardent deux petits moignons.

Hiéroglyphes

Muni d'un bouquet de fleurs vives, Léo rend visite une fois la semaine à mémé Adélaïde. La très vieille dame, qui aura bientôt cent ans, a été placée en gériatrie à l'hôpital Saint-Louis, le salaire de son petit-fils ne suffisant pas à lui offrir une place en maison de retraite. Culpabilisant d'avoir abandonné sa grand-mère au mouvoir de l'Assistance publique – cris de vieux, odeurs d'urine, nourriture infecte –, il lui porte roses pimpantes, biscuits et orangeade, n'omettant jamais d'ajouter une énième image à la série de cartes postales épinglées aux murs de la chambre. Cette semaine, il s'agit des grandes pyramides de la vallée du Nil, parce que le buraliste lui a conseillé le sujet – Ça plaît toujours, ces trucs de l'Antiquité, aux vieilles personnes.

On approche de Noël. Un sapin en plastique, magnifié par le clignotement irrégulier d'une guirlande électrique multicolore, salue les visiteurs dans le hall que noient des chants grégoriens. Toutes les vitres des fenêtres de l'hospice – larges comme des meurtrières – sont bombées de blanc, ce qui empêche définitivement à la clarté du ciel mort de pénétrer dans ce sas du dernier jour. Les portes des chambres sont elles aussi décorées au pochoir. Sur celle d'Adélaïde, il y a des rennes rouges et des traîneaux verts. Quand il lui tend le coquillage trouvé sur la plage de Querqueville, la vieille dame le porte à l'oreille – C'est pour entendre la mer. On ira la voir ensemble, la mer ? Puis elle fourre le trésor dans sa trousse de toilette, arguant qu'il pourrait faire des envieux.

Madeleine, la petite vieille qui occupe la chambre avec Adélaïde, reluke la carte postale que Léo vient d'accrocher à côté d'un chromo montrant l'avenue des Champs-Élysées à la Libération et lui dit qu'après la guerre elle est allée en Égypte avec son mari et qu'ils ont vu les pyramides, les sphinx, le Nil bleu. Puis elle pointe du doigt un carnet à spirale posé à côté du téléviseur pour qu'il le lui apporte. Sur les feuillets une main experte a dessiné un canard, un

œil, une balance, un soleil. – Ce sont les mots des Égyptiens, jeune homme. Jamais je n’ai pu oublier un seul de ces signes merveilleux. Mon époux était professeur d’histoire à l’Institut et quand j’ai eu vingt ans, il m’a appris mon alphabet. C’était cocasse d’apprendre à écrire à cet âge. Je garde encore aujourd’hui un grand plaisir à calligraphier des hiéroglyphes. Madeleine tient un feutre vert dans la main, dont la peau parcheminée est parcourue par de grosses veines saillantes. Elle trace des signes dans le carnet et les montre à Adélaïde qui ne parvient à réprimer son agacement – On aurait dû vivre en Égypte, Léo, parce que c’est vraiment plus facile l’écriture là-bas.

Elle a sans doute raison, mémé Adélaïde. Les mots-dessins des Égyptiens paraissent si proches des idées auxquelles ils renvoient que Léo en devine le sens par la seule vision. Chaque idiome semble sorti du moule de sa propre signification. Les hiéroglyphes sont des instantanés, des calques parfaits de la pensée. Le sacre d’une parole gravée sur l’épiderme du monde. Une sorte de scarification divine. Quand il les regarde, Léo voit l’Égypte. Il est au bord du Nil. Sous le ciel blanc dans lequel plongent les grandes pierres pointues gravées de mystères. À l’entrée des temples qu’ornent les rêves des dormeurs paisibles, et ceux des morts revenus parler aux vivants par le truchement de ces lettres magiques, dont les prêtres se servent pour s’entretenir avec les dieux. Pas plus qu’il n’y a de séparation entre le signe et le sens, il n’existe de décalage entre ici et là-bas, ce qui est et ce qui fut. Ces merveilleux dessins permettent aux hommes d’être ensemble, ces signes abolissent la séparation, promettent l’éternité. – Vous savez, Léo, si vous écrivez une lettre au moyen de cet alphabet et qu’ensuite vous la postez, elle arrivera à destination, même si celle-ci est étrange. Arrachez donc quelques pages à mon carnet, elles vous serviront de modèle. Il n’est pas utile que je vous tracasse avec une traduction, que d’ailleurs je me réserve : les signes parlent d’eux-mêmes.

Adélaïde grimace. Elle devine que son petit-fils a bien dans l’idée d’envoyer une telle lettre à ses parents, un peu comme dans leur naïveté affolante les enfants postent en décembre un courrier au père Noël. La missive deviendrait alors une sorte de barque conduite par une ombre implacable exigeant son obole, faisant passer le garçon d’une rive à l’autre pour les voir et leur demander des comptes – Pourquoi m’avez-vous laissé tout seul, mes salauds ? Les feuillets gondolés de larmes permettraient ainsi le passage, la rencontre avec l’effroi du sens, avant le retour à la quiétude. L’écriture induit cet aller-retour. Cela, même Adélaïde le sait. On va vers la nuit. On la fixe. On

la maîtrise. On en revient. Il s'agit d'un flux. Du mouvement d'une barque qui transporte un cœur pur d'une rive à l'autre. Léo en deviendrait le passager privilégié, mais ne resterait pas sur l'autre rive, celle où s'ennuient les morts. Il serait autorisé à revenir de sa nuit pour témoigner de ce qu'il aurait vu.

Adélaïde sent qu'il hésite encore à se laisser happer par les signes pour courir au-devant de leur magie et se décréter enfin maître de leur sortilège. Depuis quelque temps, les choses changent dans la tête de Léo. Elle l'a flairé. S'il se décide à entreprendre un tel périple, il sera un peu moins à elle, et puis un jour elle le perdra complètement. La seule idée de le voir s'éloigner de cette façon la précipite vers le néant, anticipe son trépas. Et il est d'ailleurs probable que la gentille grand-mère ait toujours imposé à son petit-fils la chape d'un chantage muet, lui interdisant ainsi d'échapper à sa lignée, celle de ceux qui ne postent jamais les lettres. Pourtant Léo n'est pas resté sourd à la suggestion de Madeleine : il glisse quelques pages du carnet dans sa poche, embrasse Adélaïde plus prestement que d'habitude – Tu t'ennuies avec ta vieille, c'est ça ? puis quitte la chambre, insensible aux mots aigres de la vieille dame. Il a à faire : écrire cette missive à ses parents et ensuite préparer le repas pour Sibylle qui vient dîner ce soir avec Violette.

Tenir la chandelle

Léo n'a pas posté de lettre à ses chers fantômes. Rentré chez lui, il a trouvé l'exercice ridicule et en a voulu à Madeleine de lui avoir conté pareilles sornettes. Même si son alphabet dévidant astres ardents, volatiles, pupilles cernées de khôl semblait plus séduisant que tous les autres, la femme de l'égyptologue n'était pas bien différente de ses anciens professeurs et il reste curieux que mémé Adélaïde, d'ordinaire si perspicace, se soit laissé bernier elle aussi. (Il ignore cependant qu'elle a fait semblant. La vieille dame est rude. Terrienne. Elle ne croit pas aux sortilèges, mais seulement aux marques que la vie laisse sur le corps. Entailles profondes, bleus à l'âme, rien que du concret. Sa défiance à l'égard des légendes – Tout le tralala qu'on nous raconte : les intellectuels à la télé, les pingouins des ministères – a raboté la conscience de Léo et insidieusement conditionné ses relations au monde qu'il cantonne lui aussi dans les marges du doute. Au bout du compte, l'enseignement qu'Adélaïde lui a transmis revient à considérer qu'aucune ligne lue ou écrite ne se transformera jamais en corde pour ramener ses parents ni pendre la tristesse haut et court. Lucile et Marius sont loin, sans doute morts, et les mots, les prières dérisoires, formulées dans un langage exotique à souhait, ne les feront pas revenir.) La vie ne s'écrit pas. Elle se déchiffre à la lumière du jour franc et dur, dirait Adélaïde.

La sonnette fait entendre son bruit de grillon hystérique. Léo se presse pour ouvrir. Ce sont Sibylle et Violette. La fille de la voisine est très jolie, mais elle ne ressemble pas à sa mère. Ses longs cheveux tirent sur le bleu tant ils sont foncés et ses yeux sont deux éclats de charbon. Peinte sur le biscuit de la figure, une fraise boudeuse laisse fuser les politesses attendues au début d'un dîner entre riverains bien disposés. Or ni la jupe à plis ni les blanches socquettes et encore moins les anglaises que forment naturellement les lourdes mèches brunes ne parviennent à lui donner l'air d'une petite fille modèle.

Quand elle sourit, elle a de minuscules graines noires coincées entre les dents. Le garçon remarque un bretzel au pavot glissé dans la poche de son chemisier. Espiègle, Violette frétille comme une crevette dans sa flaque d'eau salée, enchantée d'être chez ce fameux garçon, dont sa mère lui farcit les oreilles depuis des semaines. Elle a aperçu Iggy dans le terrarium. Le charbon des yeux s'allume, attisé par le souffle des bonnes et moins bonnes intentions concernant les jeux qu'elle inventera ce soir avec l'animal apathique. La crevette fait des pointes pour se grandir puis tend à Léo une assiette recouverte de papier aluminium. Sur ses petits ongles bien coupés en rond, il y a le même vernis rose que sur ceux de Sibylle. – Ma fille vous a préparé un gâteau aux meringues. Qu'avez-vous, Léo, vous ne vous sentez pas bien ? – C'est la fatigue. – Vous voulez que l'on remette le dîner à plus tard ? Il fait non de la tête.

À table, le risotto réchauffe les cœurs. On applaudit quand les signes en haut de la tour s'allument bleus. Du bout de l'index, Sibylle dessine un œil égyptien sur le sucre glace qui couvre le gâteau puis en sert une part ainsi décorée au garçon – Je vous vois, Léo. (Il rougit.) Elle a des petits morceaux de meringue collés aux coins des lèvres. Elle les fait fondre avec le bout pointu de sa langue. Si le début du soir est joyeux aux entournures, à minuit la mélancolie s'invite à table. Le gâteau de l'enfance a le goût des larmes. Sibylle devine la tristesse de Léo. Elle prend sa main blessée dans la sienne. Les signes de la tour éclairent son visage éclaboussé de son. Violette taquine Iggy. – Maman, on peut le faire sortir de sa boîte en verre ? – Violette, je t'ai demandé d'être sage. – Mais il est malheureux tout comme ça en prison. – Votre fille a raison. On va le libérer.

Iggy dort. Son corps n'est qu'un bloc d'écailles que ne perturbe pas même le mouvement discret d'une respiration. Léo tapote le verre du terrarium. L'animal ne montre aucune réaction. Alors il attrape le reptile et le dépose sur le lino. Iggy dessille une paupière puis l'autre. Les losanges jaunes voient la béance de l'appartement qui pourrait se transformer en extraordinaire terrain de jeu. Mais l'iguane ne bouge toujours pas. Il préfère sa prison de verre. Il ne s'aventurera pas au-delà. Son temps de bête restera son temps de bête. Son espace ne variera pas non plus. Comme son maître il s'empêtré dans la gangue du réel. Une nasse solide, calcifiée, que la bonne volonté acharnée des ongles ne fait qu'écailier comme on gratte une gourme jusqu'à se faire saigner. L'animal, immobile au milieu du salon, paraît pétrifié. Le vide autour de lui le

sidère autant que l'image réfléchie de lui-même, qui a poussé à l'envers sous son corps. Parce que la petite main de Violette qui caresse son goitre en gloussant l'indispose, Iggy se traîne (ses pattes griffues produisent de petits bruits secs sur le sol plastifié) et se réfugie dans l'ombre de la table pour grignoter des boules de papier, des restes de lettres, rageusement jetées à terre, couvertes de dessins qui semblent ceux d'un enfant.

Sibylle jette un œil à la fenêtre, où tambourine la pluie. Salies de gouttes qui glissent sur la vitre comme des billes de mercure, elle voit la tour et les lettres allumées, avec leur sens, leur discours manifeste et nocturne, dévidé pour les junkies de la dalle, les dealers embusqués sous le pont du périphérique, la tristesse. – La maison de mon père a une autre allure tout de même : elle est moins bavarde. Et la parole de la jeune femme s'émiette. Ses pensées grises, celles pleines de la nostalgie d'un autre temps, celles où il n'y a pas de place pour Léo, se cognent aux lueurs noyées que diffusent les néons bleus. Le rêve factice d'un ailleurs sans mots, doux et silencieux, la happe. Elle est loin. Elle fuit. Il le sent. – Pourquoi avez-vous quitté le Sud ? – Pour le travail. Là-bas, il y a la mer, le bougainvillier rouge au fond du jardin, l'odeur des eucalyptus, mais les perspectives professionnelles sont aussi plates que les rizières, où grouillent les larves de moustiques. Alors je suis montée à Paris. J'ai choisi le nord de la ville en raison du prix des loyers. J'étais heureuse ici au début. Damien dormait avec moi, le matin on partait à la clinique ensemble, on prenait le tram. J'aimais bien. Il était très inspiré pour la déco et le week-end c'est lui qui faisait la cuisine. Un vrai couple. Il trouvait mon logement agréable en raison de la baie vitrée et de l'orientation plein sud grâce à laquelle on profitait du soleil toute la journée. Ça n'a pas duré. Sale type en fait. Quand il a su que j'étais enceinte, il a eu peur. Il a commencé à critiquer l'appartement trop petit et bas de plafond. Le quartier populaire lui sortait par les yeux. Tout l'excédait. Moi surtout. Dès les premières semaines de ma grossesse, il m'a dit que mon odeur avait changé. Je le dégoûtais. Damien voulait une maîtresse, le corps d'une maîtresse, pas celui d'une mère. Je ne sais vraiment pas pourquoi je vous raconte tout cela.

Alors Léo envisage chaque meuble, chaque recoin et pense à cet homme qui a occupé l'intimité des lieux trois étages plus bas et le corps de Sibylle, ce corps qui a dû changer à un moment mais dont lui aurait été fou en n'importe quelle circonstance. Tandis qu'il s'escrime à trouver sa place en un cadre qui l'exclut et auprès d'une femme dont la présence se résume à la densité d'une

brume, toute la géométrie de l'espace et des instants – lignes, formes, lumières, ombres –, plus rien ne recouvre de cohérence. La seule donnée qui rendait encore possible l'organisation du monde était l'attention que Sibylle voulait bien lui porter. Or la fuite de la jeune femme dans la mémoire, son exil dans les bonheurs d'antan le privent de ce lien. Elle n'est plus là, elle est ailleurs, à la recherche d'un autre moment qui n'entretient aucun rapport avec lui. – Mais c'est bien fini tout ça. Pardon Léo, je vous fatigue avec mes souvenirs. Je ne regrette rien. Aujourd'hui, je me suis trouvée. J'aime vous parler. Dîner en votre compagnie.

Elle ment. Elle n'est plus avec lui. Elle est sous le grand bougainvillier rouge avec le père de Violette. Et son cœur dilué est gorgé des larmes d'un passé qu'elle rappelle à elle sans même en avoir conscience. L'espace se distend. L'harmonie est dissoute. Le sol se déforme en boue. Léo tombe. Il est seul. Dehors, les cimes des peupliers s'amenuisent dans le ciel étroit. Puissantes lames noires qui lacèrent la nuit. Il n'y a que Sibylle qui sait qu'ils ressemblent aux cyprès plantés dans le cimetière des Saintes-Maries. Léo n'a pas accès aux projections funèbres qu'elle orchestre en douce. Le plafond est bas, en effet, et la nuit partout. Aucune caisse de résonance. Elle a verrouillé tous les accès pouvant conduire à elle. Ce soir, elle ne lui donnera plus rien. Elle choie sa douleur, comptant bien l'offrir au fantôme vague d'un salaud. Et que dira-t-elle quand en retour elle ne recevra de l'ombre muette qu'un silence indolent ? Sans doute merci.

II

Attraper la mort

Faire-part

Matin de Noël. Sonnerie. Sursaut. Tête lourde.

Putain, encore oublié d'acheter du café. Se lever pour aller ouvrir. Pas le courage. Trop fatigué.

Sonnerie encore. Migraine.

Entendu : marcher jusqu'à la porte et voir la bouille toute ronde de la gardienne dans le judas. Être aimable quand même. C'est fête, mon Jésus. – Qu'est-ce qui vous amène comme ça de si bonne heure, madame Ancelme ?

Elle a préféré lui monter son courrier à cause d'une mauvaise nouvelle. Cela, elle le dit en lui fourrant dans la main une enveloppe anthracite estampillée d'une croix, où on a écrit Léo Cramps.

Migraine avivée.

Puis viennent les images. Fulgurance des images, ainsi que des questions qui s'entrechoquent dans la boîte à mauvais rêves, la fabrique de mauvaises blagues qu'est le crâne de Léo. La concierge chuchote qu'elle trouve bizarre que la lettre ait atterri dans la boîte un jour férié et qu'il n'y ait ni timbre ni adresse sur l'enveloppe. Son haleine sent le café au lait, mêlé à l'odeur des gitanes sans filtre. Elle caresse le dos du garçon. Le contact de cette femme le révolte.

Nausée.

Elle lui demande s'il connaît quelqu'un de malade dans son entourage, et, en disant cela, elle se ronge l'ongle de l'index droit, bruni par la nicotine. Léo détourne les yeux de ce corps incongru, planté là, sur son seuil, avec sa moiteur, sa mauvaise odeur et cette insupportable empathie qui ressemble à du voyeurisme. Il voudrait être seul. La foutre dehors.

Manque de café. Agacement suprême. Trouille au bide.

– Tu veux que j'ouvre ton courrier et que je te le lise, elle demande. Il fait non de la tête et serre les poings dans les poches molletonnées du jogging gris

qui lui sert de pyjama. – Bon, si tu as besoin, je suis dans ma loge.

Silence à nouveau.

À force de traîner dans les cimetières, fallait bien que ça arrive. Le décor vacille. Tenir. Léo décapsule une bière. Ses gestes sont imprécis. En faisant sauter la capsule de la bouteille contre l'évier, il s'ouvre la main gauche. Il pleure. Besoin d'elle. De Sibylle. Elle saurait trouver les mots. Elle les débusque toujours avec une intelligence aimante rare. Il est si triste qu'il sent bien qu'il aurait la force de la toucher enfin. De la serrer dans ses bras, en osant lui dire qu'il a envie d'elle. Qu'il a toujours eu envie d'elle et que ce matin – puisque le ciel est lourd et le courrier sinistre – il voudrait la prendre. Doucement au début puis fort ensuite. Parce qu'il est seul. Parce que l'épouvante est là. Et qu'il n'y a que la violence de l'étreinte qui calmerait le jeu.

La capsule en métal a profondément entaillé le pouce du garçon. Il laisse couler un filet d'eau glacée sur son doigt. Le sang dégoutte de plus belle et rougit la vasque. Mais il ne ressent aucune douleur. Sa douleur se situe ailleurs. Au quatrième étage. Pourtant il ne va pas descendre chez Sibylle. On est samedi matin, elle doit encore dormir. Et puis il ne va pas la plomber le jour de Noël avec ça. Avec cette nuit en papier. Cette croix stylisée, aiguë comme une lame. Cette oraison sans dieu. Ce chant des orgues s'adressant à un sourd.

Il accroche le tragique papelard sur la porte du frigo à l'aide d'un quartier de lune aimanté clignant de l'œil. La prose funèbre indéchiffrable constitue la prédelle d'un triptyque grotesque auquel s'ajoutent une carte postale de Sibylle montrant les arènes de Nîmes, un Polaroid d'Iggy tirant la langue, et un dessin de Violette représentant un petit oiseau jaune avec des ailes de mouche. – Je l'ouvrirai quand je saurai lire.

Le front toque à la porte du frigo. Léo l'ouvre. Lumière. La referme. Noir. L'ouvre. Lumière. La referme. Noir. Il oscille entre fascination et effroi. Une pensée insidieuse se précise. La seule capable de le faire chanceler. Et si ce faire-part annonçait la mort de ses parents ? Lire leur mort ce serait autre chose que de la supposer. L'écriture mettrait enfin un terme aux spéculations toujours porteuses d'espoir. Confrontée aux mots, sa tristesse trouverait dans le reflet des lettres la certitude de ce qu'elle est. Il faudrait cesser de se perdre en conjectures, les hypothèses sur le sujet finissant toujours par rendre poreuses les cloisons entre l'existence et le néant pour que celui-ci en vienne

tôt ou tard à déborder dans celle-là. D'ailleurs c'est un peu ce qui se passe quand il se rend au cimetière pour parler sur les tombes. Il se sent vide comme un courrier indéchiffrable, au sens vacant, douteux. Il voudrait prendre acte de ce que disent les mots glissés dans l'enveloppe du faire-part, pleurer un bon coup, et se sentir vivant. Or il n'a toujours pas trouvé la combine afin que les mots scellés le révèlent à lui-même, en le débarrassant de sa trouille. Sa conscience de toqué est devenue un tabernacle. Le tombeau est vide, il n'y aura pas de dimanche radieux, et de ce monde sans relief ne saille que le profil borgne de la lune qui se moque d'un cinglé.

BÉbel

Léo déjeune souvent avec Bébel à la cantine de l'usine. En ce 2 janvier, ils savourent leur repas de Noël avec plus d'une semaine de retard, les réjouissances ayant été reportées en raison d'une rupture de la chaîne du froid qui menaça de transformer la bûche glacée en ticket d'entrée pour les urgences. Mais Bébel sait s'accommoder des petites misères du calendrier. Il est habitué aux décalages.

Le quinquagénaire travaille au séchage. Figure emblématique de l'entreprise, il a vu défiler plusieurs directeurs, tous forcés de démissionner grâce à la pugnacité des syndicats, dont il est l'une des forces vives. Pourtant, pas plus que Léo, il ne sait lire ou écrire. Compter, il y parvient un peu mieux, parce qu'au séchage il lui faut toujours additionner ou soustraire les mêmes nombres et qu'à force d'habitude c'est devenu facile. Il a de l'admiration pour son jeune collègue à qui il arrive d'être volubile. Or, loin de donner le change comme lui, Bébel a une langue exsangue. Anémiée. Il lui est impossible de déplier une syntaxe complexe et par là même de faire valoir ses idées pour lesquelles il faudrait le mouvement fluide des phrases mais aussi l'énergie vitale des mots bien choisis sachant faire mouche. Il a toujours la sensation physique que toutes ses pensées restent logées entre la rate et l'estomac. Ne pouvant être expulsées, elles produisent deux effets tout aussi violents : soit la colère de ne pouvoir dire, soit la tristesse qui confine à la nausée.

Colère et tristesse furent d'ailleurs les deux legs, dont il hérita tôt. Tombé d'un échafaudage, son père handicapé devenu alcoolique le battait par désespoir. Sa mère, qui élevait la marmaille dans le bidonville de Noisy-le-Grand, eut le cran de se pendre au seul noyer qui s'était entêté à pousser au fond du terrain vague. C'est Bébel qui la trouva. L'ébriété perpétuelle du père le conduisit à la DDASS avec ses six frères. Grâce à l'action de l'abbé Joseph Wresinski, le petit garçon put fréquenter l'école primaire puis le collège, où il

apprit des rudiments de lecture et d'écriture. Un matin d'hiver, il rencontra l'abbé. L'homme de Dieu dit à l'enfant d'être courageux et de bien s'appliquer en classe, lequel lui répondit que c'était difficile, en se retenant de pleurer. Il ne parvenait à oublier la vision du corps de sa mère pendue au noyer. Et puis il y avait ce professeur d'histoire au collège qui assénait de drôles de choses comme quoi la culture n'empêchait pas les hommes de devenir des monstres, que l'Histoire avait fourni beaucoup d'exemples d'êtres abjects bien que très cultivés. Il insinuait qu'il fallait se méfier des livres et savoir rester humble. Et quand il disait ça, il avait des yeux tendres pour Bébel, son bon dernier de la classe. Le cancre devint alors une sorte de mascotte pour le prosélyte démagogue, la preuve incarnée que l'ignorance préservait sa pureté originelle à l'être humain, dès lors que celui-ci n'était pas manipulé par des propos ethnocentristes et dangereusement élitistes. Quand il évoque son enfance, Bébel explique à Léo qu'à l'époque il reçut de la part de son professeur une étrange caution à son état. Une sorte d'accord tacite fut passé entre eux. Le maître plastronnait en pourfendeur des classes dominantes, devenant ainsi le porte-parole des laissés-pour-compte. Le petit Bébel était la vivante affiche de ses idées : l'homme naissait bon et le restait si l'odieuse culture des bourgeois ne le contaminait pas. Outre que ce fonctionnaire de l'État devait se trouver dans une situation schizophrénique intenable du fait de ses positions, alors qu'il enseignait à l'école de la République et qu'il était lui-même le produit du système qu'il vomissait, ce dernier manifestait pour l'orphelin une tendresse malsaine. Il le savait sans affection et l'invita plus d'une fois chez lui pour des cours de soutien. Bébel n'a jamais avoué à Léo ce qui se passait lors de ces leçons du soir. Il s'est contenté de lui dire son soulagement quand à seize ans l'usine le priva pour toujours de la présence poisseuse de cet homme.

La narration de Bébel rend Léo malade chaque fois qu'il l'entend. Évidemment que la culture n'empêche pas de devenir un salaud, il y a cependant tout à parier sur elle. Léo explique à Bébel qu'il n'y avait pas de livres dans le mobile home, que sa grand-mère est analphabète, et qu'il ne se souvient pas de ses parents lui ayant fait une seule fois la lecture avant de s'endormir. Puis il ajoute que tout gosse il eut la chance de mettre la main sur ces cassettes audio, où étaient enregistrées des œuvres qu'il écoutait en boucle. Grâce aux enregistrements, la musique de la langue, les images accrochées à la portée, les rythmes induits par les images font désormais

partie de lui. Il en connaît même certains passages par cœur. – Et tu sais ce que cela veut dire connaître par cœur ? – Sais pas. – C’est avoir dans le cœur. Les mots qui sont là, sous la peau, personne pourra les arracher. Quand je vais devant Winkler pour vous défendre, ce sont des phrases entières qui reviennent comme une vague immense qui me porte et me grandit.

Bébel vide sa canette de bière et, avec des yeux tristes, dit à Léo que pour lui c’est trop tard. Si le fils de Lucile et Marius marche également dans les ténèbres, à la différence de son collègue lui ne le sait pas. Sa vie se construit au gré d’un rapport immédiat aux choses. Le monde lui colle à la peau. Il le ressent directement dans toute sa terrifiante beauté. Il est à lui seul un dessin d’enfant, un aplat plein de grâce, sans perspective. Une peinture médiévale, dont la primitive beauté rendrait jalouse toute tentative abstraite de signifier. Aucune sophistication ne tient face à son engagement sincère dans le monde. Il bégaye, il bricole, convoquant la mémoire des formules de l’enfance apprises par cœur, et ce puzzle du souvenir devient le singulier étendard qui claque et toque le ciel blanc de tous ses matins. Bébel et Léo ont en commun la honte. Elle est tenace, constante. Elle a modifié leur corps : démarche hésitante, épaules en creux, yeux baissés, hoquet des syllabes, le pied qui râpe le sol et n’ose franchir une ligne imaginaire qui terrifie. Mais tout bringuebalant qu’il est, le fait d’être forcé de rester à la surface du sens oblige Léo à un détachement singulier qui ressemble à de la prestance. Le léger déplacement de son être dans les limbes du langage a fini par rendre magistrale sa présence aux autres. Car on le remarque toujours. Quoi qu’il dise ou taise. Ses yeux verts jaugent et jugent si bien, qu’il est difficile de soutenir son regard. Léo est un regard. Il voit avant tout le monde. Anticipe. Devine. Il décèle la beauté là où les hommes ordinaires ne la remarquent jamais. Il la voit s’allumer en néons bleus au sommet de la grande tour, dans le hall de l’immeuble dont les murs sont recouverts de moquette marron, le long de la voie de chemin de fer désaffectée, sur le parvis de l’usine où le vent fait danser des flocons de polystyrène.

Denys Winkler

Quand on voit Denys Winkler, on se dit qu'il est un directeur ordinaire. Que l'homme aux jarrets courts, aux épaules élargies par le port de ses costumes Cerruti, doit être affable face aux puissants et odieux devant les faibles, en particulier avec ses employés soumis à ses sautes d'humeur et caprices. Ceux-ci sont nombreux surtout depuis que Winkler, directeur ordinaire, a dû se faire plaquer par sa maîtresse, laquelle ressemblait certainement à une plantureuse Italienne ou à une blonde Ukrainienne, fraîchement débarquée à Roissy avec pour seul bagage l'espoir d'épouser un homme d'affaires français. La belle se sera enamourée d'un promoteur dans le BTP, plus prompt aux fiançailles, abandonnant l'homme acariâtre à sa sèche bourgeoise, dévouée corps et âme à ses triplées ainsi qu'à la décoration de la maison versaillaise. Car quand on voit Denys Winkler, on se dit qu'il est homme à essayer les *desiderata* sans conditions d'une dame voulant habiter en banlieue ouest – Exclusivement, et du coup à décider d'une rhétorique patronale en même temps que d'une garde-robe susceptible de donner le change à ses falotes soumissions de mari. En semaine, il occupe un logement de fonction – un pavillon en meulière collé à l'usine – et rejoint la maison des Hauts-de-Seine le week-end. Lorsqu'il traîne rue des Martyrs, Léo a souvent imaginé son patron conviant quelque créature de passage à venir peupler ses nuits tristes dans la grande baraque vide. Et en même temps qu'il compte les morceaux de gomme sur le trottoir, il se dit qu'en homme ordinaire Denys Winkler doit penser que cela n'est vraiment pas sa faute, qu'il se sent abandonné du lundi au vendredi et que de toute façon il aime Marie-France – Elle seule existe, les autres ne sont que des brouilles, ma femme n'a donc aucune raison d'être jalouse. 33. 34. 35. D'ailleurs, elle ne l'est pas, et toc, se répète-t-il tous les matins devant le miroir brouillé par la vapeur d'eau, tandis que sa nouvelle maîtresse – certainement cette stagiaire qui s'est présentée à l'usine au printemps –, assise

sur les WC, se repeint les ongles de pieds. Et Mme Winkler ne doit pas être jalouse, et toc, en effet, car quand on constate à quel point Denys Winkler est un homme ordinaire, on subodore que seules importent pour elle la tenue de la maison, la taille des rosiers, et l'éducation chez les jésuites de ses ouailles : trois filles habillées en bleu marine été comme hiver, ne portant jamais de noir, parce que cela fait vulgaire, et prenant des cours de piano chez le meilleur professeur de la ville. Marie-France n'est donc pas jalouse et souffre la situation sans rien laisser paraître – Pas de scandale surtout, plutôt que de devoir se justifier sur un sujet aussi sordide. Ce qu'on soupçonne chez une femme liée pour l'éternité à Winkler, c'est qu'elle doit s'immoler sur l'autel de très nobles tâches telle la collecte des denrées pour les nécessiteux de sa paroisse, où elle est vraisemblablement catéchiste le mercredi et choriste le dimanche. Et pour agrémenter leur repas pris à la cantine d'un second dessert, il est souvent arrivé à Bébel, Léo et Micheline d'ajouter à ce palmarès édifiant son œuvre bénévole auprès d'une association pour la défense des animaux maltraités, bien que Marie-France refuse d'accueillir une bête à la maison depuis la mort d'Isold, leur setter irlandais, décimée lors d'une partie de chasse par une balle perdue. Chacun imagine donc les époux Winkler ayant eu un chien aux longs poils roux et aux yeux fous, tous deux s'accommodant de leurs frustrations sexuelles et sociales respectives, vivant chacun de leur côté, se retrouvant à table une fois la semaine autour du lièvre dominical que monsieur a tué le matin même à la chasse – Micheline est persuadée que son patron possède un bois – afin que madame le cuisine avec des cèpes. Bébel aime imaginer la bourgeoise ne prononçant jamais un mot plus haut que l'autre, n'abordant aucun sujet qui fâche – politique ou religieux – et souriant en toutes circonstances, même aux enterrements. Quant à Winkler, directeur ordinaire, celui-ci manipule la langue de bois avec une adresse peu commune. Il parvient toujours à convaincre un ouvrier de travailler plus sans pour autant lui proposer une augmentation de salaire. Il fait passer la pilule en lui offrant des chocolats à Noël ou une bouteille de vin d'Alsace – ses parents sont de la région, sa cave en est pleine, et de toute façon il déteste le gewurztraminer. Winkler a intrigué pour affaiblir les syndicats, rendant l'organisation des réunions affreusement compliquée et rognant sur les salaires des parts substantielles pour le moindre quart d'heure utilisé à des activités extraprofessionnelles. En cela, il s'est installé dans l'illégalité, mais il mène son train de brute injuste avec un tel aplomb que les ouvriers ont fini par le

croire dans son droit.

Cette nuit, Léo s'est vu dans le terrarium à côté d'Iggy qui grillait sous la lampe. Il se réveille en nage. Malmené par l'illusion d'optique que son cauchemar concourt à déverser dans la réalité glacée du matin, il a l'impression que le plafond et les murs se sont rapprochés du clic-clac. Il s'en échappe, plonge la main dans la boîte de céréales chocolatées puis, tout débraillé, dévale les sept étages, oublie de saluer Mme Ancelme qui décroche les décorations de Noël dans le hall, et court à l'usine.

Devant les ateliers, une rumeur monte, des banderoles s'agitent, sur la plateforme de la grue brûlent des feux de Bengale : grève générale. Les ouvriers traînent dans les flaques un épouvantail à l'effigie de Winkler qu'ils jettent sur une pyramide de pneus en flammes. Fumée âcre, cris de sirènes, colère étranglée dans le mégaphone. – Léo, faut que t'ailles parler à Winkler. Le salaud a licencié Berthier pour incompétence. – Laquelle ? – Fautes d'orthographe dans un courrier au recteur. Bébel explique alors que le chef d'atelier a pris l'initiative d'inviter les gosses des écoles pour qu'ils visitent l'usine. L'encre, le papier, l'impression, tous ces trucs qui leur plaisent bien, aux mioches. Mais le patron en a pris ombrage : l'apparat c'est pour lui pas pour ses sbires. Léo répond qu'il ne se voit vraiment pas débarquer dans le bureau de Winkler pour parler de l'orthographe de Berthier. On insiste. On s'impatiente. Léo est celui en lequel on croit ici. C'est un fait. Le garçon dévisage ses collègues suspendus à la décision qu'il va prendre. Il a encore la marque de l'oreiller imprimée sur la joue. Ses yeux pleins du souvenir des mauvais rêves envisagent cette poignée d'hommes plus tristes qu'en colère. La détresse qui se tord, les galoches boueuses sous le ciel mouillé du petit matin le somment d'aller défendre Berthier, lui l'illettré. La situation est cocasse mais pas plus torve que les liens qui ne cessent de se distendre entre la direction et le personnel de l'usine.

De la main droite (il veut voir l'absence de ses doigts, laquelle lui donne la rage nécessaire), Léo toque à la porte de Winkler. – Entrez. Le patron trône derrière son bureau couvert de dossiers en attente et de tasses vides. Sa silhouette se reflète dans le plexiglas de la table, si bien que son moi à l'envers collé à son moi à l'endroit lui donne des airs de roi de pique, le plus roublard sur les cartes à jouer. Il dévisse son thermos. – Du sucre avec votre café ? La mâchoire reste soudée. Léo regarde la moquette beige : elle a été nettoyée après l'accident. Pas la moindre trace de sang. – Une goutte de lait

alors ? Toujours mutique, Léo cherche à fixer son attention sur quelque chose. Il est encore trop tôt pour soutenir le regard du patron. Le plan de l'usine punaisé au mur fera l'affaire. – Mon empire qui part en sucette. C'est triste, non ? Conforté par la vue de ce monde en quadrillé qui semble aussi inflammable que du papier, Léo parvient à regarder Winkler dans les yeux. Les mots remontent. Il les crache :

Faut pas virer Berthier.

Il m'a fait passer pour un tocard auprès du recteur d'académie. Mon chef d'atelier qui fait des fautes. Ils vont se marrer, les directeurs d'école, quand ils recevront un torchon pareil. Et cet idiot qui avait intitulé sa visite : Petite histoire de l'imprimerie et des mots bien écrits. Allez, fichez-moi le camp. Retournez à votre poste. Il n'y a aucune raison pour qu'un piquet de grève se plante devant l'usine aujourd'hui. Ma réaction est légitime. Elle est celle d'un directeur qui tient à sa réputation et pense aussi à la vôtre, lorsqu'il engage une telle procédure.

Tout le monde fait des fautes.

Qu'est-ce que vous en savez ?

Je le sais. Mais Berthier est honnête. Il aurait été bien avec les gosses. Il aime son métier et il a sa fierté.

J'ai bien saisi. L'aristocratie des ouvriers de France, n'est-ce pas ? Votre label prétentieux, *Imprimerie et Labeur*, brille au-dessus de vos têtes comme une gloire. Faudrait redescendre sur terre, mes petits marquis, ou plutôt en Slovénie, où je compte bien me délocaliser. La compagnie des vrais prolos vous fera revenir illico au sens des réalités, croyez-moi.

Mais nous l'avons.

Vous me fatiguez, jeune homme. Je n'apprécie pas cette manie que vous avez de monter au créneau à chaque crise. D'où, diable, vient cette confiance que les syndicats placent en vous ?

Je triche pas.

Développez donc, cela m'intrigue.

Je dis ce que je pense. Et quand je m'adresse à vous, je vous regarde dans les yeux.

Putain, le thermos est vide. Micheline, du café noir, tout de suite. (La grosse Micheline, qui écoutait à la porte, entre dans le bureau, portant un thermos plein et un paquet de petits-beurre. Elle lance un clin d'œil à Léo puis s'éclipse en gloussant.) Vous n'avez pas idée comme j'aimerais être à votre

place, Léo.

Pourquoi ?

Les gens vous aiment.

Je les respecte, je les écoute, je les connais.

C'est quoi connaître quelqu'un ?

Lire en lui. Deviner. Être avec lui en vrai.

Mais vous êtes un saint, mon garçon.

Je ne crois pas.

Un petit-beurre ?

Monsieur, il faut rappeler Berthier.

Et vous êtes venu pour me dire ça ? Avez-vous une idée du monde dans lequel vous vivez ?

Léo se mord la langue. La crise de tocs menace. Mutisme encore. Sa main valide serre très fort l'autre. La honteuse. Winkler voit les chairs de son employé devenir violettes. Il baisse la tête sur ses dossiers et soupire – En fait, je crois que vous savez mieux que quiconque dans quel putain de monde nous vivons. Ne pouvant réprimer un geste nerveux du poignet comme s'il chassait une mouche, le directeur se plaint de la chaleur et braille qu'il serait temps de songer à installer une clim dans cette vacherie de bureau. Devant lui trône la photo de Marie-France, entourée des triplées. Toute sa vie tient dans ce cadre en papier mâché, décoré de petites nouilles alphabet peintes à la gouache. Un cadeau des filles. Toute son existence est là, à la merci des mouches et des mutineries syndicales. Alors il s'accroche à son petit pouvoir de patron. On le craint. On le supplie d'être magnanime. Il se saisit du portrait de famille et inspire profondément. Caressant les bords du cadre (il aime sentir le relief des petites lettres en amidon sous ses doigts), Winkler ordonne à Léo de retourner travailler, parce que c'en est fini pour Berthier : il a saisi le conseil des prud'hommes pour devancer les recours. Il n'y a plus rien à tenter.

Cimetière de Saint-Ouen



– Tu n’as pas fini ton verre l’autre jour au restaurant. On avait débouché la bouteille pour toi, un grand cru qu’on t’a dit. – Je n’avais pas soif. J’étais triste à cause de Berthier. D’ailleurs, je n’aime pas le vin. Le vin c’est compliqué. Ça me met mal à l’aise. On me dit bourgogne, bordeaux, mais ça me dit rien, à moi. Je sais pas tout ça, les crus, les grands crus. Pour mon anniversaire, j’aurais préféré être seul. – Tu les aimes bien quand même, Micheline et Bébel, tes copains de l’usine. Ils étaient si contents de te faire une surprise en t’invitant à déjeuner. – J’aurais préféré être seul, que je te répète. – Qu’est-ce qu’il t’arrive d’être pénible parfois. Et puis Mme Tchen, la taulière, elle a le béguin. Me dis pas que t’as rien vu. Tu lui fais penser à son petit-fils. – J’ai pourtant pas grand-chose à voir avec la Chine, rien du tout même. – Les yeux, les yeux en amande, qu’elle insiste chaque fois qu’elle te voit. – Je te ferai gentiment remarquer qu’en amande c’est pas bridés. Je vis porte de Saint-Ouen, mon gars, jamais pris l’avion, j’aime être seul, manger seul, boire seul, et pas du vin, le vin c’est amer. – La bière aussi. – C’est pas la même chose, la bière ça se boit sans explication, au bord du canal, sous le ciel gris, parce qu’on s’en fout de la couleur du ciel quand on boit de la bière : on boit pour boire, le vin, on en boit pour autre chose. – Pourquoi donc ? – Pour

parler, être avec les gens, inventer des histoires, faire croire que le ciel est bleu, alors que moi, j'aime être seul sous le ciel gris à boire une bière au coin d'une tombe, c'est tout. – T'es pas drôle. – Je sais.

Mal au corps

Pour son anniversaire, Léo a offert à Violette une maison de poupée et des papillotes en chocolat. En fait, il ne s'agit pas d'une maison à proprement parler mais de plusieurs habitations car le jouet est un gros cube en plastique de un mètre sur quatre-vingts centimètres, coupé sur la tranche comme le corps d'un mannequin de cire, exhibant l'intérieur d'une dizaine de logements. – Ça m'a fait penser à Gagarine. J'ai trouvé ça amusant. Violette saute au cou du garçon, puis s'accroupit devant le parallélépipède impudique pour mieux reluquer l'intérieur des appartements.

Tu vois, maman, quand ma main est dans la maison et qu'elle se cogne aux murs, je pense à Alice. J'aimerais bien être minuscule pour dormir dans le tout petit lit rose.

Ce n'est pas drôle d'être minuscule. Iggy pourrait te manger.

Au contraire ce serait amusant. Je pourrais me cacher. Tu me trouverais pas. J'irais plus à l'école.

Et où te cacherais-tu ?

Là, derrière la pendule. Et toi, Léo ?

Dans la cheminée.

Mais tu brûlerais.

Non, parce que ce n'est pas du vrai feu. Tout est faux dans cette maison. C'est ça qui est bien.

Alors, toi, tu préfères quand tout est faux ? C'est bizarre, maman me dit que tu ne mens jamais et que c'est pour ça qu'elle t'aime bien.

Vas-tu te taire, Violette ?

Non, je me tairai pas. Je dois dire à Léo ce que tu me répètes tous les soirs quand tu me lis mon histoire, juste avant d'éteindre la lumière.

Violette est barbouillée de chocolat. Les papillotes qu'elle a commencé à engloutir ont fondu dans ses mains. Sibylle trouve là un bon prétexte pour

pester après sa fille et mettre fin à une discussion qui l'embarrasse. Elle disparaît dans la salle de bains avec la jolie souillon. À la fois surpris et ravi par ce qu'il vient d'entendre, Léo entre avec sa main immense dans la maison de poupée. Et de cette main aux doigts manquants, il se saisit de la poupée garçon qui pourrait être lui, installé dans son appartement au septième. *Deus ex machina*, Léo démiurge décide de la trajectoire d'une figurine en silicone, qui, poussée par la main d'un dieu estropié, descend trois étages et se retrouve chez Sibylle. La poupée Violette dort dans le petit lit rose. Sa mère est dans sa chambre elle aussi. Le double miniature de Léo se tient à côté du lit. Il voudrait tant que ce dieu mutilé – qui doit malgré tout être capable de réaliser des miracles – le jette dans les draps de cette femme lilliputienne. Même la toute petite force d'une divinité borgne, muette, ou cul-de-jatte lui suffirait. Il ne lui faudrait pas grand-chose pour qu'il se décide à passer à l'acte. Pour qu'il cesse de rester planté devant le corps minuscule de Sibylle, couchée dans un ersatz de maison incluse dans la véritable maison, grande et terrifiante, pleine d'empêchements, tenue par des murs épais qui interdisent aux prières de se frayer un chemin jusqu'aux oreilles des dieux sourds.

Les deux filles surgissent de la salle de bains. Leur incursion, qu'accompagnent les effluves de savon de Marseille, soulage aussitôt Léo qui commençait à se perdre en litanies. Sibylle le remercie encore pour le cadeau. Il ânonne que c'est bien normal, étant donné toutes les marques de gentillesse qu'elle lui témoigne depuis leur rencontre. Puis il balbutie qu'il a beaucoup de chance de l'avoir comme maîtresse. – Maîtresse d'école, je suppose ? Léo sombre. Quand il se retrouve face à elle, il perd les pédales. Il ne sait plus ce qu'il dit. Il aimerait avoir l'assurance de la poupée, pouvoir descendre trois étages sans trembler et pénétrer dans la nuit de Sibylle. Parler. Dire n'importe quoi – Aujourd'hui, j'ai tenu tête à mon patron qui avait licencié un collègue. Alors elle approche son visage puis pose ses lèvres sur sa joue – Un baiser pour votre ami, et à présent un second pour vous. Déflagration dans tout le corps. Larynx en charpie. Léo s'en veut d'être infichu d'articuler une syllabe devant elle et lorsqu'il y arrive de seulement parvenir à se tirer une balle dans le pied, lequel s'est remis à toquer le sol. – Mais j'ai échoué, Winkler a été le plus fort. Sibylle pose sa main sur la cuisse du garçon pour que les tocs cessent. Les yeux plissent. La bouche se pince. Un silence douloureux s'installe, silence qu'un joli bruit de papier froissé vient perturber. Violette joue avec les papillotes en chocolat. Elle aime le chuchotement de la pellicule

argentée aux extrémités frangées quand elle ouvre la friandise. Ce qu'il y a de plus délicieux encore que de la laisser fondre sous la langue, c'est quand sa mère lui lit l'adage écrit sur l'autre petit papier, le blanc légèrement glacé, glissé sous le premier emballage. L'enfant déshabille les chocolats qu'elle replace dans le sachet transparent (où est écrit en doré *Fêtes et Cotillons*) pour ne garder que les papiers ornés de légendes. Ensuite, elle demande à Léo d'en choisir quelques-uns. – Pas trop, précise-t-elle, pour qu'il en reste quand même un peu pour moi. Léo pioche trois billets. – Lis, exige la diablesse. Sibylle se saisit prestement des morceaux de prose glacée et déclame. Les maximes ont le goût d'un bonbon au poivre et l'intention de Violette la douceur du poil à gratter. – Pourquoi ce n'est pas Léo qui me raconte mes papillotes ? Je lui ai donné. Il doit les lire. En cet instant, il déteste la vilaine petite fille qui le défie. Violette ignore sa honte, mais comme tous les enfants de son âge elle a le génie du mal. Une propension exquise à supputer chez l'autre le point aveugle, le collapse. La gamine a installé Léo sur le billot et sa tête est tombée. Sibylle voit sa détresse. Alors elle lui redit combien elle trouve admirable son dévouement pour Berthier. Or rien ne peut le reconforter. Il n'a qu'une envie : retourner chez lui pour achever la soirée en tête à tête avec Iggy. – Au lit tout de suite, Violette.

Elle est partie se coucher en pestant, la gamine, les poches bourrées de papillotes. Sibylle propose à Léo de rester encore un peu pour regarder un téléfilm – Je suis épuisée, ça me changerait les idées. Car elle passe ses journées à soigner ceux qui ont mal, la jolie infirmière, et ce soir elle voudrait que pour une fois on s'occupe un peu d'elle. La conséquence de son empathie pour la gent souffrante est le harcèlement physique qui l'anéantit lorsqu'elle est parvenue au terme d'un protocole. Une fois le cycle de garde achevé à l'hôpital, elle rejoint son appartement en dehors de la conscience de ses propres pas. Dans la rue, elle avance avec une légère claudication que seule Violette et Léo remarquent tant elle est ténue. La douleur des autres a été inoculée au corps de l'infirmière à dose infinitésimale. Mithridatisée par la souffrance de ses patients, Sibylle doit se lever chaque matin pour changer les pansements sales, injecter les doses de potassium, faire gober les pilules, piler les calmants, introduire les laxatifs, raser les toisons, ôter les points de suture, renforcer les points de suture, crever les abcès, poser des drains, laver les dents, les culs, brosser les cheveux, faire les barbes, couper les ongles, remplacer les matelas anti-escarres sous les corps qui pourrissent, doser le

goutte-à-goutte, vider les haricots, changer les draps, sourire. Du coup, quand elle retrouve la cité Gagarine, elle a mal au corps. Elle se laisse tomber dans la liseuse et ne bouge plus. De là, elle demande à Violette de lui montrer ses devoirs. Dans une brume d'épuisement dense, elle écoute sans entendre (parce que la voix du vieux Max qui crève d'un cancer du poumon couvre encore celle de sa fille) la petite qui dit – A E I O U I grec, puis – Les poissons rouges mangent leurs miettes dans le bocal transparent où Mélodie a mis des algues et des cailloux blancs. À la récitation succède le moment du bain, puis celui des raviolis réchauffés, puisqu'elle n'a pas le courage de faire la cuisine et que de toute façon Violette adore les raviolis en boîte. Vient alors l'histoire du soir que couronne le baiser du soir. Quand la lumière est éteinte et Violette endormie, elle est enfin seule. Avec son doigt, elle racle le fond de la casserole où elle a fait chauffer les raviolis et grignote les morceaux de fromage fondu qui y sont restés attachés. Elle ne prendra pas de dessert et elle fera la vaisselle demain matin.

On est vendredi soir. La série préférée de Sibylle passe sur la première chaîne. Il s'agit des chroniques d'un flic mélancolique, toujours en noir, toujours seul, toujours perdu dans des paysages de brumes et d'eaux grises, errant à travers la petite ville d'Ystad dans le Sud de la Suède. Assis devant l'écran et à distance encore respectueuse, Sibylle et Léo constatent que le commissaire a bien des soucis : on a tué la directrice de l'école maternelle, empoisonné son chat, et il vient de se faire plaquer. Bien sûr il n'a pas dormi depuis une semaine et ce matin il n'y a plus de café dans le garde-manger. Mais la barbe de trois jours va bien à l'acteur et le ciel gris de Malmö donne envie de manger des harengs sucrés. Dans le canapé, la nuque de Sibylle est si raide qu'elle lui arrache un petit cri. S'étonnant lui-même des mots qu'il s'entend prononcer, Léo lui propose de la masser.

C'est fou comme vous faites ça bien.

J'ai toujours su.

Vous avez un don. Continuez.

À vos ordres.

(Le commissaire traverse un champ de colza en fleur.)

Comme c'est rare, Léo, le jaune dans cette série.

Quand il y a du soleil, le bougre semble encore plus blafard que d'habitude.

J'ai vu cet acteur jouer Hamlet quand il était jeune. Il avait les cheveux peroxydés. Vos mains me font un bien fou.

J'avais peur après l'accident de ne plus rien ressentir de la douleur des autres. Mais je crois qu'aujourd'hui je la sens encore mieux.

Vous êtes un phénomène.

Avec deux doigts en moins ?

Qu'elles sont douces, vos mains. Il faudrait que vous veniez bosser avec moi à l'hôpital.

(Le commissaire est dans un restaurant chic avec une jolie blonde.)

Tiens, on dirait qu'il est amoureux.

Cet homme-là n'est jamais amoureux, Léo.

Vous croyez que c'est possible de ne jamais être amoureux ?

Évidemment. Je connais des garçons qui ne le sont pas. Ou s'ils le sont, ce n'est ni la bonne fille ni le bon moment.

Vous pensez à quelqu'un de précis ?

Je pense à quelqu'un de précis.

Votre cou est détendu. Le point a disparu. Vous voulez que je vous masse ailleurs ?

(Le commissaire est seul à la table du restaurant chic. Un peu bête dans son costume gris. La fille s'est levée et a disparu.)

Ça ira Léo.

Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Il a dû dire une connerie. Parfois il n'est pas bien finaud, mon héros préféré. Montrez-moi votre main. Ça a bien cicatrisé tout de même.

C'est très laid.

Non, c'est très propre.

Sibylle, vous croyez que je vais y arriver ?

À quoi donc ?

À lire. À écrire.

J'en suis certaine.

Quand ?

Avant l'été.

(Le commissaire est sur la grève. Le ciel est dégagé. Quelques nageurs téméraires avancent dans l'eau. On voit des parasols semés sur la plage grise. Ils ressemblent à de grandes fleurs de pavots fragiles qu'agite le vent du nord.)

La nuit se prolonge. Leur première ensemble. Sibylle s'est assoupie dans le canapé. La télé est toujours allumée. Le hâle cathodique projette sur leur corps

les ombres électriques du dernier programme dédié aux insomniaques. Léo la regarde dormir. Il devine les mouvements ténus du diaphragme, vagues imperceptibles qui imposent l'impression d'apnée. Il guette l'inspiration profonde, le frémissement des narines, le retour du souffle, même s'il craint que ce chuintement inconnu ne l'ébranle, amplifiant la présence du corps blotti contre le sien, corps adoré dont la poitrine se soulève à nouveau sous le pull au tricot porté à même la peau. Le souffle est revenu. Il sent la chaleur diffuse de cette femme le pénétrer. L'odeur aussi. Avec sa main blessée, il effleure la joue – sans la toucher – puis le cou, l'épaule qui saille du col en V, les seins, le ventre. Et sa main le brûle. Et les larmes montent. Des larmes de bonheur inouï. À un moment, il croit qu'elle ne dort pas, qu'elle va ouvrir les yeux et l'aider à faire ce qu'il ne peut pas faire. Il traque les signes d'un prompt éveil : le froissement des ailes du nez, des paupières, mais celles-ci restent soudées. Elle a sombré. Bientôt la neige envahit l'écran. Les néons sont allumés en haut de la tour. Les deux solitudes s'annulent. Une opération physique banale. Un cas d'école primaire, dont Léo pourrait presque se souvenir. Deux moins changés en un plus. Ne pas dormir. Continuer à la regarder jusqu'à la pointe du jour.

Cimetière de Saint-Ouen



– Chaque fois que je passe devant la porte de Sibylle ça sent le papier d’Arménie. Ma mère en faisait brûler dans le mobile home. Quand je suis sur son palier, je ferme les yeux, je respire fort, je reste quelques secondes, et puis je continue à dévaler les marches. Dehors, j’en ai plein les poumons, d’elle. Après, dans la rue, je ne sais plus trop si j’ai aimé cette odeur. – Tu l’aimes, évidemment. – Me souvenir du mobile home, ça j’appécie moins. Quand mes parents ont disparu, je brûlais des petits papiers dans les cendriers de ma mère. Il y avait une fumée bleue partout et j’avais l’impression qu’ils étaient encore là, même si c’était pas que la fumée qui me piquait les yeux pour me faire pleurer. – Mais ta Sibylle, ce n’est pas de la fumée. – Je sais pas trop quoi penser d’elle, ou plutôt je sais pas ce qu’elle pense de moi. – Quand tu l’as dans la tête, tu te dis quoi ? – Qu’elle est belle et. – Et ? – Que j’aimerais bien. – Bien ? – Qu’elle soit la femme avec. – Avec ? – Dormir avec elle, respirer sa peau, la vraie odeur, pas celle du papier d’Arménie, parce que sa peau, elle a une odeur de chèvrefeuille. – T’as remarqué ça, toi ? – Quand elle venait à l’appartement pour la leçon d’écriture, elle sentait comme ça et c’est à ce moment qu’elle. – Qu’elle ? – Qu’elle a tout compris. Depuis ce jour, je me dis qu’elle me méprise. – Tu racontes n’importe quoi. – On peut pas aimer

un type comme moi. – Pourquoi ? – Ma main sans doigts, ma tête sans mots, tout ce qui me manque. Et dormir avec une fille pour de vrai, je ne sais pas. – Tu y arrives avec Louisa. – Louisa, ça compte pas. – Tu te fais une montagne d'un rien : on dit que c'est facile. – On dit ça. Laisse-moi.

Adélaïde veut voir la mer

Le train pour Cherbourg est vide. La Manche n'attire personne en février, sinon Léo qui a tenu sa promesse, puisqu'il a installé sa grand-mère dans un Corail surchauffé pour lui montrer la mer. En dépit des mauvais souvenirs qui y restent attachés, il revient à Querqueville pour deux raisons : 1) Il a mémorisé toutes les étapes du trajet, assurance pour lui de ne pas se perdre. 2) Adélaïde voulait découvrir l'endroit où il avait trouvé le coquillage blanc. L'odyssée n'est pas aisée : percluse d'arthrite, elle se déplace en fauteuil roulant qu'il pousse avec une docilité édifiante, son aïeule n'étant pas des plus commodes depuis que la vieillesse, comme elle dit, lui grignote les cartilages.

Parvenu à la plage, veillée par la statue de Jules Ferry maculée de guano, il prend la petite bonne femme dans les bras et la porte jusqu'à l'eau. – Laisse-moi la toucher, je veux la toucher. – Tu vas prendre froid. – Qu'est-ce que ça peut faire ? Ils avancent dans les vagues. Les bottines et le bas de la robe bleue accrochent l'écume. Elle se dégage de l'étreinte pour sauter à pieds joints dans son rêve de petite fille. Il la retient par la taille pour qu'elle puisse tenir debout parmi les courants verts. – C'est Madeleine avec ses adresses exotiques qui en ferait une tête, si elle me voyait. Le brouhaha du ressac couvre le fou rire d'Adélaïde. Son visage est fouetté par des paquets d'embruns, visage hilare et rose autour duquel tournoient d'impertinentes mèches argentées. Léo reste un instant planté dans l'eau sans lâcher le corps aimé que bourrasques et bâches menacent de dissoudre, avant de l'attirer jusqu'à un banc de sable, où courent de petits crabes orange. Elle dit qu'elle a froid. Il la soulève (elle ne pèse pas plus lourd qu'une enfant) puis revient à la plage l'asseoir dans son fauteuil. Il s'inquiète à l'idée que l'eau glacée ait pu lui faire du mal. Alors il court à l'une des boutiques sur le quai, où l'on vend du matériel de plage. Il y achète un drap de bain et revient au fauteuil pour couvrir ses jambes. – C'était épatant, mon Léo. On va manger des crêpes sur

la jetée ?

Dans la gargote minuscule ouverte sur la mer flotte un parfum de cidre. Rousse et onctueuse, la dentelle de froment le reconduit aux années de l'enfance, aux petits matins dans l'appartement qui embaumait le café, à la cuisine pleine de l'odeur du petit-déjeuner qu'Adélaïde avait préparé pour lui. Le sucre mélangé au beurre fondu produisait dans la bouche un crissement suave qui resta longtemps associé à ces heures sans école (car la recette requérait un temps pour la préparation et la dégustation qui s'ensuivait, aussi ne pouvait-on s'atteler à une tâche aussi impérieuse que le mercredi ou le week-end). Le jour des crêpes était donc un jour clément car sans classe. Léo restait assis près de la gazinière, en pyjama, à engouffrer la pile qu'il arrosait de confiture d'abricots. Ses pieds nus frôlaient le sol, et mémé Adélaïde, du rocking-chair où elle s'était installée pour sa couture, lui ordonnait d'enfiler des chaussettes parce qu'il allait attraper la mort. Elle prononçait souvent cette phrase : Attraper la mort. À six ans à peine, Léo se doutait bien qu'il s'agissait d'un abus de langage, que l'expression ne visait qu'à signifier les risques que l'on prenait de s'enrhumer, si l'on restait sans chaussettes dans une cuisine carrelée en plein hiver. Mais la formule s'imposait pourtant de tout son tenant et le petit garçon ne pouvait s'empêcher d'en éprouver cruellement le sens littéral. (Il en allait de même pour quantité d'expressions étranges comme donner sa langue au chat, ce qui devait faire très mal, être dans la lune, ce qui au contraire aurait pu être follement amusant, ou reprendre ses esprits, alors qu'il ne les avait donnés à personne.) Ainsi, quand il avalait ses crêpes, que la chaleur des confitures investissait le haut de son corps, il se concentrait sur la sensation glacée qui saisissait ses pieds nus et une lutte s'engageait entre le haut et le bas, le chaud et le froid. Or les crêpes d'Adélaïde rendaient Léo invulnérable et il était impossible que la grande main osseuse de la mort cachée sous la table l'attrape par les pieds. Dans le minuscule appartement où entrait la lumière d'hiver (une lumière de Chandeleur toute l'année, une lumière de mois de février, celle des jours qui commencent à rallonger mais qui sont encore gênés aux entournures par la saison grise), Léo grandissait, renforcé par les attentions délicieuses de mémé Adélaïde qui, dans son rocking-chair, faisait de la dentelle, reprisait les culottes, cousait les boutons, fronçait les rubans. Chaque point de croix ou maille réalisés était sa façon têtue à elle de continuer à vivre après la disparition de sa fille et de son gendre. Elle savait très bien, la gentille grand-mère, ce que ces deux bougres

étaient devenus. Elle savait qu'ils s'étaient fait descendre à la frontière belge une nuit d'hiver, quelques semaines après leur fuite, rattrapés par les types de la pègre à qui ils devaient de l'argent. Pendant plusieurs jours, les journaux avaient fait leurs gros titres sur le drame et par souci de pédagogie, des voisins s'étaient avisés de faire la lecture à la vieille dame sans lettres. Au cours de cette période, elle s'accommoda très bien du fait que Léo ne puisse deviner le sens des caractères imprimés dans les torchons qui faisaient leurs choux gras de ces faits divers sordides. Adélaïde cuisinait donc des crêpes et gardait le silence, un silence bienveillant, dont Léo ne décela jamais le goût amer qui en cimentait la cause. Les jours sans crêpes étaient en revanche des jours d'école. Mémé Adélaïde y conduisait Léo et, quand les autres parents accompagnaient leurs ouailles sur le seuil de la classe, elle restait devant la grille de l'établissement, n'osant pénétrer dans ce sanctuaire des mots et des nombres. Elle pouvait beaucoup pour son petit-fils, or s'aventurer sur ces terres-là restait un acte de bravoure qu'elle ne tentait pas. Elle ne s'y pliait qu'une fois par an, lorsqu'il fallait expliquer à la maîtresse circonspecte pourquoi Léo peinait tant à lire et à écrire. Le chapeau à voilette qu'elle portait toujours à l'occasion n'était plus cette marque de coquetterie dont le charme suranné aurait pu attendrir l'enseignante, mais une combine bien à elle pour placer un rempart entre ses yeux et ceux d'un interlocuteur pouvant la désavouer. Le petit garçon s'en voulait de mettre mémé Adélaïde dans l'embarras. Il souhaitait réussir en classe afin de lui ôter ce poids, cette honte, et en même temps il percevait chez elle comme un encouragement tacite à demeurer empoté. Quand elle le menait par la main jusque devant les grilles de l'école, ils faisaient corps, ils étaient les mêmes – eux contre tous les autres –, un bloc d'amour farouche qui n'avait rien à voir avec les petites passions ordinaires de ceux qui possédaient les bons mots pour nommer les choses du cœur. Même s'ils ne savaient ni le lire ni l'écrire, ils l'éprouvaient au centuple, cet amour, et leur isolement en accentuait la force. Léo ne s'aventurait pas en dehors de l'orbe de sa grand-mère, espace aimant et castrateur. Leur vie aurait été tellement plus légère, s'il n'y avait eu ces soucis liés à la scolarité. On aurait pu passer les matinées dans la cuisine à manger des crêpes à la confiture ainsi qu'à coudre des rubans, profitant des rayons pâles d'une perpétuelle micarême.

Tu crois que je l'ai attrapée cette fois-ci, mon Léo ?

Quoi donc ?

Eh bien, la mort.

Comment ça, la mort ?

Par les pieds. Dans l'eau tout à l'heure. Il faisait froid. Tu te souviens de ce que je te disais quand tu étais petit garçon, le matin, dans la cuisine ?

Je m'en souviens. Mais je n'aime pas quand tu dis ça. Je n'aime pas quand tu parles de la mort.

Elle existe pour chacun de nous, tu sais.

Mémé Adélaïde, est-ce que mes parents sont morts ?

Peut-être. Peut-être pas. Est-ce que savoir changerait quelque chose pour toi ?

Je cesserais de me poser des questions et surtout de leur en vouloir : on n'en veut plus à des morts.

Adélaïde regarde vers le large où le soleil est tombé. Léo fixe son assiette à la surface de laquelle ne restent que des cristaux de sucre. Il les décolle du bout de l'index puis les laisse fondre sous sa langue. Ils sont les derniers vestiges du festin qu'il vient de partager avec sa grand-mère. De tout petits grains de bonheur, invisibles sur l'émail blanc de l'assiette. Et le silence, partout.

Attraper la mort

– Votre grand-mère est décédée, dit la voix du téléphone, la voix de l’infirmière en chef. Adélaïde s’est éteinte la nuit dernière. La vieille dame est partie paisiblement dans son sommeil sous les bienveillants auspices des images épinglées aux murs de la chambre. Léo pleure dans le combiné. – Fallait pas la porter jusqu’à l’eau glacée. Par les pieds, c’est par les pieds qu’elle l’a attrapée, la mort. Alors la voix du téléphone lui explique qu’il n’y est pour rien, que le décès était imprévisible, et que le soir même elle avait beaucoup ri avec Madeleine, en repensant à sa baignade sur la plage de Querqueville. Ensuite, elles avaient toutes les deux englouti une boîte de marrons glacés puis regardé *La Prisonnière du désert*. Vers 1 heure du matin, en éteignant la lumière, Adélaïde avait soupiré que Natalie Wood était bien jolie et qu’elle souhaitait à son petit-fils de rencontrer un jour une amoureuse de cette classe. Après, elle n’avait plus rien dit. – Vous savez Léo, je crois que votre grand-mère avait décidé que c’était l’heure. Un soir très doux pour s’en aller.

Les mots sirupeux de l’infirmière en chef l’accablent. Il pense qu’il n’a pas présenté Sibylle à Adélaïde. C’est trop bête. Toutes ces choses qu’il a négligées, alors qu’il était encore temps. On ne se dit jamais que les gens vont mourir et un matin, ils ne sont plus là. Il est déjà 7 heures. Il n’a pas la force de se rendre à l’usine. Il va appeler Bébel et lui demander d’expliquer la situation à Winkler. Il ne se fait aucune illusion quant à l’empathie de son patron : il perdra une journée de salaire, moyennant quoi il s’en fout. Il boit. De l’alcool. Beaucoup et à jeun. Il sait pourquoi il a négligé de provoquer une rencontre entre Sibylle et mémé Adélaïde. En fait, il craignait que la vieille dame ne comprenne qu’il était en train de la trahir. Auprès de son amie, si riche de mots, il renonçait à l’héritage de Marius et Lucile, mettait le feu au mobile home, reniait Iggy pour s’en faire une paire de bottes. À présent

qu'Adélaïde est morte, il ira peut-être vers les mots avec moins d'appréhension. Avant, il avait peur de lui faire de la peine. Elle était si fière. Elle aurait pu croire qu'il la prenait de haut. Elle s'était bien rendu compte de quelque chose ces derniers temps. Par exemple, quand il fronçait les sourcils pour mieux voir les sous-titres des DVD en VO qu'elle avait loués à la cinémathèque de l'hôpital. La musique, les images suffisaient toujours au ravissement de mémé Adélaïde, mais plus à Léo. Et puis un jour, en faisant les poches du garçon (elle avait toujours fait ça, manie adorable à laquelle il la laissait s'adonner avec bon cœur), elle trouva l'emballage des papillotes. Elle jeta les mots d'argent dans les WC et se mit à pleurer. Léo lui demanda ce qu'elle avait. – Je suis malheureuse que tu aies honte de moi. – Je n'ai jamais eu honte de toi. (Il mentait.) Après, il sortit une papillote de son portefeuille et fit semblant de lire : Les vieilles personnes aiment à donner de bons conseils pour se consoler de ne plus pouvoir donner le mauvais exemple. La Rochefoucauld. Il prononça la maxime apprise par cœur et le nom de l'auteur, lentement, savourant chaque syllabe, avec une cruauté voluptueuse, comme pour faire croire à sa grand-mère qu'il savait lire. Ce jour-là, en effet, il lui en voulut d'être vieille, pauvre et analphabète. Ce fut la seule fois où il se dressa contre l'ordre intransigeant imposé par sa lignée.

Il avale d'amples gorgées de bière. Il a mal au cœur et se vomit, exhortant à sortir de lui cet orgueil qui, une fois seulement, le détourna de la femme qui l'avait le mieux aimé. Mais la peine reste, lourde, installée au creux du ventre. Il doit parler à quelqu'un. Il descend chez Sibylle, frappe à la porte : personne. Alors il descend plus bas encore, jusqu'à la loge de Mme Ancelme qui le reconnaît de derrière la passementerie des rideaux :

Tu veux me voir, Léo ?

Ma grand-mère est morte cette nuit.

Entre et viens prendre quelque chose.

Je veux seulement vous parler.

Je t'écoute.

Il faut que j'apprenne à lire.

Tu ne te laisses pas abattre. Ça me plaît. Et tu sais comment tu vas t'y prendre ?

Sibylle m'apprend un peu avec Violette. Mais j'ai peur de la déranger.

Il te faudrait un endroit plus neutre.

Plus neutre ?

Afin que tu restes concentré.

Vous avez raison, avec la petite, oh elle est adorable bien sûr, mais avec Violette, ce n'est pas toujours facile. On n'a pas le même âge.

Ce n'est pas à ça que je pensais, mon mignon. J'ai une idée. J'avais une amie un peu comme toi dans le temps. Elle a pris des cours de lecture et d'écriture au centre d'insertion médicosocial. C'est très sérieux. Pas cher. Je crois même que ça peut être gratuit.

Et vous pourriez me dire où c'est ?

Mme Ancelme court au meuble à pain, où elle range ses papiers administratifs. Quand elle ouvre la huche au bois sombre, une pile de paperasses en désordre se répand sur le sol. La concierge peste un peu et, à genoux, les lunettes pincées à l'extrémité du nez, elle cherche l'information dont Léo a besoin.

Ne vous mettez pas en peine pour moi, madame Ancelme.

Tais-toi. J'en fais une affaire personnelle. Tiens, le voilà le coquin. (La mine réjouie, elle revient à Léo et lui tend un morceau de papier plié en quatre, où figurent les coordonnées du centre d'insertion médicosocial en question.) Le numéro de téléphone est écrit en gros. Tu sauras le composer ?

Je pense. Merci d'avoir su trouver les mots aussi. Ce n'est pas ordinaire.

Mais je n'ai rien d'ordinaire. *La vita è nel tripudio. Lo voglio. Al piacere m'affido, ed io soglio, con tal farmaco i mali sopir.*

Stèle

La cérémonie d'adieux pour mémé Adélaïde est célébrée en la chapelle Saint-Benoît de Saint-Ouen. Il n'est pas question d'une messe car Léo ne connaissait pas de prêtre et n'avait aucune idée de la façon dont il fallait organiser les choses. – On peut s'occuper de tout, a proposé l'entreprise des pompes funèbres : lecture des textes, chants avec accompagnement à l'orgue, prières. Au début, il a pensé que le programme serait à la hauteur de l'événement. Mais à présent qu'il frissonne sur son banc aux côtés de Sibylle, Mme Ancelme, Bébel et Madeleine, il regrette de ne pas s'être donné plus de peine.

La chapelle est glaciale et d'une laideur inénarrable (une bâtisse moderne de plain-pied qui ressemble à un chalet), un Christ jaune pend à sa croix au-dessus de l'autel vide, quelques sons s'échappent d'un orgue Bontempi que martyrise la sœur jumelle de la dame plantée devant une gerbe de glaïeuls et qui gueule au micro – Nous sommes réunis pour accompagner Adélaïde dans sa dernière demeure. Ensemble, nous nous levons. (L'assemblée reste le cul soudé au banc d'église.) Nous nous levons, ordonne à nouveau la voix grésillante qui tombe des baffles suspendus aux arcanes de l'abside. Cette fois tous ont obéi à l'injonction. Ils ânonnent une prière vague – Notre Père qui êtes aux cieux. Les mots restent englués au fond des gorges car personne ne les connaît vraiment. La meneuse de revue scande chaque syllabe du chant de messe avec une énergie effroyable, débitant les mots comme de la barbaque – Le / Sei / gneueur / est / mon / ber / geeer / rien / ne / sau /raaiit / me / man / queeer.

La mise en scène est triste. Léo ne sait pas s'il croit en Dieu. Jamais il n'a évoqué le sujet avec sa grand-mère. Mais il pressent qu'une liturgie véritable, l'harmonie d'un orgue, l'amplitude d'une action de grâce auraient rendu l'instant moins vide. Plus supportable. Là, tout est mesquin. Et il s'en veut car

s'il avait eu les codes, il aurait pu accompagner sa grand-mère dignement. Or il n'a pu lui offrir qu'un enterrement de quatrième classe comme il doit en exister pour les clochards, les gens seuls. Ce sinistre rendez-vous avec la transcendance – s'il en est – n'a rien en commun avec l'amour qu'il lui portait. Mais son drame est qu'il existe manifestement des moments où même l'amour le plus sincère doit savoir être signifié, formulé, accompagné. Et cela, il ne l'a pas pu. Les pieds dans les glaïeuls, l'employée des pompes funèbres pérore comme une bateleuse en foire. Sa sœur jumelle fait expectorer à l'orgue quelques notes enrrouées, tandis que la petite assemblée défile devant le catafalque pour bénir la dépouille d'Adélaïde. Enfin, les quatre croque-morts soulèvent le cercueil qui doit leur sembler incroyablement léger (ma grand-mère n'est déjà plus à l'intérieur, pense Léo) et le portent jusqu'au corbillard.

Mémé Adélaïde est enterrée au cimetière de Saint-Ouen, le dernier jour de février, un 28, le mois amputé de deux jours donnant juste au chagrin une facture plus étriquée encore. Le temps est beau et sec. Le soleil d'hiver glisse sur les figures pâles comme de la craie. Autour du caveau dans lequel les fossoyeurs lancent les dernières pelletées de terre, Léo, Sibylle, Mme Ancelme, Bébel, et Madeleine présentent des angles de cariatides en raison du froid aigu. Sur la stèle est gravé : Adélaïde Iambe 1914-2003. Iambe au lieu de Hyambes car lorsque le marbrier a demandé à Léo si le nom de sa grand-mère s'écrivait iambe, n'osant rien laisser paraître de son ignorance le garçon a répondu que c'était bien comme ça. Peut-être la vieille dame sous la terre y gagne-t-elle au change, puisque désormais le nom de l'analphabète tant aimée désigne un octosyllabe très couru par l'antique poésie grecque. Mais cela Léo l'ignore et sur la stèle, où est écrit le nom de sa grand-mère avec trois fautes d'orthographe, il y a une grosse mouche noire.

Le garçon tient serré dans sa main un bouquet de primevères qu'il abandonne au monticule de terre que couvrira bientôt une dalle nue. Il aurait voulu y faire inscrire une phrase volée aux livres. S'il apprend à écrire au centre d'insertion médicosocial, il reviendra au cimetière et gravera lui-même sur la pierre une formule pour sa grand-mère. Devant la tombe d'Adélaïde et l'absence définitive, Léo inspire profondément. Il voit le ciel et se demande si les livres content autant de balivernes que les dieux, puis si les dieux sont aussi menteurs que les hommes qui les ont inventés parce qu'ils avaient peur du vide.

Qu'a-t-il fait naître de sa nuit et qu'il pourrait déposer sur la terre en guise d'adieu ? Il lui semble que la réponse la plus honnête serait : rien. Rien n'est sorti de son incapacité à faire comme les autres et ce que les camarades à l'usine ressassent au sujet de ses prétendus dons ou autre sombre aura merveilleuse ne le convainc guère. Il voudrait davantage. Une force visible, palpable. Une force que sa grand-mère sente de sous la terre, où elle se trouve. Une force que Sibylle puisse étreindre comme un amant qui a la saveur du réel et non le goût rance des mythes endormis dans les choses. Les choses ne suffisent plus. Léo veut les mots. Tous les mots. Afin qu'ils enserrent les moments et les rendent plus présents comme ils enjoindraient à ce qui est mort de recouvrir la vie.

Cimetière de Saint-Ouen



– Tu es allé voir ta grand-mère ce matin ? – Non. J’ai fait un détour par le crématorium. J’en avais ma claque des pierres tombales. Et puis celle d’Adélaïde me fiche le bourdon avec tout ce vide écrit dessus. – Quel angoissé tu fais, mon toqué. Quand vas-tu cesser de te ronger les ongles ? Elles sont affreuses tes mains. – Je sais. Mais les siennes étaient belles l’autre soir quand elle préparait des sardines pour le dîner et que je faisais ma leçon. Il y avait plein d’écailles sur les mains de Sibylle. Elle avait raclé la peau des poissons et tous les petits morceaux brillants sur ses doigts la faisaient ressembler à une sirène. Elle a épluché de l’ail après. Chaque geste était magnifique dans la lumière de la cuisine. – Tu n’étais pas très concentré sur ta lecture. – Au contraire : le parfum de l’ail, les bouts d’argent sur elle, et sa voix, parce qu’elle parlait sans cesse (Léo vous progressez, pensez à bien articuler), tout correspondait avec ce que je devinais du livre et de l’histoire cachée dedans. – Le problème avec toi c’est que rien n’est jamais clair. – Comme son cœur caché. – Comme son cœur caché. – Arrête de répéter ce que je dis. – Mais tu es seul, Léo. Elle ne t’a pas suivi jusqu’ici. Il n’y a que moi. Et entre nous, tu crois vraiment que ça lui plairait de causer avec un toqué sur une tombe ? – Peut-être. Les filles sont bizarres. – Pas ta Sibylle. Elle la

connaît trop bien, la mort. Elle ne l'aime pas. Et toi ? – Je me suis habitué à elle. Elle ne me fait pas peur. Les sardines étaient mortes, pourtant sur les mains de Sibylle il y avait de la lumière. La mort c'est un passage. Un état. Une parole qui ricoche sur le vide et se perd.

III

Trop difficile

La bibliothèque de Sibylle

Sibylle aime les plantes autant que les livres. Elle laisse croître sur la terrasse et dans la bibliothèque les feuilles nervurées de symboles et pressent une correspondance étroite entre l'encre et la chlorophylle. Avant d'être infirmière, elle envisageait sérieusement de devenir bibliothécaire. Et puis la vie en décida autrement. Amoureuse de Damien, alors jeune interne en chirurgie, elle passait son temps à faire le guet à la sortie de la clinique où celui-ci exerçait pour l'apercevoir au lieu de réviser le programme du concours. La patiente indigence des heures perdues sous la pluie dans l'espoir de le voir paraître la poussa à changer de plan de carrière. Sans grande conviction, Sibylle devint infirmière et put ainsi travailler auprès de Damien. La petite Violette fut conçue un soir dans la réserve aux opiacés, entre le Doppler et les électrochocs. Peu avant la naissance, la rupture se fit avec un étonnant naturel. Ni l'un ni l'autre ne semblèrent regretter les premiers temps de la passion. Ils s'étaient trompés, voilà tout. Sibylle accoucha porte de Saint-Ouen à l'hôpital Bichat, où depuis elle travaille, et elle attendit plusieurs semaines avant de proposer à Damien de venir embrasser sa progéniture. Ce dernier ne s'insurgea pas, soulagé d'être délesté d'un certain nombre de prérogatives qui désormais incomberaient à la mère seule. Il ne verrait sa fille qu'une fois par mois, ce qui lui parut amplement suffisant.

De cette époque où Sibylle rêvait encore, ne reste donc que la trace d'une bibliothèque magnifique, addendum à la bibliothèque familiale, ses parents lui ayant cédé quantité de volumes le jour où elle quitta le mas camarguais pour étudier à Paris. Les livres couvrent tous les murs de sa chambre. (Elle trouve cela très érotique, la présence silencieuse des légendes autour d'elle, l'ombre bienveillante des contes qu'elle goûte la nuit dans le secret des liens qu'elle a tissés avec un auteur.) Elle n'a pas voulu les ranger dans le salon, préférant laisser à l'espace sa lumière et toute sa densité que les livres réduisent

considérablement surtout s'ils sont nombreux.

Sibylle invite chaque jour Léo chez elle à prendre une bière après le travail. Elle apprécie sa compagnie discrète un peu empotée et lui aime retrouver l'élégant dépouillement du salon, où ils dînèrent l'autre soir. La sobriété des formes, qui en accentue le raffinement, propose un cadre propice à sa timidité : un canapé taupe faisant face à la liseuse où Sibylle s'endort tout habillée après le dîner, une table ovale sous le miroir piqué dans lequel tremble un bouquet de gypsophile, un secrétaire art déco flanqué d'une opaline. Derrière la baie vitrée, maculée de traces laissées par de tout petits doigts, frissonne la terrasse, où se serrent les plantes que la jeune femme a recouvertes de sacs plastique pour les protéger du froid. – Ce sont les figuiers et les oliviers du jardin de mes parents. Il y a aussi un bougainvillier et de la lavande. Léo est impressionné par la quantité d'arbrisseaux que possède son amie : une forêt endormie, antichambre au reste de l'appartement, empire attirant, effrayant, qu'inonde une odeur de benjoin. Sur les murs du couloir qui conduit à la chambre de la fillette – vaste pièce baignée de lumière où règne un joyeux capharnaüm de formes et de couleurs – sont épinglés les dessins de Violette. Au bout du couloir se trouve la chambre de Sibylle.

Quand elle en pousse la porte Léo est immédiatement saisi par la vision des livres. Il y en a trop. Beaucoup trop. Mais le pire, ce sont les cloisons sur lesquelles elle a écrit des mots. Une forêt de phrases impénétrables – guirlandes insensées, serpents menaçants, lacets de tripot – ont pris possession de chaque pan de mur. Par endroits, le plafond est lui aussi grignoté par les signes qui ont commencé à le recouvrir comme un lierre. Que va-t-il bien pouvoir dire à quelqu'un qui a lu autant et qui couche avec ses songes ? Et que peut-elle lui trouver comme grâce, à lui, l'inculte, le garçon si pauvre de légendes ? Comment peut-elle penser que le lit, entouré de tous ces romans, drames ou poèmes, autorisera le grand nigaud qu'il est à des audaces de séducteur ? Il devine bien pourtant que vivre à travers ces livres ce serait transfigurer la vie, en sentir tout le surcroît, exister davantage. Être entièrement à elle aussi. Il a toujours eu l'intuition que la vraie vie était celle racontée par les livres. Que les fictions étaient plus réelles – parce que plus proches du cœur des hommes – que les matins blancs du grand monde, même s'il reste à ces matins-là infiniment attaché. Les mots sur le papier, les mots que l'on lit et que l'on écrit, ne sont rien de moins que de la vie maîtrisée, arrachée au fortuit, à la contingence. Hors des livres, il a le sentiment

physique d'être le jouet d'une mauvaise fortune, d'un malin hasard. Avec les mots, il serait le maître de son destin, il pourrait aimer. Les livres sont l'examen de la vie. Un miroir où l'on se voit, par lequel on se connaît, où l'on apprend à nommer et cesse de subir. Et puis être en mesure de faire naître ce lien (même illusoire) entre ce qu'on lit et soi-même doit être une chose merveilleuse, une expérience unique à tenter.

Sibylle voit le malaise de son invité, planté devant les rayonnages réservés aux beaux livres. Elle détache précautionneusement de l'ensemble un in-quarto comme s'il s'agissait de la brique d'un mur devant lequel on prie – C'est un ouvrage ancien regroupant des planches d'anatomie. Les fac-similés sont un peu jaunis, les couleurs passées, mais on devine un travail d'origine magnifique. J'en guette la réédition avec impatience. En pleine lumière, les corps seraient plus sidérants. Rehaussés à la sanguine, les fragments de chairs sembleraient vivants. J'aime ces planches. Je les trouve émouvantes. Quand elle parle, sa main effleure un cœur exposant diastole et systole au grand jour des chandelles de l'artiste chirurgien et celui de Léo se met à battre très vite – C'est un livre qui vous ressemble. Il m'impressionne. – Alors je vous le prête. Il tient le livre d'anatomie serré contre son cœur, tandis qu'elle referme la porte sur les secrets de sa bibliothèque pareils à son être : scellés.

Ce soir, elle l'a épargné. Elle a préféré pour lui un livre d'images, oubliant les mots et l'humiliation qu'ils savent générer. Revenu chez lui, Léo parcourt le volume. Tournant sur la tranche du maroquin, les feuilles de l'in-quarto dessinent les battements d'ailes d'un oiseau blanc. Il se perd dans la contemplation douloureuse d'une main d'écorché pour ne plus remarquer bientôt que les doigts manquant à la sienne, crispée sur le papier. Là où la chair et l'os font défaut, il sent toute sa douleur, toute sa solitude, l'absence rendant étonnamment présente la honte engendrée par ces deux principes qui cimentent sa vie. Iggy a recommencé à muer. Il perd des lambeaux de peau grise. Durant cette période, l'animal est irascible et Léo se sent encore plus seul. Il ramasse les morceaux de derme qui piquent le sol du terrarium puis ouvre la fenêtre pour les jeter dans le vide. Il observe les pellicules de corps mort qui virevoltent avant que le vent ne les désagrège tout à fait. Mais lui, change-t-il ? Une fois la fenêtre refermée, il se voit dans le miroir que forme la vitre encadrant le crépuscule. Son visage s'efface en place des lettres lumineuses qui couronnent la tour. Les mots le trouent, le biffent, lui scarifient la face. Il se met soudain à douter des bienfaits que pourrait lui prodiguer la

lecture du livre de Sibylle, même si ce dernier est gracieusement pourvu d'images. Celles-ci sont liées aux mots. Alors il abandonne mollement le volume au fouillis des DVD qui cernent le clic-clac et allume la télévision. Dans le poste, l'image est complète, non spoliée par la proximité inquiétante de signes abscons. La boîte à histoires et à bruits où s'agitent les formes familières le rassure et l'éloigne du souvenir de la main d'écorché, double de la sienne. Il s'abrutit de couleurs et de sons. Ceux-ci ont l'immense avantage de le détourner de lui-même. Caparaçonnée dans cette ouate cathodique, sa peau reste bien collée à ses tendons. La mue est une affaire de reptile. Pour les hommes, la nature en a décidé autrement : tout doit rester en place. Et si un mauvais hasard leur arrache un bout de corps, c'est une façon qu'a le sort de signifier à certains d'entre eux qu'ils ne sont pas tout à fait comme leurs congénères.

Le terrier

Il y a les autres – et il y a Léo. Cette digue qu’il a placée entre lui et son entourage n’est pas de la timidité mais plutôt la forme très particulière que prend sa honte : un sentiment de peur diffus qui n’en est pas moins tenace. Comme une nausée. Un malaise qui grippe son corps des orteils à la racine des cheveux, l’empêchant de se lever certains matins. Et s’il parvient à s’extraire du lit, il sait qu’il y aura ces mille et une situations dans la journée qui rappelleront l’invisible différence. L’incommensurable aliénation de soi à soi. Il voudrait aller sans trembler vers ceux qui ont les signes, les menteurs, les justes, tous ceux qui font le monde afin de trouver sa place parmi eux. (Parfois il se dit qu’il pourrait accepter de jouer n’importe quel rôle, même le plus ingrat, à partir du moment où la comédie le rendrait capable de lire la page d’un livre.) Mais il est tout seul contre une armée de soldats entraînés contre lui.

Pour ne pas être repéré, il creuse des galeries sous la terre et abandonne dans un soulagement presque sincère ses contemporains à la surface, même s’il sait que seuls les hommes sachant lire et écrire sentent la caresse du soleil sur leur peau. Dans les dédales du souterrain, il a froid. Ses ongles sont noirs à force de creuser toujours plus profond. Il s’est installé près du centre de la terre plusieurs terriers à cause des éboulis. Au creux de ces alvéoles de boue, il fait si noir et si humide qu’il se dit que ceux qui racontent que le noyau terrestre ressemble à une boule de feu sont des menteurs. Mais là, au moins, il est tranquille.

Ces derniers temps il s’est senti cerné. Alors il est descendu à plusieurs centaines de mètres encore sous l’écorce terrestre, de peur d’être trouvé, battu, puis lynché. Il est un parasite. On extermine les gars comme lui. Et la terre ironique fut complice de sa détresse. Elle a été incroyablement meuble comme si elle avait voulu l’engloutir et que la disparition se fasse sans heurt, en

silence, en l'absence de toute visibilité. Car certaines personnes, ayant encore un cœur qui bat dans la poitrine, auraient pu le prendre en pitié, lui dire avec des yeux très bons de ne pas creuser si profondément, qu'une solution allait sans doute être trouvée. Mais rien de tout cela n'est advenu. On l'a laissé faire. Le monde a été génialement indifférent. Dans sa nuit, dans sa glèbe : aucun mot. Seuls des vers, des racines, des formes molles sans yeux qui comme lui se nourrissent du noir et descendent toujours plus profondément dans un espace informe, sans borne et sans temps. Il se perd dans cet infini. Le vide fait partie de lui. Il l'ingère, le mâche, le digère. Il creuse ses propres excréments. Et ce n'est pas gênant, parce que l'action s'accomplit dans le noir et que personne ne le voit. La puanteur est grande. L'aversion pour soi plus grande encore. Mais il continue d'avancer à travers le dédale des corridors qu'il a lui-même forés.

Un jour, peut-être tombera-t-il nez à nez avec un juge (à ce que l'on raconte il en existe sous la terre et de très puissants), puis on le traînera devant un tribunal pour le condamner à mort sans présomption d'innocence ni circonstances atténuantes. S'il a de la chance, ce sera la perpétuité. Et dans ce cas précis, il n'y aura pas de grande différence entre sa vie souterraine et celle sous le ciel où, quoi qu'il fasse ou dise, il reste exilé parmi ceux qui n'ont jamais été ses semblables. Une chose paraît cependant louable dans ce marasme : s'il y avait jugement, son existence dans le terrier serait reconnue. On statuerait et décréterait enfin que sa nuit existe. Ce serait une petite victoire sur l'indifférence et la douleur muette. Mais il lui faudrait aussi refréner toute joie trop spontanée puis renoncer à l'idée d'empathie ou de pitié ayant pu motiver les philanthropes s'étant penchés sur son cas : il n'aura été question que d'hygiénisme, concourant à renforcer l'impression de crasse qui couvre le corps et le cœur.

Les néons en panne

Léo rêve. Et dans son rêve, il pense qu'il n'a toujours pas acheté de jalousie pour éviter d'être incommodé par la lumière des néons quand il dort. Les signes le réveillent souvent. Le narguent. Se refusent.

Puis la gêne change de nature. Il sent le matin derrière ses paupières ainsi qu'une chaleur peu coutumière l'envelopper. Il ouvre les yeux mais ne peut pas bouger. Le jour est haut et les néons éteints. Des ouvriers s'affairent au sommet de la tour. Ils réparent le dispositif électrique qui souffre d'une avarie.

Léo est en retard pour l'usine. Il se sent épuisé. La peur conjugée à la tristesse. C'est ainsi quand il rêve de Sibylle et des livres. Toute la nuit, il l'a vue gravir les rayons de la bibliothèque comme s'il s'était agi d'une Babel dont la cime disparaissait dans les nuées pour l'arracher à sa présence. Présence banalement terrestre, acculée à cette sensation de flottement qui impose à son corps l'impression exaspérante d'être séparé des choses par un espace creux qu'il faudrait combler avec des sacs de sable. La tâche constitue en soi un travail harassant, alors qu'il serait si simple de colmater sa conscience au reste du monde avec des mots. Mais le petit-fils d'Adélaïde porte ses sacoches de graviers comme une mule, tandis que les hommes tranquilles sont assis à leur pupitre à rédiger le courrier du matin.

À côté de la misère, sous un sulfure qui emprisonne un trèfle à quatre feuilles, il a coincé les coordonnées du centre d'insertion médicosocial indiquées par Mme Ancelme. Il tient le morceau de papier serré entre ses doigts. Il a presque autant de problème avec les chiffres qu'avec les lettres. 01 47 06 57 43. Léo possède un téléphone à grosses touches. Il pourrait retrouver sans trop de difficulté sur le clavier les signes correspondant à ceux qu'on a griffonnés pour lui. Mais la peur est là et l'en empêche. Et surtout il faudrait expliquer à la voix au bout du fil la raison de l'appel, avouer à quel point tout est si humiliant quand on ne sait pas lire. De telles confessions lancées dans le

vide renforcerait son sentiment d'être seul au monde et absolument ridicule. Trouver les bons chiffres à composer puis les bons mots à prononcer consiste en des exercices bien trop périlleux.

Alors il descend les sept étages jusqu'à la loge. Dans le hall de l'immeuble plane un parfum de lavande et la voix de la Traviata – *E un fior che nasce e muore, Ne più si può godere*. Léo sonne chez Mme Ancelme, dont la tête est couverte de papillotes en aluminium. Un fer à repasser dans une main, une bouteille d'eau déminéralisée dans l'autre, elle a sa bobine des bons jours :

Entre mon garçon. Tu n'as pas l'air bien réveillé.

Je ne me suis pas levé ce matin. Ça n'allait pas.

Tu vas t'asseoir, prendre un café et tout m'expliquer. Pardon pour l'odeur de lavande, mais ça vaut toujours mieux que celle de l'ammoniaque : je refais ma couleur, un blanc rosé cette fois, j'en avais marre du bleu. Alors il est bon mon café ?

Madame Ancelme, j'ai bien gardé le numéro du centre d'insertion médicosocial que vous m'avez donné l'autre jour. Mais je n'ose pas appeler pour le rendez-vous. Vous auriez la gentillesse de le faire pour moi ?

(Lo voglio. Al piacere m'affido, ed io soglio, con tal farmaco i mali sopir.)

Tu entends, Léo ? C'est la fin du premier acte. Mon passage préféré. Je vais appeler. Chipe une part de cake aux oranges. Je parie que tu n'as encore rien avalé.

Léo essaye de sourire et tend à Mme Ancelme le papier où est écrit le numéro de téléphone. – Oh toi, quand tu as une idée dans la caboche. Goûte-moi ce cake pendant que j'appelle le centre. Et la concierge, le crâne hérissé de papiers aluminium, coupe le caquet à la Traviata, lance un regard impératif à Léo qui heureusement a commencé à grignoter le gâteau auquel il trouve une saveur de cannelle trop prononcée, puis compose le numéro sur son bakélite. À chaque tour du cadran sur lui-même, le cœur de Léo tressaute. – Je souhaiterais prendre un rendez-vous. Non, ce n'est pas pour moi, mais pour un ami. Donc il faut que ce soit lui qui vous appelle ? Pressant le combiné contre sa joue bouillante, Léo avoue à la voix qu'il ne sait pas lire. Pas écrire non plus. Qu'il préfère venir aux cours du soir parce que dans la journée il travaille à l'usine. – Oui, j'ai bien retenu le nom du professeur : Susan Mars. Une fois qu'il a raccroché (avec ce soulagement propre au pécheur qui

s'arrache à l'ombre éloquente d'un confessionnal), Mme Ancelme chuchote qu'elle trouve que Susan Mars porte un nom d'espionne. Puis elle se met à râler comme quand elle astique le hall à l'encaustique pour faire briller les tringles en cuivre – Je vais enlever ces papillotes, sinon je n'aurai plus un poil sur le caillou. Tu imagines un peu, la Traviata chauve ? Léo la regarde, amusé par les bouts d'aluminium piqués sur son crâne, lesquels font fatalement penser aux papillotes en chocolat de Violette, où tant de bons mots se sont glissés. Il embrasse la diva qui empeste l'ammoniaque et remonte donner sa salade à Iggy.

Il n'ira pas à l'usine aujourd'hui. Par la fenêtre, il voit les ouvriers toujours perchés au sommet de la tour à réparer les néons. Le temps se fige autour de l'inanité de leurs gestes. Ils sont assez ridicules, ces impuissants chirurgiens de la lumière, avec leur scie, leur masse, leur corde de rappel. Iggy dort. Toutes les montres ont perdu leurs aiguilles. (Il ne saurait dire pourquoi, mais il se sent alors vaguement soulagé.) À midi, au moment où l'animal ouvre un œil, dans le blanc du ciel et de façon parfaitement incongrue, les signes s'allument. L'enseigne fonctionne à nouveau. La réparation a même ajouté une option à son règne : elle clignote. Cette superposition de la lumière à la lumière brûle la rétine du garçon. L'épiphanie éclaire les intermittences de son propre cœur. Il repense à son rendez-vous de demain au centre d'insertion médicosocial. Il a peur de voir. Peut-être même s'est-il habitué à sa nuit au point de la chérir plus que le jour.

La sonnette fait entendre son bruit de grillon hystérique. La Traviata mande Léo pour son rendez-vous de 19 heures. Le garçon porte une veste de costume anthracite et ses cheveux sont gominés – devant le miroir de la salle de bains, il s'est trouvé ridicule avec son pot de brillantine qui, une fois étalée sur sa chevelure, n'a fait que lui donner des faux airs de danseur de tango. Raide comme un fil à plomb, il n'arrive pas à sourire. Guiné par l'appréhension, son trac lui coupe les jambes. Il se laisse tomber sur le clic-clac et fixe la tour dans le jour à l'agonie. Le ciel est très noir, frangé de rouge. – Je ne peux pas y aller, madame Ancelme. – Oh que si, tu vas y aller. Je t'accompagne et ne te lâche plus. – Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur dire à ces gens ? (Il enfonce sa main mutilée dans sa poche, s'attarde sur les coutures du pantalon, recherche le picotement provoqué par les bouloches de laine de verre, vestiges des dernières livraisons à l'usine. Il se concentre sur la sensation de brûlure qui augmente pour ne pas penser à ce qui l'attend. Il voudrait pouvoir faire disparaître tout son corps dans cette partie du vêtement. Se dissoudre.) – Tu leur diras très simplement ce qui t'amène. Ils sont payés pour t'aider. (Elle lui tire la main de la poche pour qu'il la voie.) Quand tu sauras lire, des choses comme celle-ci n'arriveront plus. Léo n'est pas en mesure de résister. La détermination de la concierge se lit aux plis qui strient son front de la même façon qu'ils apparaissent quand elle surgit devant les boîtes aux lettres pour éconduire un colporteur. La Traviata ne capitulera pas. Elle est têtue comme une mule. Alors il s'extirpe lentement du clic-clac et donne à Iggy le reste d'une pomme tout oxydée qu'il avait oubliée à côté de la misère. Une prochaine fois, mon Léo, je te monterai mes épiluchures : c'est meilleur. Prenant sur lui pour supporter la énième incursion de la diva dans sa vie en ce début de soirée, le garçon inspire profondément puis claque la porte blindée du studio.

Le temps de la descente dans l'ascenseur, il ne souffle mot. Les cheveux de Mme Ancelme ont changé de couleur. Un blanc avec du rose dilué. On dirait de la barbe à papa. Sur le boulevard, il suffoque. Serré contre les corps anonymes du métro, il ne se sent guère plus à l'aise. La concierge a chaussé des chaussures vernies. La vision des souliers de fête l'accable et lui rappelle l'importance du rendez-vous comme la déception qui pourrait être celle de son chaperon s'il renonçait à cette première séance. Station Télégraphe. L'escalator est en panne. Il donne le bras à Mme Ancelme qui peine dans l'escalier. – J'aurais pas dû mettre mes chaussures de bal. Rendus à l'air libre, Babylone les toise : idéogrammes chinois, enseignes pakistanaïses, slogans anglais des boutiques de change, étiquetage en arabe dans les échoppes où sacs de fèves se mêlent au matériel électronique recyclé, déchargeurs sur le trottoir, vans de livraison en double file, piétons suicidaires traversant au feu vert, marteaux-piqueurs, poussettes brillantes, fox à poils durs souillant les plants de bégonias du petit parc coincé entre la rue du Docteur-Potain et la rue de Belleville où se trouve le centre.

L'entrée ressemble à celle des urgences d'un hôpital. Les portes vitrées s'ouvrent automatiquement sur un hall verdâtre qui empeste le désinfectant. Affichettes punaisées sur des tableaux en liège. Accueil addiction : RDC. Accueil parents en difficulté : RDC. Accueil justice : 1^{er} ét. Accueil adolescents : 2^e ét. Accueil IVG : 2^e ét. Accueil troubles du langage : 3^e ét. – C'est au troisième, Léo. – On pourrait peut-être revenir demain ? Sans même lui répondre, elle le pousse dans l'ascenseur et pince les lèvres à la vue des inscriptions obscènes qui couvrent l'intérieur de la cabine. Il l'observe sans mot dire, incapable de comprendre le dépit de la concierge. Il a l'habitude : les attermoïements de ses contemporains sont rarement les siens. Les deux portes métalliques se fendent et expulsent ses occupants sur le seuil du troisième étage. Aux murs d'un couloir, éclairé par des mètres de néons grésillants, sont scotchés des feuillets couverts de lettres rouges que lit la Traviata en les chantant mollement : troubles du langage > troubles du langage > troubles du langage > troubles du langage. Les trois mots reposent sur une flèche qui indique la droite. C'est donc au bout de ce couloir blafard, à droite, qu'on tord le cou à l'illettrisme. C'est donc derrière cette porte close qu'officie Susan Mars et que la vie de Léo va changer.

Serrant le bras du garçon, Mme Ancelme lui dit qu'elle va le laisser, qu'il n'a pas à avoir peur. Et puisqu'elle ne sait pas quoi ajouter, elle fouille dans

son sac à main et lui donne un feutre ainsi que son répertoire téléphonique – Il y a des pages blanches à la fin. Ça pourra te servir pour les exercices, parce que tu es venu les mains dans les poches, grand benêt. Fais attention aux autres pages, surtout à celle du N, où il y a beaucoup de numéros auxquels je tiens. Après avoir formulé cette remarque curieuse au sujet de la lettre N, Mme Ancelme tourne les talons, fait claquer ses chaussures vernies sur le lino du couloir et disparaît derrière un érable du Japon en plastique.

Léo est seul.

Une voix au timbre traînant monte dans la classe qu'il est censé rejoindre. Le cours a commencé. Il entre sans frapper à la grande stupéfaction de la personne qui parlait et qui n'a pas le physique de sa voix. – Tâchez d'être à l'heure la prochaine fois, jeune homme. Vous demanderez aux participants de vous résumer ce que j'ai dit en début de séance. Je déteste me répéter. Léo ne répond rien et pense sérieusement à faire demi-tour. Les tables sont disposées en cercle. Susan Mars en occupe le centre, haut perchée sur ses talons compensés, compressée dans un tailleur en tweed pied-de-poule. Ses cheveux roux sont remontés en chignon banane. L'édifice capillaire d'un goût douteux, parce que mal assorti au visage dolichocéphale qui lui sert de promontoire, tient grâce à des dizaines d'épingles. Elle a l'âge de Léo mais paraît plus âgée. Elle ressemble étrangement à la sale gamine du CP qui lui avait dit que ses parents étaient morts. – J'ai écrit votre nom sur un post-it collé à votre place. Pouvez-vous le lire ? Reconnaisant les deux syllabes de son prénom, il s'assoit entre un garçon de son âge et une femme voilée. – Bravo. À présent, vous allez commencer par vous présenter et dire pourquoi vous êtes venus dans mon cours. (Aucune réponse.) Sachez que la prise de parole volontaire est la première étape à franchir. Elle est indispensable, afin que je puisse évaluer vos besoins. Le monologue se prolonge ainsi un moment. Et puisque la classe reste mutique, Susan Mars hausse le ton et fait étalage de ses diplômes universitaires au cas où le silence de plus en plus lourd aurait incité les participants à douter de ses compétences de professeur. Titulaire d'une licence de lettres à la Sorbonne, elle espère un jour enseigner à l'université. Mais en attendant d'obtenir un concours – qu'elle a tenté trois fois mais cela, elle ne le dit pas –, la jeune femme se dévoue pour l'intérêt général. Elle veut faire profiter les classes défavorisées de cette culture patiemment acquise. Or de toutes ces informations sans consistance ne ressort qu'une condescendance insupportable. Quand elle parle elle agite tellement la tête que des épingles

tombent de son chignon. Léo regarde les brindilles en métal tapisser le sol et pense à Iggy, cerné par les fétus de paille. Au-dessus du tableau noir est accrochée une pendule. Les aiguilles sont immobiles. Le temps s'étire. L'air est surchauffé. Les yeux ne se croisent pas. Le cercle des élèves célèbre une Reine rouge hystérique.

Je ne vais pas vous couper la tête tout de même. Allez, le retardataire, c'est à vous de nous dire qui vous êtes.

Je m'appelle Léo Cramps. J'ai vingt ans. Je vis cité Youri-Gagarine, porte de Saint-Ouen. Je travaille dans une imprimerie depuis l'âge de seize ans. J'ai été à l'école. J'ai appris à lire et à écrire. Et puis quand je me suis retrouvé à l'usine, j'ai tout oublié.

Et pourquoi nous avez-vous rejoints, Léo ?

Je vis seul, mais j'ai une amie. J'aimerais réapprendre à lire et à écrire pour lui faire plaisir.

Vous le faites pour vous surtout.

Bien sûr, mais moi c'est un peu elle.

Saisie par la grâce du garçon qui parle sans calcul, Susan Mars s'empourpre. Elle se baisse pour ramasser les épingles à cheveux, tendant par la même occasion le tweed de sa jupe. Une fois relevée et de plus en plus décoiffée, elle accomplit un tour complet sur la scène dessinée par le périmètre des tables et enjoint à chaque participant de parler comme s'il s'agissait d'un premier échange dans une réunion des Alcooliques anonymes.

Moi, c'est Samia. Je vis en France depuis quinze ans avec mon mari et mes fils. Je fais des ménages. Je parle arabe à la maison. Je l'écris un peu. C'est ma langue maternelle. Mais le français pas du tout. Et je voudrais passer mon permis de conduire. Parce que je travaille loin.

Didier. Comme Léo. J'ai été à l'école un temps, ça n'a pas marché. Alors j'ai bossé très jeune, sur la Baltique comme pêcheur. Mais je me marie, je veux des enfants et ma femme m'a dit qu'il fallait savoir lire des histoires aux gosses. Alors voilà.

Je m'appelle Ariane. Quand j'essaye d'écrire j'ai peur. Quand je vois un livre j'ai peur. J'y arrive pas.

Mon nom est Sylvain, j'ai toujours aimé les mots, les entendre, les dire, mais je n'ai jamais réussi à les écrire ni à les lire. Mes parents étaient des bourgeois. Ils payaient très cher pour me placer dans des établissements luxueux où personne ne se risquait à leur dire quoi que ce soit à mon sujet. Ma

famille s'était installée dans le déni, parce que c'était confortable. J'étais un brillant sujet dans la classe de théâtre, alors en apparence tout allait bien. Et puis, je suis arrivé au baccalauréat complètement illettré. J'ai rendu copie blanche, et là, père et mère ont dû se faire une raison. Ils ont licencié avec perte et fracas tous les précepteurs embauchés à la maison. Et pour que je gagne ma vie, ils m'ont acheté un centre équestre. J'ai une vie facile, les leçons d'équitation payent son homme, mais il me manque quelque chose. Je suis ici pour ce quelque chose.

Gérard. Mon nom c'est Gérard. J'ai passé mon adolescence en prison. Je suis sorti à vingt-six ans. Je ne me souviens pas des premières années d'école, mais je sais qu'à la bibliothèque de la prison, je portais les caisses de livres pour aider les gardiens à les ranger. Je les regardais avec envie car chaque fois qu'ils lisaient, ils souriaient. Quand je me retrouvais seul pour passer le balai, j'ouvrais les livres pour faire comme eux. Mais moi, je souriais jamais. J'aurais bien aimé. Oui, à la prison, ça aurait été bien.

Solène, cinquante-cinq ans. Elle ne sait ni lire ni écrire et elle ne pourrait pas vous dire pourquoi. C'est comme ça. Et ça la rend très triste.

Je vous remercie, Solène. Mais pourquoi dites-vous elle quand vous parlez de vous ? Il faut employer le bon pronom, en l'occurrence le je.

C'est parce qu'elle n'ose pas dire en l'occurrence le je.

Mais osez, Solène, osez donc. Comprenez bien qu'ensemble ici, tous les vendredis soir, nous allons oser. Oser des choses absolument folles.

Cette fille est dingue, pense Léo, tandis que Mlle Mars marche au tableau noir à s'en déboîter les hanches pour y écrire A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S t U V W x Y Z. Quand elle le fait, elle chantonne le nom des lettres. Grâce à la ritournelle, Léo a pu repérer le N. Il se souvient de ce que lui a dit Mme Ancelme et cherche cette lettre en zigzag dans le répertoire pour constater, en effet, le nombre impressionnant de numéros qui s'y rapportent. Beaucoup d'entre eux sont biffés d'un trait soigneusement tracé à la règle. Il doit s'agir de gens avec lesquels la concierge s'est fâchée. À moins que ce ne soient des personnes décédées. Des morts auxquels elle ne téléphonera plus jamais, mais dont elle garde le numéro. En souvenir. Savoir écrire c'est aussi pouvoir se souvenir. Léo est ailleurs. Pas à ce qu'elle éructe, l'agitée du tableau noir – Je vous demande à présent de choisir une lettre et de me préciser la raison de votre choix. – Le A, parce que c'est la première. – Le Z, parce que c'est la dernière. – Le N, parce qu'une amie vient de m'en parler. –

Le O, parce qu'elle me rassure. – Le R, comme Richard. – Le S, comme Solène et Susan.

Mlle Mars a l'air satisfait. Elle distribue un abécédaire aux sept participants. À chaque lettre correspondent une couleur et un animal. Léo pense au livre de lecture de Violette. Ainsi les exercices qu'on a prévus pour lui sont les mêmes que ceux proposés à une enfant de six ans. Atterré, il observe ses compagnons d'infortune dans la classe transformée en zoo :

A comme Âne,

B comme Baleine,

C comme Canard.

Agent double

Léo a rejoint son studio, dépité par ce premier cours. Il laisse tomber sa veste sur le sol, desserre sa ceinture de plusieurs crans, quitte ses baskets. Après avoir bu au goulot la moitié d'une bière puis croqué dans une pomme qu'il balance dans le terrarium sans un mot pour Iggy – chose rare –, il allume le poste de télévision. C'est le film du soir. La première chose un peu précise qu'il se dit depuis qu'il a retrouvé la pénombre de sa piaule est que l'actrice ressemble à Susan Mars. Même teint de lait, même chignon banane, et sans doute mêmes cheveux roux – ce qu'il devine car la pellicule est en noir et blanc. Elle fume comme fume certainement Susan Mars. Elle est agent double comme Susan Mars. Le garçon sent un petit objet froid et fin sous son pied nu. Une épingle à cheveux. Elle doit être à Sibylle. L'idée que son amie ait recours aux mêmes stratégies de beauté que son professeur le laisse perplexe. Sans quitter l'écran des yeux (l'actrice vient de tuer un espion à l'aide du petit revolver en argent glissé sous sa jarretière), il enfourne un plat de riz au micro-ondes. Son repas tourne dans la lumière jaune. Les effluves montent. (Il pleut à verse sur les quais, où court l'espionne poursuivie par des agents de la Gestapo.) Sonnerie du four. Les bords du plat sont brûlants. Léo le laisse tomber sur le lino. (– Oh MacIntosh, si vous saviez comme je m'en veux. L'espionne pleure.) Léo se demande si Susan Mars a un cœur sous son tailleur en tweed. Il nettoiera le sol plus tard.

Il s'effondre dans le clic-clac pas défait. Il dort. Et en songe il voit Sibylle accroupie dans la lande. Elle met les mots au monde. Ils sortent de son ventre ouvert sur la glèbe. L'humus se réchauffe au contact des mots nouveau-nés encore visqueux. Accouchant des mots, elle a poussé un petit cri qu'on aurait pu prendre pour celui d'une mésange. Elle a toujours fait les choses sans faire de bruit, même les plus importantes. Après avoir retrouvé son souffle, elle se penche sur les mots avec amour, les nettoie du mucus qui les couvre encore,

puis les enveloppe dans ses jupes pour qu'ils soient bien. Elle les berce en ânonnant un chant très ancien. Dans quelques jours, ils auront grandi, commencé à ressembler à des phrases. Puis de très simples, celles-ci deviendront plus complexes. Certaines arboreront même des formes un peu précieuses, ce qui est toujours impressionnant quand la chose vient de mots si jeunes. Espérant qu'il ne prendra pas la mouche, elle en offrira quelques-uns à Léo. Il faut qu'il comprenne que sans lui, cette nuit, elle n'aurait pas rejoint la lande pour enfanter les mots. Il est leur père. Il a semé l'émotion dans son ventre au point qu'y a crû tout ce sens à donner. Elle espère que, reconnaissant ses enfants, il pourra les saisir sans trembler, les aimer à son tour. Il n'y a que les mots qui peuvent tirer les hommes de l'obscurité. Les mots que l'on lit et que l'on grave sur l'écorce des chênes. Car ne faire que parler c'est peut-être rester dans les ténèbres. Parler a longtemps suffi à réchauffer Léo. Puis l'huile de la lampe s'est tarie. Aujourd'hui l'alvéole troglodyte où il s'est installé sous la terre est grignotée par l'obscurité. La faible lueur de la flamme convenait au confort spartiate d'une cahute, où il ne faisait que chanter. Mais depuis sa rencontre avec elle, il veut autre chose. Savoir mettre les mots au monde lui aussi. Enfanter le langage, inventer des combinaisons de lettres, et traverser les scories écrites sans trébucher dans la forêt des signes. Être père. Ne plus seulement être le fils abandonné.

Léo ouvre les yeux. Le film s'est achevé en même temps que le rêve. Il n'aime pas Susan Mars. Il a bien senti qu'elle enseignait à des illettrés par défaut. La petite bonne femme rousse rêve d'aventures linguistiques brillantes auprès de vrais étudiants. Elle n'a que mépris pour les gars comme lui qu'elle feint de guider sur les chemins de la connaissance : elle les plantera dans le vent noir au premier cul-de-sac. Cela s'entend lorsqu'elle parle. Cela se voit à la nervosité qui la trahit quand elle écrit au tableau ou encore à l'air excédé qu'elle ne parvient pas à réprimer, si elle juge affligeantes les questions posées par son auditoire. D'ailleurs comment pourrait-il en être autrement ? Mlle Mars n'a ni la patience ni la bienveillance de Sibylle. Léo se souvient de Lucile qui affichait la même exaspération quand il lui demandait pourquoi il neigeait en hiver ou encore si la terre allait exploser un jour. Envie de pleurer. Ce que Léo ne supporte plus c'est le mensonge. Il lui semble que le monde entier a toujours joué. À commencer par ses parents mythomanes qui lui disaient qu'ils l'aimaient. Lui ne ment jamais, bien que la franchise rende gauche et fragilise. Comme le font les enfants, il dit toujours ce qu'il pense,

même si la comédie qui se joue devant lui est peuplée de personnages masqués qui lui enjoignent de chausser fissa ses brodequins. Il avance sans fard sur les tréteaux des jours, émouvant, vulnérable. Il arrive parfois que sa vulnérabilité devienne un atout car n'ayant pas fait l'objet d'un troc, elle bouleverse l'adversaire et le laisse coi. Or à présent, il se dit qu'avec l'agent double du centre d'insertion médicosocial il va avoir du fil à retordre. Susan Mars rêve de pérorer dans une chaire en Sorbonne. Pour l'heure, elle passe ses nerfs sur ses ânes bâtés d'élèves, frères des baleines asthmatiques et des canards boiteux. A B C pointàlaligne. Elle les prend de haut, les humilie à travers des exercices de diction ou de lecture ineptes. Mais le pire reste quand elle s'approche de lui et qu'il sent, superposée à une odeur de tabac froid, son haleine de femme mauvaise. Et puis il y a cette bouche peinte en rouge d'où sortent des mots. Les mots, dans cette bouche-là, sont toujours laids. S'ils étaient prononcés par Sibylle, ils seraient beaux et pleins. Or dans la bouche de Susan Mars, ils sont laids et vides.

Polaroïd

Léo a conservé des Polaroïd jaunis de ses parents qu'il range dans une boîte à bonbons en fer-blanc Pierrot Gourmand. (Quand il était enfant le gros visage poudrerizé lui faisait peur et il se disait que, s'il existait, le Bon Dieu devait ressembler à ça.) Jamais il ne sort les images de la boîte de crainte d'en ternir davantage les couleurs. En revanche, il lui arrive souvent de rêver d'eux. En songe, Lucile et Marius ont des traits changeants car il lui est impossible de cerner de mémoire des visages si anciens. Ces formes désincarnées n'ont pas plus d'épaisseur qu'une feuille de papier à cigarette. Ces fantômes possèdent des contours incompréhensibles, aussi abscons que les paragraphes dans les journaux, blocs de grisaille qu'il ne comprend pas. Se dire qu'il existe quelque part un homme et une femme qu'il a appelés un jour papa et maman n'a pas davantage de sens.

Or, à défaut de leurs corps, il se souvient de leurs voix. C'est à elles qu'il lui est permis de rêver avec le plus d'acuité. Elles résonnent fort au fond d'une caverne, où elles organisent de puissants sabbats pour s'évanouir à l'aube. Quand il ouvre les yeux, Léo est toujours seul, mais lui reste sous la langue quelques miettes des rêves. Toute sa conscience s'inscrit dans la mémoire de ces conciliabules chuchotés à minuit. La plasticité du langage écrit ne recouvre plus aucune réalité. La cendre des mots calligraphiés a terni son existence d'une brume grise qu'il a toujours confondue avec son paysage quotidien. Le monde est opaque et c'est normal. Le fils de Marius et Lucile est un peu comme ces personnes myopes qui ne portent pas de lunettes et qui plissent les yeux continuellement. Dans la rue il ne voit pas les mots que les hommes ont placés sur son chemin. (S'étant accommodé de sa gêne, il se peut aussi que cette ouate le rassure.) S'il a intégré la musique des mots, il a rejeté leur forme. Leur enveloppe fuyante ne lui évoque plus rien depuis qu'il s'est abreuvé à ce maudit fleuve de l'oubli. Il est comme les poètes qui ne burent

pas l'eau verte du Léthé en quantité suffisante, voulant se souvenir du mystère quand ils seraient revenus parmi les hommes.

La musique des mots appartient donc au passé très ancien. Aux soirs dans le mobile home avec Marius disant une fable en graissant les crans d'arrêt, aux chansons fredonnées par Lucile. Cette musique de l'enfance est celle du sens qu'il accorde à tous les jours de sa vie. Le passé plus proche, celui des quelques années d'école, est sali d'une couche de poussière qui patine le monde de sa crasse élimée. De cette poisse où les décombres de mots s'entassent dans un coin de son crâne, il sait qu'il ne fera rien sortir de bon. Seule la musique des premiers jours lui offre assise et confiance. Quand il se souvient de ce qu'il a entendu dans le mobile home en compagnie de Lucile et Marius, il peut dire à son tour, balancer une phrase, imposer un rythme à l'air vibrant, caler un accent, décider d'une pause pour faire résonner l'ensemble. La distance feutrée qu'instaure le temps le rassure. Dans le présent, la radiance des choses est douloureuse. Ici, maintenant, il est aveugle. La présence de Sibylle est si incandescente que sur le moment il ne l'éprouve pas. Elle constitue une douleur trop aiguë : elle anesthésie. Lorsque la presse a écrasé sa main, il n'a rien senti sur le coup. Quelques instants après seulement la douleur a soulevé son cœur et une lumière blanche a envahi son crâne. Il prend pleinement conscience de la beauté de sa voisine quand elle a fui et qu'il la convoque par la mémoire. Alors la concentration devient extrême. Jouvissive. Comme se souvenir de l'endroit exact où se niche son grain de beauté. Dans le cou. Sur ce tracé bleuté où passe la grosse veine, qui n'enfle que si elle prononce certaines voyelles (le U et le I). Il y a aussi cette étoile rouille dans l'iris de son œil gauche comme un morceau du ciel tombé.

Il pense souvent aux lettres d'amour qu'il ne lui a jamais adressées. S'il savait les écrire, par les mots, Sibylle serait présente et surtout à venir. Or pour Léo, ces deux temps – le présent et l'avenir – sont deux vagues principes qu'il ne vit jamais. Peut-être les subit-il, mais cela non plus il n'en a pas conscience. S'il pouvait les lire, les mots lui feraient voir des mondes contre-factuels, futurs, et conditionnels. Ainsi il pourrait ruser. Inventer des mappemondes imaginaires, dont il serait le demiurge magnifique. Cependant, la seule certitude qu'il possède est qu'il appartient à ce qui fut, à la musique funèbre de ce qui a été. Même s'il laisse percer parfois quelque accent majestueux, le requiem l'encombre. Il se voudrait plus léger, capable de sauter à pieds joints dans le ciel des grandes marelles de demain. Mais certains

souvenirs le lèstent. Le *dies irae* est strident.

La nuit, les chapelets de fenêtres minuscules qui strient les blocs de la cité Gagarine ressemblent aux Polaroid rangés dans la boîte à bonbons. Des carrés jaunes, assortis de points mauves ou bleus. Des images mates, brillantes, avec cadre, parfois sans. Chaque cliché raconte une histoire. Et ces histoires, si proches les unes des autres, ne se rencontrent jamais. Entre elles, il y a un mur, un parquet, un plafond. Des séparations plus symboliques qu'autre chose, étant donné l'indigence des architectes qui ont érigé ces logements sociaux à la grâce de matériaux d'une qualité telle que disputes, orgasmes, ronflements, chasses d'eau, surprises-parties, cris des nouveau-nés, aboiements du teckel, se donnent en partage et aux uns et aux autres pour la gloire de l'office HLM et le salut du monde. – Amen.

La nuit, des mains anonymes taguent sur le béton vertical des poèmes de deux mots : *No Future*. Afin d'oublier le décor devenu une illustration consternante au slogan punk que scanda l'année 1977, Léo a fini par installer une jalousie à sa fenêtre. Ainsi les néons ne le gênent plus quand il est couché. Mais il lui arrive aussi de se relever pour tirer un coup sec sur le fil en nylon et d'écarter l'acier des lamelles qui, ainsi réorientées, l'autorisent à jeter un dernier coup d'œil dehors.

La nuit, il observe les carrés lumineux qui trouent les barres d'immeubles. Il considère le spectacle rassurant des formes aux angles parfaits. La vie des gens est plus belle à la tombée du jour. L'obscurité aplanit tout, gomme les reliefs, efface les aspérités. Sans le soleil, l'univers semble en ordre. À force de les observer, il connaît bien ses voisins et sait exactement quels seront leurs mouvements, leurs manies, leurs peurs, leurs désirs. Lorsqu'il regarde la population du quartier, répartie sur les différentes strates en béton qui le cernent, il a le sentiment d'être démiurge. Omniscient, il peut déterminer, bière en main, assis dans son canapé à taquiner le goitre d'Iggy qui n'a pas bougé d'un iota depuis le matin, tout ce qui va se passer dès lors que ses voisins sont rentrés chez eux et que les néons bleus s'allument en haut de la grande tour. C'est un peu comme si la dame de verre, couronnée de mystères, était unie à lui, l'illettré, le puceau, pour décider du destin de tous ces hommes.

D'abord, il y a la femme rousse qui vit seule dans l'appartement flanqué à côté de l'enseigne du supermarché. Elle passe ses soirées à lire, allongée sur son lit double en compagnie de son chat siamois. Elle ressemble à Susan

Mars, mais Léo a envie de penser qu'il s'agit d'une brave fille.

S'agissant des deux vieux qui possèdent le F4 au-dessus du pressing, il se dit qu'ils ont l'âge qu'auraient aujourd'hui Lucile et Marius. Un temps, il s'est amusé à penser que c'étaient vraiment eux. Jusqu'au jour où la femme est allée sur la terrasse arracher les fleurs fanées qui gâchaient l'allure encore très fière de ses pots de géraniums pour un mois d'octobre. Le remarquant en train de l'observer à travers la jalousie, elle a affiché un air si indifférent qu'il s'est dit qu'il était impossible que cette femme soit sa mère. Il aurait bien aimé pourtant.

Quant au jeune homme qui vit seul au sixième dans la barre de gauche, il fait venir des filles – une ou deux chaque soir – et lui dispense un cours d'éducation sexuelle magistral. Il ne tire pas les rideaux et n'éteint jamais la lumière. Au début, cela amusait Léo, puis le spectacle a fini par le lasser. L'idée que l'appartement de Sibylle n'ait pas la même orientation que le sien le rassure. Il serait très contrarié qu'elle assiste à ces ébats, persuadé que le spectacle de la jouissance des autres pourrait la détourner de l'attention qu'elle consent à lui porter.

Enfin, il y a cet individu qui occupe tout le dernier étage de l'immeuble safran – un bâtiment affreux, enserré de structures métalliques – aux murs couverts de gros carreaux en céramique jaune. La nuit, quand toutes les pièces du logement sont allumées, il voit passer son voisin de la chambre au salon, du salon à la cuisine, de la cuisine à ce qui doit être une salle de projection car, s'il plisse les yeux, il distingue vaguement une petite caméra montée sur pied, un écran où s'agitent des formes, et des piles de bobines. Un jour, il a reconnu l'homme du dernier étage au supermarché. C'est un type brun d'une cinquantaine d'années, aux épais sourcils noirs et aux yeux inquiétants qui deviennent certainement autre chose que ce qu'ils semblent regarder. Son corps est nerveux. Sa taille est moyenne. Léo imagine ses mains couvertes de taches brunes, longues aussi, comme celles d'un pianiste. L'homme ne sourit jamais. Il a sans cesse l'air en pétard et pressé. Au supermarché, il fait ses courses à une rapidité sidérante et remplit toujours son caddie avec les mêmes produits : œufs par barquette de six, biscottes au son, fromage de chèvre, pommes en vrac, pâtes au blé complet, boîtes de thon à la tomate, croquettes pour chat, biscuits apéritifs au sésame. De tous ces gens habitant la maison de poupée – il nomme ainsi les blocs en hommage à Violette – c'est l'homme à l'écran de cinéma qui l'intrigue le plus.

Tous vivent ensemble mais séparés. Il est le seul à faire le lien. Eux s'entendent, se sentent. Pêle-mêle. Ils sont des animaux frappés de cécité, se reniflant les uns les autres. Avec le recul, Léo fait le tri, établit les correspondances étranges, affûte les synesthésies. Il lit leur vie comme dans un livre d'images. Caverne fabuleuse. Lascaux où dansent les premières formes. Le liquide révélateur fait briller sa rétine. Parfois le spectacle qu'offre la nuit à sa solitude est si beau qu'il le fait pleurer. Et il aime ses larmes. Elles tombent du septième étage sur la dalle en béton. Les limbes sous la glèbe. La mémoire en sursis. Compléter l'album photo. Édition augmentée. Prière d'insérer les morts.

Les jeux de l'amour et du hasard

Gainée de noir, jersey au corps, Susan Mars est particulièrement pimpante ce soir. Toute la classe s'en est aperçue à l'exception du premier intéressé. Assise sur un coin de table, jambes croisées, galbées dans un collant chair, elle mâchonne son stylo qu'elle tient coincé entre le majeur et l'index. Lorsqu'elle soupire, les élèves s'attendent à voir s'échapper des lèvres peintes un nuage de fumée, une raillerie inédite, une nouvelle moquerie au sujet de leur manque de dextérité dans les apprentissages.

Mars demande à Léo de passer au tableau pour l'exercice de copie. Elle l'observe tracer les lettres en même temps qu'elle relève les fautes, les lettres inversées, le caractère enfantin de la graphie. Il appuie si fort sur le bout de craie que ses doigts blanchissent. Puis la craie se casse dans un grincement insupportable. Léo retourne s'asseoir. Léo le toqué, Léo l'illettré, Léo tout seul.

À la fin de la séance, Susan lui demande de rester encore un peu. La classe est vide. Au tableau noir : les traces d'une lutte. Du bout de l'ongle, Susan gratte le col de chemise du garçon pour en éliminer une salissure – C'est mieux comme ça. Elle argue ensuite que ses méthodes sont un peu spéciales, mais qu'elles ont fait leurs preuves. Il sent son haleine de femme mauvaise. Il ne peut bouger. Elle a les mots, décide des formules, manipule, concédant parfois à ses sujets quelques bribes d'encouragements pour que l'estime de soi ne disparaisse pas complètement. Et puis Léo lui plaît. Avant de retrouver sa classe, elle s'est longuement préparée, Susan. Elle a pris un bain chaud et frisé ses cheveux roux au fer. Devant la psyché, elle a changé trois fois de tenue – le chemisier à pois, la jupe mauve sous le genou, le pantalon à pinces – avant d'opter pour la petite robe noire, les collants chair, et les talons compensés.

La voix sirupeuse de l'enseignante englue l'atmosphère et cette poix coule dans l'oreille de Sibylle venue chercher Léo à la fin du cours (pour lui faire

une surprise). La porte est restée entrouverte. Au début, la jeune femme ne veut prêter aucune attention au sens des mots devinés ni à leur intonation enjôleuse. Elle va faire un tour aux toilettes pour arranger sa coiffure puis revient. À présent, ce qu'elle comprend des propos de Susan Mars lui déplaît franchement. Elle entre, voit la fille collée à son élève – Oh pardon –, claque la porte puis court à l'ascenseur.

Léo la poursuit. Il a juste le temps de se faufiler entre les battants en acier qui happent le bas de sa veste. Sibylle lit les graffitis qui couvrent les murs de la cabine pour ne pas croiser les yeux du garçon – Sibylle, je vous en prie, regardez-moi – et elle doit trouver les inscriptions moins vulgaires que le spectacle auquel elle vient d'assister. Sa parole est scellée. Il veut la toucher, la prendre dans ses bras, afin qu'elle comprenne à quel point cette histoire est ridicule. Mais, avalé par l'ascenseur, il reste plaqué contre la porte dont le contact glacé rend, par un contraste très perceptible, insupportable la sensation des gouttes de sueur qui perlent dans son dos. La descente dure un siècle. Quand la machine le libère, il manque de tomber en arrière, déséquilibre qui permet à Sibylle de prendre de l'avance pour détalier jusque dans la rue.

Sur l'avenue, il pleut des cordes. Toutes les couleurs disparaissent. Les bras obstinément croisés sous la poitrine, les cheveux collés aux tempes, elle fait claquer ses talons dans les flaques pour signifier son exaspération. Elle ne peut s'empêcher de penser à Damien, aux simulacres de la passion qu'il a mimés ces longs mois passés avec elle et auxquels a succédé son atterrante indifférence quand il a vu sa fille la première fois. Elle panique. Si elle s'était trompée une fois encore ? Si sous le masque de sa douceur confondante, Léo cachait le rictus acide d'un don Juan ? – Quelle conne je fais, c'est pas vrai. Elle croyait qu'avec lui ce serait différent, mais la scène vaudevillesque qui s'est jouée dans la salle de cours la reconduit à ses premières certitudes concernant la gent masculine. Elle sait qu'elle n'a rien à attendre des hommes. Elle en est même venue à chérir sa solitude qu'elle ne considère pas comme subie mais revendiquée. La jeune femme se déteste pour avoir cédé à la tentation d'y croire à nouveau. Bien qu'elle ait renoncé à poser ses yeux sur lui, elle devine Léo penaud, trempé comme une soupe, et rirait volontiers d'elle-même si la situation ne lui donnait pas autant envie de vomir. – Elle me cherche, elle n'a pas un comportement normal avec moi. – Elle vous a trouvé apparemment. Dites-moi, Léo, vous croyez que les handicapés comme vous ça l'excite ?

Le garçon reste planté sur l'asphalte luisant. Les mots de son amie ont dépassé sa pensée. Elle les regrette déjà. C'est comme ça avec la parole : elle va toujours trop vite. Liquide, la silhouette aimée fuit, abandonnant Léo aux trombes d'eau noire. Et Léo marche. Et Léo sombre. Sibylle a disparu sans l'embrasser. Lucile et Marius ont disparu sans l'embrasser. Est-il donc celui qu'on dispense d'affection ? Il ne perçoit plus les nuances de rouge pourtant nombreuses dans les parcs en automne. Si on lui demandait ce qu'il voit autour de lui, il dirait que tout est gris. Gris clair, gris foncé, gris tout court. Comme son cœur en écharpe. Son cœur cassé.

Léo marche et Léo sombre. Contrairement à ses habitudes, il avance au hasard. Sans calcul. L'entreprise comporte des risques certains. Il le sait. Mais il a envie de se perdre, comme d'autres, penchés au-dessus du vide, envisagent de se jeter sous un pont quand le train passera. Dans son errance, il ne retient plus rien. Le temps, le sens, sa vie coulent entre ses doigts. Ses doigts qui lui font mal, surtout les deux qui manquent. Il porte sur son dos tout le poids de son corps. Il a dans la bouche le goût de sa mauvaise haleine. Au fond de son œil la brume de sa myopie naissante. Il se porte, se sent, se voit et se détache de lui-même. La lumière orange des réverbères s'étale sur l'espace géométrique qu'annule sa détresse. Il croit qu'il devient fou. Au parc des Buttes-Chaumont, la terre exhale une odeur de feuilles mortes et de marrons pourris – l'odeur des cours d'école qui monte de la terre mais cela il ne le sait pas. Quand il songe à son enfance, à ces quelques années passées dans les classes à essayer d'être comme ses camarades, un vent glacé investit son corps où la mélancolie a prévu des espaces immenses, toute la place nécessaire pour les courants d'air. Aucune mémoire des visages ni des corps. Ceux de ses institutrices sont de vagues fantômes de chanvre. Et, en ce qui concerne les sensations liées à cette époque, ce n'est guère mieux : une sorte de ouate, un paysage sonore et visuel, couvert d'une neige sale. Il avance dans cette matière grise, empesé. Il ne s'est jamais senti aussi vide que depuis qu'il a commencé à aimer Sibylle. Vide de mots, de toutes ces choses essentielles à dire afin qu'elle sache. Il faut faire vite. Un autre garçon plus habile que lui prendra bientôt la main de cette fille et saura lui conter ce qu'elle veut entendre. Pire encore : il le lui écrira. Et comme les femmes aiment les lettres d'amour, elle se donnera au premier courrier. Il pense que le monde se compose de deux catégories d'individus : il y a ceux au clair avec les signes – sachant faire l'amour aussi – et ceux en dehors du langage et du cœur des

femmes. Le fils de Lucile et Marius perd toute connaissance de lui-même. Le parc est immense. Il s'étonne de la forme des bosquets devant lesquels il est pourtant passé cent fois. Il a peur. Recroquevillé au pied d'un noyer, il pleure,

Vous croyez que les handicapés comme vous ça l'excite ?

A comme Âne, B comme Baleine, C comme Canard,

Oh MacIntosh, si vous saviez comme je m'en veux,

C'est un livre d'anatomie. Les couleurs sont toutes effacées, il faudrait le réimprimer,

Je m'appelle Ariane. Quand j'essaye d'écrire j'ai peur. Quand je vois un livre j'ai peur. J'y arrive pas,

01 47 06 57 43,

L'entrée du centre ressemble à celle des urgences à l'hôpital. Les portes vitrées s'ouvrent automatiquement sur un hall verdâtre qui empeste le désinfectant,

La vita è nel tripudio. Oh, qual pallor,

troubles du langage > troubles du langage > troubles du langage > troubles du langage > troubles du langage,

Elles ne sont pas bien belles vos lettres,

attention danger,

On va devoir amputer,

Le cœur de Léo est piqué d'épingles à cheveux. Sa main blessée lui fait mal. Le gardien le trouve prostré sous l'arbre un peu après 20 heures. Il lui dit qu'il va fermer le parc, qu'il faut déguerpir, sinon il va devoir appeler la police. Paroles vides qui ricochent sur un lac gelé.

Il atterrit à 21 heures dans le bureau de l'agent Desse. Le policier rédige son rapport sans lever la tête du clavier d'ordinateur. Négligent de croiser les yeux du garçon, il lui pose les questions habituelles, celles inscrites sur le formulaire prévu pour les drogués, les vagabonds, les petits délinquants, car il sévit une bande de pickpockets aux Buttes et la pléthore de dépositions émanant de joggers ou petites vieilles dépouillées rend Desse nerveux. – Nom ? Prénom ? Raison de ta présence dans le parc à une heure tardive ? (Recroquevillé sur sa chaise, Léo rentre en lui. Son corps disparaît sous les vêtements trempés. On entend les hurlements d'une femme.) C'est la pute qu'on a ramassée tout à l'heure. Bon, on va pas y passer la nuit. Tu as un portable sur toi ? (Léo sort le téléphone de sa poche.) Tu vois quand tu veux. J'appelle au premier numéro que je trouve. – Vous êtes bien sur le répondeur de Sibylle, je ne peux pas vous répondre pour le moment, mais laissez-moi un

message et je vous rappellerai dès que j'en aurai pris connaissance. – Agent de police Desse, mademoiselle, commissariat du 19^e arrondissement. Le propriétaire du téléphone portable avec lequel je vous appelle est en face de moi. On l'a trouvé en état de choc au parc des Buttes-Chaumont sans aucun papier sur lui. Il ne veut pas nous dire son nom. Il reste en garde à vue jusqu'à ce que quelqu'un nous renseigne sur son identité. Merci de rappeler. Elle a une jolie voix ta copine. Parce que c'est ta copine ? (Silence.) Maintenant ça suffit. Tu vas aller faire un tour au trou et puis si la dame se manifeste, tu as une petite chance de ne pas passer la nuit avec les putes et les clodos.

Dans la cellule, assis sur un blanc, Léo remonte ses genoux sous le menton et enfonce sa tête dans les épaules – il ne veut pas laisser ses pieds traîner par terre, l'idée que ses pieds touchent le sol de la prison lui est intolérable. Il essaie de dormir. La nuit passe, s'effiloche, entre sommeil et veille. Imbroglio de sensations qu'exacerbe le froid. Humidité. Odeur âcre de la sueur. Le corps est glacé à cause des vêtements qui ne sèchent pas. Et puis il y a les mots des autres, tous les mots, hagards, confondus aux relents de crasse, d'urine :

Laissez-moi appeler ma mère, putain,

Faut leur dire, à vos gars de la marine, d'éviter de nous refaire le portrait quand ils nous jettent dans le panier à salade. C'est pas une figure que j'ai maintenant, non mais t'as vu ça ?

Une honte, ma poule, cot cot cot,

Laissez-moi appeler ma mère, putain,

Si je retrouve la balance qui m'a fait atterrir ici, j'le crève,

Duval, tu peux sortir,

Et moi, j'ai rien fait, moi, pourquoi y a que lui qui sort ?

Mon mignon fais gaffe à tes miches, tu sais pas où t'as échoué ce soir,

Fous-lui la paix, au gamin,

Toi, la pute, fais pas ta mère Teresa. Mais bon Dieu, qu'est-ce que ça pue ici. Qu'est-ce qui pue comme ça ?

Le vieux au fond,

Y bouge plus,

Y cuve,

Laissez-moi appeler ma mère, putain,

Viendra pas ta mère, ferme-la,

C'est qui, celui-là, sur le banc avec son drôle d'air ?

Il est dérangé, il parle pas,

Eh, mère Teresa, tu lui fais un câlin au débile,
Pas la peine. Il a de la visite. Une blonde. De l'autre côté de la grille,
C'est le garçon qui dort sur le banc, monsieur Desse. Venez Léo, j'ai signé
une déposition. On rentre.

Il faut qu'il se fasse suivre, votre ami, il ne va pas bien.

Non, il ne va pas bien.

L'agent Desse ouvre la cellule et restitue son téléphone portable à Léo. Lui
donnant le bras, Sibylle le conduit vers la sortie – On va marcher. Il n'y a plus
de métro à cette heure-ci. Le garçon sent le corps de Sibylle contre lui. Il est
exténué. Il avance et ne tient debout qu'à la grâce de ce corps merveilleux
pressé contre le sien. La ville est énorme, obscure, pleine de pluie. Les mots
de la nuit le poursuivent jusque sur le boulevard – Laissez-moi appeler ma
mère, putain. – Vous croyez, Léo, que les handicapés comme vous ça
l'excite ? Il se sent sale. Enfin Gagarine est en vue. Les néons bleus en haut de
la tour fendent le noir en deux et ouvrent la nuit comme un livre au contenu
indéchiffrable.

À l'entrée de l'immeuble, devant les haies de troènes, Léo reconnaît
Mme Ancelme en compagnie de Violette qui promène Fripon, le chien de la
concierge. – Elle vous attendait, votre petite fille. Elle a été très sage.
Comment il va, notre Léo ? Le garçon se ferme. Il n'est pas en mesure de
subir un second interrogatoire. La concierge n'insiste pas. Sibylle prend
Violette dans les bras. La fillette se débat, elle ne veut pas se coucher. Elle
veut continuer à promener Fripon. – Il est très tard, chérie. Il faut monter, on
va proposer à Léo de venir avec nous pour qu'il se réchauffe à la maison.

Assis dans la douche, Léo laisse couler l'eau chaude. Cocon de vapeur.
Première sensation de bien-être depuis la fin du jour. Les minutes passent.
Sibylle s'impatiente. Elle frappe à la porte de la salle de bains. – N'entrez pas.
(Elle entre.) – Je vous ai préparé un thé. Elle le découvre accroupi dans la
vasque. Il n'a pas tiré le rideau en plastique. Le sol carrelé s'est transformé en
patinoire. Elle tourne les robinets et jette une serviette sur le grand corps de
Léo. – J'ai froid. – Allez vous habiller dans ma chambre, j'ai posé sur le lit
quelques affaires de Damien que j'avais gardées.

Lorsqu'il réapparaît au salon, Sibylle s'amuse de le voir porter les
vêtements de son ancien compagnon. Sur lui, on dirait un tout autre pantalon
gris. Le pull en V semble différent lui aussi. Même l'appartement, où Damien
a vécu, recouvre une physionomie inédite quand Léo est là. La lumière est

plus tamisée, la couleur du parquet plus chaude, le bouquet de gypsophile qui d'ordinaire fane si vite plus vivace. Sibylle a aperçu Léo nu dans la douche. Un instant elle a vu son corps d'homme aux manières d'enfant et c'est ce corps de grâce merveilleux qu'elle devine à présent sous les vêtements de Damien. Elle n'a pas eu d'amant depuis sa séparation d'avec le père de Violette. Comment cela serait-il avec lui ? Elle a un peu honte de penser à toutes ces choses, étant donné l'état de son ami et l'heure de la nuit déjà bien avancée. (Elle était si excitée à l'idée qu'il monte chez elle, qu'elle a expédié sa fille au lit, sans histoire. Pourtant Violette en réclamait une, celle du Chat fou qui disparaît très lentement en commençant par le bout de la queue et en finissant par le sourire, ou celle de la Chenille qui dit à Alice que si elle devait se transformer en chrysalide puis ensuite en papillon cela lui paraîtrait très bizarre. Alors Sibylle se fera pardonner, en la confiant demain à Mme Ancelme pour qu'elle joue avec Fripon.)

Léo tient la tasse de thé bien serrée dans la main gauche. Il ne peut rien avaler. Sibylle lui propose de s'allonger un peu, là où il y a tous les livres. Et le garçon sourit. Le premier sourire depuis la dispute. Le bonheur d'être avec elle dans la chambre-bibliothèque réchauffe son corps transi, avide de caresses, de mots, et le lit est profond :

Susan Mars ne m'intéresse pas. Elle me fait peur. Je n'ai pas su la repousser.

Elle vous manipule.

Elle est puissante.

C'est vous, Léo, qui êtes puissant. Mais vous ne le savez pas.

Vous voyez cette main ? Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

Vous êtes plein de grâce.

Je connais le mot disgrâce. Il me convient mieux.

Vous ne savez pas ce que vous dites.

Je suis un idiot.

Personne ne le croit.

Si, elle.

Susan Mars a deviné qui vous étiez.

Qui suis-je ?

Un poète.

Vous êtes cruelle. Vous jouez, vous aussi.

Je ne peux pas jouer avec vous.

Vous m'avez fait venir dans votre chambre pourtant.

Parce que je savais que vous en aviez envie.

J'ai peur. Il y a beaucoup de livres.

Ils sont pour vous. Tous.

Je ne sais pas lire.

Je vous apprendrai. Celui-là, par exemple.

De quoi parle-t-il ?

De la mer.

Laquelle ?

De toutes les mers.

Je n'ai jamais pris l'avion.

Pourquoi ?

J'ai peur aussi.

Alors nous prendrons le train pour aller voir la mer. Mes parents ont une maison dans le Sud.

Vous y étiez à Pâques, après notre dispute ?

Oui. Et là-bas j'ai pensé à vous. Auprès du grand bougainvillier. Assise sur le sable brûlant face à la Méditerranée. La nuit sur la terrasse.

Souvent je rêve de vous.

Vous aimez vos rêves ? Ceux où je suis ?

Dans les rêves où je vous vois, je sais lire et écrire. Alors je les aime.

Et puis Léo demande à Sibylle si elle est heureuse. La jeune femme éclate de rire. Un rire de malaise. Elle se redresse, s'assoit dans le lit, les omoplates plaquées contre le mur, la nuque raide, les yeux farouches fixant le lointain de la chambre ouverte sur un gouffre comme si les murs étaient tombés. La question appelle une réponse claire, pourtant celle-ci ne vient pas. Elle voudrait y croire, au bonheur. Mais depuis sa rupture avec Damien rien n'est moins certain. – Violette est une fillette adorable, dit-elle en inspectant son horizon douteux, je coule une vie confortable, même si je rêve d'habiter un appartement plus grand. Mon métier me plaît et de toute façon celui de bibliothécaire aurait fini par me barber. Elle se répète souvent toutes ces choses, Sibylle. Même si elle estime peu ses collègues (beaucoup sont infatués, les internes en particulier), les petites contrariétés professionnelles, la fatigue des nuits de garde ne contribuent pas à altérer la conviction qu'elle entretient d'être relativement choyée par l'existence et d'exercer une activité honnête. – D'ailleurs, c'est quoi le bonheur ? soupire-t-elle, en remontant les

genoux sous son menton, avant d'incliner doucement la tête pour voir le visage de Léo. La réponse du garçon se fait attendre. Sibylle n'est pas en mesure de patienter quand il s'agit de sujets aussi impérieux, alors elle enchaîne – Le Bonheur c'est être aimée, puis aimer en retour, c'est-à-dire être en mesure d'aimer. Le Bonheur, c'est bien la tâche la plus ardue.

Trop difficile

Quand Léo est retourné au centre d'insertion médicosocial, on lui a dit que la classe de Susan Mars avait fermé. Le professeur a rejoint l'université et la mairie d'arrondissement a suspendu la formation en raison du manque de moyens. On lui fera signe, lorsque la situation se débloquera. Soulagé de ne plus avoir affaire au dragon Mars, la nouvelle l'aurait presque réjoui, s'il n'avait tant redouté la réaction de Sibylle qui, en l'apprenant, n'a pas caché sa déception. Elle lui a lancé qu'elle se demandait parfois s'il avait réellement envie de réapprendre à lire et à écrire. Léo espère sincèrement renouer avec les mots, en même temps qu'il redoute d'être nostalgique d'un état qui depuis longtemps l'accule. On trouve une sorte de confort dans l'empêchement. Une justification au renoncement dans le malheur qu'on n'a pas appelé. Or les signes domptés pourraient l'aider à maîtriser un passé qu'il ne fait que subir et dont l'envahissante musique apparente son existence à une messe des morts. Sibylle lui a donc proposé de passer chez elle pour prendre un verre avant d'enchaîner sur une leçon, tant elle craint de le voir abandonner la partie.

Il descend au quatrième avec le faire-part, dont la présence sur la porte du frigo s'est remise à l'obséder. Il a dissimulé l'enveloppe cachetée dans la poche de son jogging et il pense à la phrase qu'un acteur a prononcée hier soir dans sa série préférée – Si les hommes cessent d'avoir peur, ils ne mourront plus. Lui a peur. Toujours peur. Une bière à la main, il reste à distance respectueuse de Violette qui, pour impressionner sa mère, ouvre son cahier et, tout en tirant la langue, reconstruit les syllabes, les copie, les dit. Le papier à carreaux se couvre de couleurs et de lettres. La petite vient d'entrer au CP. En classe, l'institutrice lui apprend son alphabet. À chaque voyelle correspond une couleur. Pour les consonnes *idem*. Il observe la fillette avec envie, sans se douter de ce qu'il va perdre et tremblant déjà à l'idée de ce qu'il pourrait gagner. Dans la cuisine, à la tombée du jour, s'organisent de mystérieux

conciliabules. Grimoires complétés, incantations dévidées, bouillon dans la théière : mère et fille inventent l'histoire et un prince vierge s'invite aux prodigieuses processions. Il suit les avancées de Violette. Tant fasciné qu'effrayé, il considère le manège, où la petite fille tourne de plus en plus vite et sur lequel il n'ose monter car trop grand, trop vieux, trop lourdaud. Il décide alors de retourner chez lui pour s'abrutir de musique. – Si vous préférez la compagnie de votre iguane à la nôtre, cela vous regarde. – Lui au moins ne me juge pas. – Il est pas beau Iggy, renchérit Violette.

L'envie de tout casser dans l'appartement saisit Léo. Une colère extraordinaire monte. Mais il ne bouge pas. Ne parle pas. Seul le pied cogne et se tord la bouche. Sibylle reste assise à côté de sa fille. Elle le toise. Ce soir aucun d'eux ne croit plus à leur chance respective. – Le Bonheur, c'est bien la tâche la plus ardue, n'est-ce pas ? Et quand il le dit, il triture le faire-part dans sa poche. Elle ne l'aidera pas à lire ce que le courrier contient, parce qu'elle n'a rien perçu de son angoisse, trop agacée par ce qu'elle considère chez lui comme un manque de courage. Il faut en avoir cependant pour rejoindre son logement avec la mort pour compagne et offrir le spectacle de sa déréliction à un reptile neurasthénique. S'abrutir de musique pour ne plus penser, pour ne plus avoir peur, pour ne pas mourir – *I got a garbage brain, it's drivin' me insane / And I don't like your ride, so push that pesticide / And baby I won't care, 'cuz baby I don't scare / Cuz I'm a reborn maggot using germ warfare Rockin'.*

IV

Un rêve

François

Au supermarché, Léo reconnaît son voisin planté devant le rayon des produits apéritifs. L'homme aux yeux en colère a rempli son caddie avec les mêmes aliments qu'à l'ordinaire, exception faite des biscuits au sésame. – Rupture de stock, lui explique aimablement le chef de magasin. – C'est très contrariant, ce soir je reçois. – Mais monsieur, il existe toute une gamme de gâteaux apéritifs dans cette marque-ci. – Rien à foutre, je veux ceux-là.

Amusé, Léo écoute son voisin se disputer avec le gérant. L'envie irrépressible de lui adresser la parole le submerge. Il l'observe depuis des semaines dérouler l'écran, où s'enchaînent les drames muets, et pense qu'à présent le moment est venu – Je peux vous dépanner, monsieur. – Quoi ? – J'ai des biscuits au sésame chez moi. Je vous les donne, si vous voulez. – Je te les rachète. – Je veux vous les offrir. L'homme esquisse un sourire puis propose à Léo de venir boire un verre chez lui ce soir. – Tu apporteras tes biscuits. Il lui précise ensuite ce que le garçon sait déjà : qu'il habite au dernier étage de l'immeuble jaune, le très moche en céramique, coincé dans la structure métallique. Encore un coup des architectes. Faudrait les obliger, ces connards, à vivre dans ces merdes. Enfin il ajoute qu'à l'interphone il faut appuyer sur la touche *François*, que celle-ci est facile à trouver en raison des caractères qui en plus d'être gothiques sont vermillon. – Sais toujours pas ce qui m'a pris de choisir cette manière de Boche dans les lettres.

Un peu avant 20 heures et comme on le lui a expliqué, Léo presse le bouton à la typographie médiévale puis une voix nasillarde lui dit que c'est au huitième. L'appartement de François paraît très grand en raison d'un dépouillement qu'il ne percevait pas de chez lui. Des tatamis au sol, une table basse en laque noire où trône un damier, un bambou dans un pot en joncs. L'homme semble plus détendu qu'au supermarché. Il sent l'alcool. – Je trouve votre appartement très beau. François précise qu'il aime les maisons

japonaises. – Le vide c'est japonais. Tandis qu'il débarrasse Léo de sa veste, le garçon lui tend le sac plastique contenant les paquets de biscuits au sésame ainsi qu'une bonne bouteille de blanc – T'es un chic type, Léo. Mets-toi à l'aise. Assieds-toi sur un tatami.

Vos amis ne sont pas encore arrivés ?

Ils ne viendront pas.

Pourquoi ?

Parce que je n'ai invité que toi.

Il ne fallait pas vous donner tout ce mal. Ce ne sont que des biscuits au sésame, vous savez.

Non, Léo, il n'y a pas que cela : je voulais faire la connaissance du garçon qui passe ses soirées à me mater par sa fenêtre.

J'ai honte.

Faut pas. Moi aussi je suis un voyeur. C'est mon métier d'ailleurs.

Que faites-vous ?

Des films. Je vais te montrer.

Léo suit François, qui a emporté la bouteille de blanc, dans l'atelier. Cette fois, il s'agit d'un capharnaüm qui n'a plus rien à voir avec le décor minimaliste du salon. Les bobines sont bien des films. Le sol est couvert de revues et de livres, de tasses de café sales et de sous-vêtements masculins pas nets non plus. Sous le bureau où s'empilent des dictionnaires dans de nombreuses langues, est dissimulée une litière dont le gros sable malodorant se répand tout alentour. En revanche, pas de chat. François déroule l'écran, choisit une bobine, fixe la pellicule sur la croix de Malte, l'obturateur s'ouvre et laisse passer la lumière. Léo reconnaît son appartement, puis la façade de la cité Gagarine que balaie la caméra qui plonge subrepticement de trois étages et cadre sur le F3 de Sibylle. La lumière s'éteint au septième. Les vitres pleines de nuit réfléchissent les néons. Il distingue à présent sa propre silhouette descendue dans l'appartement du quatrième.

Qu'est-ce que tu fiches chez cette fille tous les soirs à 18 heures ?

On boit une bière.

C'est tout ?

Non. Elle m'apprend aussi des choses.

Quoi donc ?

Cela me gêne de vous le dire.

Tu peux y aller. Je crois que je le sais déjà.

Alors je veux bien boire un coup et après je vous le dirai.

(François ouvre la bouteille de blanc et remplit deux verres à moutarde qu'il vient d'exhumer d'un tas de DVD.)

Désolé, j'ai cassé tout mon cristal. Dans les yeux, quand on trinque.

Santé, François.

Tu sais pourquoi il faut se regarder dans les yeux quand on boit ensemble ?

Non.

À cause du poison. Il y a bien longtemps, dans notre beau pays de France – mais c'était pareil en Espagne, en Allemagne et en Angleterre –, on avait coutume à la cour de verser du cyanure ou autres décoctions radicales dans le ciboire du voisin. Alors pour jauger l'âme de son potentiel assassin, on ne le quittait pas des yeux au moment de dire santé. Quelle ironie n'est-ce pas ? Dire santé quand on souhaite la mort de quelqu'un.

Vous croyez qu'on voit l'âme d'un homme dans ses yeux.

Évidemment.

C'est pour cela que vous faites des films ?

Précisément.

Et que voyez-vous ?

La nuit.

Quel moment de la nuit ?

Celui où l'obscurité dévore tout.

Moi, c'est plutôt le contraire. Quand je pense à la nuit, il s'agit de celle juste avant le jour. C'est elle qui me plaît. Je me réveille souvent à ce moment et je ne sais pas si je rêve encore.

À nous deux nous formons une nuit complète. Quelles sont les heures les plus noires de la nuit d'après toi ?

Entre minuit et 4 heures du matin ?

Exact. Et pendant ces heures-là, je ne dors jamais. J'observe, je bosse, je filme.

Vous ne filmez que la nuit ?

Oui. Et même les quelques films tournés de jour, les gens croient que je les ai faits la nuit. Y sont cons.

Pourquoi ont-ils cette impression ?

À cause de ma façon de montrer les choses.

Obscure ?

Très obscure, ma façon. Je la tiens d'un artiste de la lumière noire. Un

copain japonais. Tetsuo Nagata. Au lieu d'éclairer, le bougre, il enlève du jour. Il creuse l'image. Il ajoute du noir. Il travaille à l'envers. J'aime bien les coupes sombres. Allez, dis-moi maintenant : qu'est-ce qu'elle t'apprend, cette fille, le soir à 18 heures ?

Elle m'apprend à lire. À écrire aussi.

J'en étais sûr.

Ça se voit tant que ça ?

Oui.

À quoi ?

Tu regardes mieux que les autres. On est pareils, toi et moi.

C'est gentil.

Je suis pas un gars gentil. J'ai fait plusieurs rushs de toi et ta copine. Quand tu les auras vus, t'auras peut-être plus envie de me causer du tout. Elle s'appelle comment, ta copine ?

Sibylle.

Elle porte un nom de magicienne.

Je ne savais pas.

C'est dans Rabelais. Un type que j'adore. On a le même prénom. François Rabelais. Alcofribas Nasier pour les initiés.

Alcofribas Nasier ?

Panique pas, c'est une anagramme. C'est son nom avec les lettres dans le désordre. Un peu comme s'il les avait remuées dans un shaker.

Je me demande si Sibylle m'aime.

La réponse est écrite sur la pellicule du film que tu viens de voir.

Vous pensez que quand je saurai lire, je serai un gars meilleur ?

Peut-être. Peut-être pas. Faut se méfier des mots. En faire bon usage. Les aimer. Sinon ils se vengent. J'en connais pour qui ça a très mal tourné.

Vous me raconterez ?

Quand ce mal de crâne m'aura quitté, promis je te raconterai. Tu m'excuses, mais je m'allonge un peu sur le tatami. Ça tourne. Tiens, voilà Grandgousier.

Vous avez un chat ?

Un vrai salopard. Faut toujours qu'il vienne roupiller sur mon estomac. Fout des poils partout.

Moi, j'ai un iguane. Il perd sa peau.

Tu aimerais en changer, de peau, toi aussi ?

J'en rêve. Mais j'ai déjà commencé : on m'a ratiboisé le pouce et l'index.

On s'en balance des doigts. Ce qui compte ce sont les yeux. Les miens sont lourds. J'ai la migraine. Sans cesse. Les toubibs m'ont dit que je devenais aveugle. M'en fiche. Je vis dans une chambre noire depuis toujours, alors ça changera pas grand-chose au problème. Au contraire, je serai raccord comme on dit. Je filme le noir. J'anticipe ce qui m'attend. Ce qui nous attend tous. Je suis un peu voyant. Et je la baise, la nuit. Laisse-moi maintenant, et n'oublie pas d'éteindre la lumière en partant. Elle est là, encore un peu, la salope. Mais plus pour longtemps. Oui, bientôt, tout sera raccord. Tout prendra des allures d'épitaphe. Et moi, on me foutra enfin la paix.

Camera oscura

Elle n'a pas pu s'en empêcher. Elle a collé Violette pour une demi-heure à Mme Ancelme devant un manga et elle est remontée chez Léo sans prendre le temps de se maquiller. Lui, rentre à peine de l'usine – J'en ai marre de bosser avec des bouffes-la-rouille. Vous êtes très jolie sans maquillage, vous savez ? – Ne dites pas ça, je suis affreuse. Elle le mate. Il porte un 501 trop grand, élimé aux genoux, ses godillots coqués, ceux qu'il chausse pour les travaux difficiles, sont couverts de poussière – J'ai déchargé des cartons toute la journée. Des bidons d'encre. Les livreurs sont en grève. Fallait que les presses tournent quand même. Il balance son tee-shirt dans l'évier (le noir en V, celui qu'elle aime bien parce qu'il a une petite baleine cousue sur le cœur) et elle voit ses épaules, son torse luisant de fatigue, l'ombre brune du nombril qui descend pour disparaître sous la couture du pantalon qui bâille, ses hanches étroites mais puissantes qui saillent légèrement comme ses côtes quand il respire fort. Et Léo ne devine rien. Il ne voit pas qu'elle voudrait l'étreindre, sentir ce corps qui la rend dingue, ce corps qu'elle n'a jamais touché mais qu'elle connaît par cœur à force de l'observer, de se tenir à côté de lui, de l'aimer tout bas. Il lui demande si elle veut dîner avec lui. Elle lui répond que ça aurait été avec plaisir, mais qu'elle ne peut pas laisser Violette trop longtemps à Mme Ancelme. Puis elle sent son odeur de garçon, qui lui fait déjà regretter sa réponse. – Une autre fois alors. Et comme d'habitude, demain, je descends chez vous pour la leçon ? Hochement de la tête. Acquiescement exaspéré. Elle espère encore qu'il va la retenir, la serrer contre lui, l'embrasser. Mais rien. Elle abandonne la ruine d'un sourire à la face médusée de Léo qui ne parvient qu'à être mal à l'aise sans s'autoriser à désirer.

Pas faim sans elle. La nuit s'impose. Les yeux piquent. Mais le corps reste tendu. Il est 3 heures du matin. Insomnie. Descendre sur la dalle et retrouver

François. Amitié. Les deux hommes regardent le ciel noir. Sans étoile. – C'est beau, non ? murmure François. – J'y vois rien. – Justement, c'est ça qui est fabuleux : puisqu'on n'y voit rien, on peut décider des couleurs et des formes, les mettre là où on veut. On est libre. On croit qu'on est aveugle mais en fait on est extralucide. Tous mes films le disent : je capture le noir, je mets la mort en boîte, ensuite je peux vivre. Il faut que tu fasses la même chose. – Comment ? – En apprenant à regarder. En voyant de la couleur là où les imbéciles ne voient que du noir.

Léo lève les yeux pour découvrir les étoiles que François vient d'y accrocher. Son souffle devient court quand la lune immense s'exhume d'un bloc de nuit dense et dilate sa pupille tant son désir est là, accroché à l'astre phosphorescent. Son désir pour elle. Né de sa nuit. Sa nuit apprivoisée. Pour l'instant, il est comme l'illustre Soviétique qui inspira son nom à la cité où il vit. Lancé en orbite, il frôle son rêve poudreux et s'esquinte les membres à essayer de le toucher. Écrire. Lire. Être capable de mettre la nuit à distance. Cesser de la subir. Planter le drapeau de la conquête sur son sol d'onyx. La mort lui colle à la peau. François lui apprend à s'en départir. Il existe un programme : sortir du terrier, échapper à la lignée, lire le faire-part accroché à la porte du frigo, déchiffrer la mort, puis s'en défaire. Léo voudrait aussi fournir à Sibylle la preuve imparable de son affection. Il sait qu'elle a peur et que, certains soirs, elle ne croit pas au bonheur. (Cela se voit à la façon dont elle le regarde : un mélange de circonspection triste et d'impatience.) Il pencherait volontiers pour la lettre d'amour, or il répugne à demander un coup de main à Mme Ancelme. Va encore pour la feuille d'impôts, voire les sous-titres du western, mais solliciter la concierge pour l'aider à écrire un courrier amoureux reviendrait à demander à un inconnu de coucher avec Sibylle à sa place. Correspondre avec son amie ce serait comme lui faire l'amour et il ne sait faire ni l'un ni l'autre.

Il existe peut-être un autre moyen, un chemin menant à elle moins tortueux – François, vous me montreriez comment on se sert d'une caméra ? Ça me plairait de réaliser un film pour Sibylle. – T'as raison. Y a rien de plus érotique qu'un film. Je peux t'aider. – Vrai ? – Tu veux lui dire quoi, à ta Sibylle ? Léo ne répond rien. Alors François rigole en même temps qu'il découvre l'obturateur de sa caméra pour filmer la nuit et toute l'éloquence du noir. La chambre obscure de son cœur : y pénétrer puis le guider jusqu'à elle.

Car Léo s'embourbe dans son soir perpétuel. Son corps est pris dans le

givre, empesé par l'hiver et la honte de soi. Pourtant ce grand corps gourda pourrait épouser le sien à merveille. Cela, Sibylle le sait. Et c'est à cette cuisante évidence qu'elle songe, abandonnée au noir de la chambre elle aussi, bienheureuse que l'obscurité cache au monde vachard le plaisir qu'elle se donne, parce qu'elle est seule et triste, qu'elle aime à en crever, et que le grand dadais du septième l'ignore. Si les gémissements qui accablent le silence noir et confus montaient jusqu'à lui, s'il devinait ce que le corps de Sibylle, tendu, crispé, bouillant, célèbre dans la ténèbre en hommage au seul homme qui pourrait l'extraire de sa solitude, il dévalerait les étages pour se jeter dans ses draps désastreux et enfouirait sa main là où s'attarde celle de la jeune femme tant elle a mal de lui : au creux brûlant des cuisses, sur la tranche lumineuse des hanches, à l'échancrure rose des seins. Sa présence bienveillante abolirait le silence renfrogné, annulerait la goguenarde solitude qui enserre, jugule le désir. Son désir qui monte du fond du ventre vers le cœur qui pulse et les tempes qui bourdonnent, lorsque la respiration se bloque, que muscles et tendons se tétanisent. Léo, murmure-t-elle, rêvant d'un écho, d'une parole qui contiendrait les trois syllabes de son prénom. Deux solitudes accouplées. Deux transes pareilles. Jouissances jumelles, au même instant, quand les yeux se ferment sur la vision irrésistible d'une petite mort, que les mains forment les flancs, les langues lèchent l'acidité des aisselles, les bouches sont pleines des boucles de l'autre et de leur parfum de poivre. Mais le plaisir incendiaire, la pourpre des joues, ce soir, restent de son seul fait, comme les convulsions qui suivent le départ de feu et le sourire confondu bientôt en sanglots d'impatience.

SMS

Sibylle et Léo prennent un thé au Cygne d'Or. Elle s'est levée pour aller aux toilettes. Elle a laissé son téléphone portable sur la table. L'écran s'allume en même temps que s'affiche en SMS : Je voudrais vous revoir, toi et Violette, essayer de recommencer. Damien. Léo grimace, tout en fixant les caractères abscons. Les onze mots gardent leur mystère inquiétant. Sibylle réapparaît et ne peut réprimer un sourire quand elle découvre le message. – Une bonne nouvelle ? En éteignant son portable, elle répond qu'une vieille amie vient de lui faire signe et que cela l'enchanté. Il sent qu'elle ment. Mais il n'insiste pas. Il ne veut pas savoir. Il se contente de la regarder boire de petites gorgées de thé bouillant sans rien dire.

Elle se sert du cabas pour protéger ses cheveux de la pluie quand elle court sur la dalle. Sibylle voit la barre d'immeuble se rapprocher et ne rêve que d'un bain chaud. Il y a de la lumière à la fenêtre de Léo. D'ordinaire, il n'est pas revenu de l'usine à cette heure. Dans le hall, Mme Ancelme passe au chiffon doux un baume lustrant sur les boîtes aux lettres. Ses cheveux ont encore changé de couleur. Verts cette fois. Comme les fougères des jardinières. – Il est rentré tôt aujourd'hui. Je lui ai donné son courrier. Je crois qu'il y a un souci, mais il n'a rien voulu me dire.

Dans l'ascenseur, Sibylle grelotte sous son imperméable mastic trop léger pour la saison. Avec le plat de ses mains elle fait tomber les gouttes d'eau qui le lustrent. Devant le miroir de la cabine elle se mord les lèvres pour les rougir.

Septième étage. Léo est sur le seuil de son appartement. – J'allais descendre. J'ai besoin de prendre l'air. – Mais il pleut des cordes, on serait mieux chez vous. Je voulais vous voir. M'assurer que tout allait bien. – Et pourquoi ça n'irait pas ? – C'est Mme Ancelme qui m'a dit. – Quoi ? Elle vous a dit quoi, cette emmerdeuse ?

Revenu au salon, Léo se laisse tomber sur le clic-clac. Sibylle observe le désordre de l'appartement, dont les formes brouillonnes l'inquiètent. Iggy est immobile, les yeux clos sous la lumière jaune de l'halogène. Persuadée que la source de chaleur est inutile à la bête et qu'elle ne fait que renforcer la lourdeur de l'atmosphère, la jeune femme éteint la lampe. À la seconde où l'ambre du halo disparaît, Iggy ouvre un œil et Léo se lève d'un bond – Faites pas ça, il va crever. Il saisit le poignet de Sibylle qui tient encore l'interrupteur. Il le serre, le broie presque. – Vous me faites mal. S'arc-boutant pour échapper à l'étreinte qui la blesse, elle se libère. Les yeux pleins de larmes, elle dit qu'elle va redescendre.

Alors il se jette sur tous les interrupteurs du studio. Une fois que sont allumés les néons au-dessus de l'évier, l'ampoule du couloir minuscule, et les trois spots du faux plafond, il annonce à Sibylle dans la crudité blafarde de la piaule en désordre que Winkler l'a remercié ce matin. – Licenciement économique. L'imprimerie est délocalisée en Slovénie. Je suis pas de la fête. La jeune femme glisse une mèche de cheveux mouillés derrière son oreille. Sa voix est blanche, voilée par le timbre de l'agacement – Mais vous allez trouver autre chose, c'est évident. Il retombe dans le clic-clac, la tête dans les mains – Vous êtes déçue, je sens que vous êtes déçue. – Il faut vous reprendre. Je ne serai pas toujours là, vous savez. Elle renoue la ceinture de son imperméable. – Vous partez ? Elle a le regard noirci par les paquets de rimmel qui ont coulé à cause de l'averse. Ses cheveux blonds trempés semblent gris. – Je crois que cela vaut mieux. Nous avons eu une journée difficile tous les deux. (Elle fouille dans son cabas.) Tenez, un cadeau pour vous. Je l'ai trouvé au Relais H de l'hôpital. C'est rare qu'ils vendent de la poésie au kiosque. Les textes sont courts. Vous pourrez vous exercer tout seul. Il prend le recueil. L'ouvre au hasard et déchiffre – Les déserts de l'amour. Se tenant à distance, elle a un sourire vague. Elle dit qu'elle doit filer pour ne pas manquer sa fille à la sortie de l'école.

Elle est partie. Iggy tire la langue. Léo jette le livre. *I'm a human fly and I don't know why / I got ninety six tears in my ninety six eyes*. Le poème, il ne l'aime pas. Elle ne lui a pas fait don des mots cette fois-ci. Quand il a épélé les syllabes du livre les larmes lui sont montées aux yeux, parce qu'elle ne s'est pas penchée sur lui pour confondre sa présence à la sienne. Elle est restée glacée et distante. Elle a commencé à s'éloigner, à fuir son orbe délétère, décevant, débile. Trimer et trébucher avec un gars comme lui est devenu harassant. Elle n'a plus la force. Peut-être même n'a-t-elle plus assez d'amour. Dans un instant, tandis qu'elle approchera de l'école et que les cris des gosses jouant dans la cour viendront à elle, avant même qu'elle ne reconnaisse le petit manteau rouge qui se jettera dans ses bras, elle reverra la mine de Léo licencié, la mine de Léo en colère, la mine de Léo bégayant Rimbaud. Et elle ne parviendra pas à distinguer la lassitude de la tendresse. Le découragement de l'espoir qui lui reste. Tenter sa chance avec lui ? Se tenir droite à ses côtés sans rougir ? Pourra-t-elle supporter le sourire des collègues ? Leurs messes basses ? Les mauvaises blagues ? Elle, fille de notables lui ayant légué un pan de la bibliothèque camarguaise ? N'est-ce pas

en hommage à ses nobles origines qu'elle a choisi pour l'illettré du septième, l'estropié de la dalle, le chômeur de la cité rouge, le livre d'un enfant génial ? Sadisme non assumé. Irrépressible envie de l'humilier. Oui, c'est certainement tout cela. Parce que depuis qu'elle s'est entichée de lui, c'est un peu de sa fierté qui s'émousse chaque jour. Elle voudrait l'aimer sans se perdre. Mais elle n'y parvient pas. Elle lutte depuis des mois contre la fatale attraction, pourtant elle dégringole avec lui. La chute est vertigineuse. Le sol se rapproche. Et elle devine son corps, sa vie tout entière, fracassée, démembrée en bas des tours. Elle renonce à ce suicide accompagné. Elle ne veut pas s'abîmer avec le garçon si doux et si violent. Sur son poignet, il y a la trace violacée qu'ont laissée les doigts de Léo. Ceux de sa main abîmée. Celle qu'elle a soignée et qui tout à l'heure lui a fait mal, lui a fait peur. Cette main, elle n'est plus certaine de vouloir la prendre dans la sienne pour y poser ses lèvres. Le désir a longtemps été là, dans son ventre. Or il vient de faire place au dégoût, même si le haut-le-cœur naît aussi des battements du sien. Elle n'est pas fière d'elle, Sibylle. Mais quand le petit manteau rouge se jette dans ses bras en criant Maman, elle se dit que c'est vraiment trop difficile.

Cimetière de Saint-Ouen



– Je ne supporte pas ce mur, la vue de ce mur. – C’est le mur du cimetière, un mur banal. Tu n’as qu’à passer devant sans le regarder et arrêter de faire des histoires pour tout. – Je ne supporte pas ce mur, je te dis, il est couvert de lettres, de messages. Pour les gens qui passent, il n’est pas un mur. – Il est quoi alors ce mur, qui n’est pas un mur ? – De la poésie pour les morts, une déclaration d’amour pour les vivants. Mais pour moi il est un bloc de ciment gris. – Une déclaration d’amour ? Tu aimerais bien savoir en écrire une pour elle, hein ? – Tu me fatigues avec tes questions. – Mais tu dois forcément te souvenir de quelque chose. Toutes ces phrases que tu avais apprises par cœur du temps de Marius et Lucile, en écoutant tes cassettes ? – Je m’en souviens un peu, c’est vrai, je peux lui dire des choses mais pas les écrire. – Dire c’est déjà pas mal. Pourquoi écrire ? – Tout le monde écrit. Les vrais hommes, ceux qui dorment avec une femme, savent écrire. Non vraiment, je ne supporte pas ce mur. – Qu’est-ce que tu fais, espèce de malade ? – Je me frotte à lui, tu sais bien que ça me calme. – Tu ne vas pas recommencer. Pas ton visage, Léo, pas ton front ni tes joues. Regarde-toi, tu saignes, tu es tout écorché. – J’avais mal avant, là je me sens mieux. Je préfère la douleur qui se voit. Je viens de la faire sortir et maintenant elle fait moins la maligne, elle ne peut plus tromper

personne. – Tu vas retourner voir François avec cette gueule ? – François, il s'en fout de ma gueule. – Je ne pense pas. Il va te trouver inquiétant et même se fâcher, parce qu'un gars qui s'écorche la figure en rasant les murs c'est flippant. – Il me posera pas de questions. D'ailleurs, il est bien le seul qui n'ait pas besoin que je fasse ça pour la deviner, ma douleur. François, il comprend tout. – Mais tu attends quoi des autres ? Qu'ils te prennent en pitié ? – Pas besoin de leur pitié. – Qu'ils saisissent à quel point tu souffres ? – Pas besoin de leur compréhension. – Alors ça te sert à quoi de te faire mal, de t'enlaidir ? – Sais pas, c'est comme ça. – Tu es fou. – D'elle, oui. – Et tu crois qu'elle va t'aimer avec cette allure ? – Faudra. – Tu veux qu'elle s'inquiète pour toi ? – Surtout pas. – Mais qu'est-ce que tu cherches, imbécile ? – Je cherche. – Quoi ? – À comprendre. – En te foutant la tête dans le mortier ? – Ma tête, elle est bonne à rien, ma tête. Juste capable d'entasser des mauvais souvenirs. Alors je les fais sortir. Je fais place nette pour avoir mal dehors, pas dedans. Je t'assure, c'est beaucoup mieux comme ça.

Je pose pas de questions

Léo et François se retrouvent au Cygne d'Or. Léo a emporté la petite caméra que lui a prêtée son ami, souhaitant recueillir un avis sur ses premières prises. Mais redoutant le verdict, il n'est pas encore certain de la sortir du fond du sac où il l'a dissimulée. Il a seulement dit à François qu'il tenait à l'inviter au restaurant – Je voulais vous remercier pour l'autre soir chez vous. Ici c'est bien. Chez moi c'est petit.

Le cinéaste bourru a accepté le déjeuner, arguant que les encornets surgelés le changeraient des boîtes de thon à la tomate. – Et la taulière, elle se dandine toujours dans ses robes fourreaux en faux satin où volent des dragons brodés : ça me rend dingue. Mme Tchen, qui porte effectivement une robe verte de jade traversée par des créatures ailées, les place devant l'aquarium. François demande s'il est possible de s'installer à la table face à la baie vitrée. – Tu sais, Léo, je préfère encore voir mes congénères avec leur sale gueule derrière une vitre que de mater des poissons rouges et des algues phosphorescentes pendant que je boulotte mon riz cantonais.

Mme Tchen approche pour prendre la commande. Elle tient un calepin serré entre ses doigts aux ongles turquoise, présente son sourire affable en même temps qu'elle prononce son Zevouzécout mâtiné de tonkinois, quand elle remarque la figure abîmée de Léo. Alors les sourcils qu'elle a très fins (seuls quelques poils plantés sur le bourrelet luisant des paupières) se rejoignent et les lèvres enduites de gloss translucide se pincent. Devinant que la propriétaire des lieux, qui trouve tant d'accointances entre la beauté occidentale de Léo et celle de son petit-fils, va se mettre à poser des questions sur les raisons de cette mine piteuse, François scande – E11, G6, et pour le menu G6 remplacer les nouilles sautées par du riz. Mme Tchen baisse les yeux, griffonne la commande, puis saisit dans un geste ample les menus plastifiés pour qu'ils claquent l'air, avant de filer aux cuisines.

– On a oublié l'apéro, s'inquiète François. Léo se lève et marche jusqu'au bar. Devant la caisse enregistreuse, il tombe sur Mme Tchen qui est ressortie des cuisines. Cette fois elle s'épanche – C'est pas bien, monsieur Léo, de l'abîmer comme ça votre zoli visage. – Deux 16, s'il vous plaît et des cacahouètes avec. Il retourne s'asseoir, laissant la taulière à son hébétude. François fulmine – C'est fou comme les bonnes femmes sont chiantes. Moi, je vis sans bonne femme. C'est très bien comme ça. Il gobe les arachides salées, en fixant Léo sans considérer le moins du monde ses blessures. Léo aime le regard de François pour cette raison. Il ne voit pas comme les autres. Il ne pose pas les questions, dont la plupart des gens sont coutumiers. Il lui laisse une chance. – François, j'ai apporté le film. Celui que j'ai fait avec votre caméra. Il est dans mon sac. – Bah montre. Dépêche-toi, avant que les menus arrivent. Léo sort la caméra du sac et allume le viseur, où commencent à défiler les images. – On voit mal, il y a trop de lumière. Alors François encercle le cadre de ses deux mains couvertes de taches brunes pour faire du noir. Les couleurs s'avivent. Les formes se sculptent. Le rythme est bon. – C'est pas mal, mon vieux. Surtout quand tu décides de tout montrer. L'immeuble, là, il est hideux, mais tu le prends frontalement, c'est ça qui est fort. Pas de chichi. Même chose pour la gare désaffectée et le mâchefer. Le pont en béton, qui serre la lune comme dans un étau, j'aime beaucoup. T'as l'œil mon Léo. T'es doué. Ça me fait plaisir. – J'ai fait ce film pour Sibylle. Avec vous, elle est la seule à ne pas me juger. – Je juge jamais. Je constate. C'est tout. Je pose pas de questions non plus.

Une lettre

Sur la terrasse de son appartement, on a accroché une pancarte orange qui tremble dans les bourrasques. S'il pouvait en comprendre les caractères battus par la pluie de mars, Léo lirait : Appartement à louer.

Cela fait un moment déjà que, le soir venu, les fenêtres du dernier étage ressemblent à trois écrans noirs. François est parti. La dernière fois, au restaurant, il avait quelque chose d'étrange dans la voix. Mais Léo ne s'était rien dit sur le coup. Pas plus qu'il n'avait pensé, en embrassant ses parents un soir dans le mobile home, qu'au matin il n'y aurait plus personne. Il lève les yeux pour voir les scarifications blanches qu'infligent les avions au ciel. (Le ciel de mars qui dans son entêtement à paraître clair trahit la persistance de l'hiver.) Peut-être s'est-il envolé pour le Japon retrouver son maître des ombres ? Cet artisan de la lumière qui comme lui cherche la nuit au lieu de braquer les projecteurs sur les formes. Soustrait au monde un peu de sa matière. Gratte les surfaces. Émousse chaque contour afin que l'absence sublime les visages, les lieux, absolument tout ce qui passe au tamis de sa machine à fabriquer du noir.

Il regrette de ne pas avoir dit au revoir à François comme il aurait dû le faire pour un personnage de cette trempe. Le cinéaste lui a appris qu'il n'y avait pas de lumière sans ténèbres. Sur la pellicule, il a vu sa vie et de tous ses choix compris le plus important : la volonté d'oublier. Il en vient à se demander si François a vraiment existé. Si ce grand appartement vide dans l'immeuble jaune a jamais été habité par un original qui filmait les gens, le monde, l'absence. À travers les films de son ami, il voyait la disparition. Il se devinait petit garçon, perché sur les épaules de son père, tandis que Lucile photographiait les pyramides des Andes, la tour de Pise, le Tâj Mahal, tous ces lieux où il se serait rendu avec eux, s'il les avait connus plus longtemps. S'il les avait suivis dans leur nuit. François a filmé la vie invisible de Léo et

lui a permis de la saisir un peu. Par les noirs, les silences, les ellipses, les *cuts*, il a montré ce que la vie n'expose jamais au regard. Et en montrant la nuit, il l'a fait disparaître – un peu.

Dans le hall de l'immeuble, Mme Ancelme saupoudre de l'engrais chimique dans les bacs à fougères – Il y a une lettre pour toi, mon garçon. Un courrier de ton voisin. Tu sais, le type bizarre. Léo lui demande si elle accepterait de lui faire la lecture, proposition qui ravit la concierge enchantée de découvrir la prose du bonhomme aux airs mal embouchés qui filme les courants d'air dans les peupliers :

Léo, l'autre soir j'étais bourré. Pas pu répondre à ta question sur l'importance des mots. J'aurais voulu te parler de la violence liée à leur absence. Les mots qui se débinent c'est une vraie saloperie. Ne savoir ni lire ni écrire ça rend dingue. J'ai été abandonné puis adopté par une famille d'accueil. Je n'étais pas un bon élève, j'ai quitté l'école très jeune. J'ai eu la chance d'avoir une caméra 16 mm dans les mains à seize ans. C'est à cette époque que j'ai commencé à filmer et j'ai décidé de ma vie de cette manière. Elle était flanquée sur la pellicule, ma vie. Imprimée sur le triacétate de cellulose. Indélébile. Et je la maîtrisais. Le cinéma est un langage comme un autre et il est fait pour toi. Il y a une histoire que j'aime bien : celle de Jason et de son maître, le Centaure. Un centaure c'est un peu effrayant comme bestiole. Un buste d'homme sur un corps de cheval ça rebute au premier coup d'œil, la difformité. Mais dans le difforme, y a l'harmonie. Quand il voyait le Centaure, Jason comprenait le mystère du monde. Tout ce que contait la bête se raccordait à l'étrange et en sa présence Jason n'avait plus peur. Il aurait continué à le croire, même si l'énergumène n'avait fait que picoler et bâfrer des biscuits au sésame, puisque toujours le dieu disait vrai. Le Centaure était le maître de Jason et Tetsuo Nagata le mien. Il m'a appris à voir même quand le ciel est noir comme un sac de crins. Car se connaître c'est savoir descendre en soi sans chercher à évincer le mal, le laid, le faux. Tout regarder en face. Tout saisir. Ne rien ignorer. C'est ainsi qu'on trouve la vérité et qu'on se trouve, comme chaque fois que tu palabres sur les tombes. Je t'ai cerné, tu sais. Je te laisse le film qu'on a fait tous les deux l'autre nuit sur la dalle. C'est pas mal. Surtout ton idée de zoomer sur la grande tour avec les néons bleus qui tombent en pluie sur le béton. J'espère qu'elle appréciera, ta copine, et qu'elle comprendra ce que t'as à lui dire. Y en a pas beaucoup des lascars qui ont tes yeux. J'ai été très heureux de te connaître, Léo. Embrasse

Sibylle et la petite. Je vous donne les rushs aussi. Regarde-les quand tu doutes pour voir ce que la vie sans art ne te montrera jamais. Bon vent, Léo, prends soin de toi,

F.

Mme Ancelme toussote. Le garçon ne dit rien. Il prend et plie en quatre la lettre qu'il ne peut pas lire. La lettre qui contient les mots de son ami. Un peu sonnée par le sens d'un courrier dont les enjeux lui ont largement échappé, la gardienne a juste la présence d'esprit de signaler à Léo qu'elle va devoir s'absenter un mois pour s'occuper des enfants de sa sœur hospitalisée à Conflans. Puis elle retourne à ses plantes – Ça pue l'engrais et ça attire les mouches. Mais tu verras à mon retour, l'allure qu'elles auront, mes fougères. Une splendeur. Pour l'instant seuls les effluves d'oxyde de potassium piquent les yeux de Léo qui vient de rallumer son MP3 – *I-I-I'm a human fly, i-i-it's spelt F L Y / I say buzz, buzz, buzz and it's just becuzz / I'm a unzipped fly and I don't know why / And I don't know why but I say.*

Verre pilé

Léo sent des bris de verre sous ses pieds. La devanture du Cygne d'Or est toute fissurée. Un acte de vandalisme nocturne vraisemblablement. Derrière l'étoile gigantesque que dessinent les stries dues au choc, Léo reconnaît Sibylle en train de déjeuner avec quelqu'un. Les scories qui lézardent la surface transparente l'empêchent de deviner son sourire et les manières de minauder qu'il lui connaît bien. À l'endroit de l'impact, il y a un trou. Mme Tchen l'a comblé avec de l'adhésif marron qui, en plus de présenter l'avantage de maintenir le décor debout, biffe la silhouette de l'homme qui vient de prendre la main de Sibylle dans la sienne.

Trinité

Léo est descendu chez Sibylle pour sa leçon. La petite, qui a emporté son album préféré au salon, le lit à haute voix. Quand elle entend sa fille, au début, Sibylle ne prête guère attention à l'exercice. Elle pense qu'en suivant les lignes du bout du doigt, la gamine récite de mémoire un texte qu'elle lui a déjà conté des dizaines de fois. Intriguée néanmoins par le caractère à la fois lancinant et mécanique de la voix, elle observe l'enfant et, tout en avalant de petites gorgées de bière, elle trouve que le joli cou tendu sur la page, les yeux emplis d'un sérieux ébloui, indiquent une autre vérité : Violette lit vraiment. La chose est advenue d'un coup, sans crier gare. Un perce-neige. Une fleur minuscule parmi le gel. Un tout premier soleil. À la graphie maîtrisée s'est superposée la lecture qui n'est venue qu'après l'écriture. Le processus inverse eût été impossible. Les mots dans le livre aimé sont ceux que Violette a apprivoisés par le dessin, comprend Sibylle pleine de stupeur. Quand elle lit, la petite a l'impression tenace d'avoir elle-même tracé les lettres qui lui racontent une histoire. Auteur de sa lecture, le lecteur est ce puissant demiurge qui met au monde un sens, tandis que ce sens intègre sa voix à l'univers. Sa narration ajoute un chapitre au grand livre des hommes, à leur mémoire, leur dignité.

Sibylle prend sa fille dans les bras. Violette est fière. Elle dit à sa mère qu'elle sait lire depuis longtemps. Qu'elle a toujours su comment on faisait. – Quand je suis née, je savais lire, pérore-t-elle. Elle est devenue l'héroïne magnifique du livre préféré lu mille fois. Sa propre voix a remplacé celle de sa mère. Mais comme il lui a été longtemps difficile de distinguer son corps de celui qui l'enfanta, le chant du livre conserve ces accents maternels qui indiquent que le sens et sa magie sont indéfectiblement liés à l'amour. Léo pressent toutes ces choses, en observant Violette. Violette, fille aimée de Sibylle, Violette qui sait lire, tandis que son cœur à lui est troué. La bière est

amère et la lumière triste. Son état oscille entre vertige et nausée. Privé des signes, ou les ayant repoussés parce que l'absence s'est imposée au moment où il allait à leur rencontre, il s'épuise à se les réapproprier. Dévisageant la gamine, il voudrait se souvenir du jour de sa propre naissance, lorsque les mouvements du corps et de l'âme se confondaient encore. Face au spectacle que lui offre la chipie, il voudrait reconnaître l'instant où il s'est extrait de la nuit maternelle pour que la lumière remplace le noir. Mais l'avènement d'un adulte à lui-même n'a rien en commun avec la venue au monde du tout petit enfant. L'homme déjà vieux a conscience de sa métamorphose : il en guette les craquages, l'échec éventuel. La nuit peut revenir et le jour des signes se refuser à jamais. En ces moments cruciaux où tout se rejoue, il marche au bord de la folie, certain que la vie n'est plus possible sans une dette d'amour contractée avec les mots.

Quelque chose vient d'arracher Violette à sa concentration. Une voix l'appelle de sa chambre. La gamine bondit, abandonnant album et cahier. Son petit corps lesté trotte dans le couloir avant de disparaître dans la chambre d'où la voix est venue. Sibylle baisse les yeux pour ne pas croiser ceux de Léo. – Qui est là ? – Son père. Damien est revenu. Il veut voir sa fille. On va essayer de tout recommencer. Au fond du couloir se tient un homme en costume clair qui porte l'enfant hilare sur ses épaules. Il revient au salon d'un pas assuré, le visage balafré par un sourire qui trahit l'évidence de son bonheur et son absence de scrupules. Réapparu en ce jour de gloire familiale, sa venue acquiert l'aura des miracles et suggère l'éblouissement simple, la béatitude passive, qui fait endosser aux salauds la soutane des saints.

Le retour du père prodigue vient de tout redistribuer : rêves avortés et promesses non tenues, en même temps qu'il a ouvert une brèche sous les pieds de Léo. Parvenu à sa hauteur, Damien donne une poignée de main au garçon qui, en tendant la sienne (la honteuse), remarque que le père de Violette a les mêmes taches de rousseur que sa fille sur les ailes du nez. Jamais il ne s'est senti aussi étranger au lieu et aux êtres qui l'occupent qu'en cet instant. – Chéri, je te présente Léo. – Je suis le voisin du septième. J'apprends à lire, Sibylle m'aide. Damien inspecte le jeune homme, en réfrénant une soudaine envie de rire. La franchise déconcertante de l'aveu vient de chasser une brume de son esprit : durant quelques secondes, il a songé que le gentil voisin pouvait être l'amant de sa femme, ce qui aurait immédiatement annulé toutes ses bonnes dispositions à l'égard de la petite

famille retrouvée. – Léo est très courageux, tu sais, et les progrès sont manifestes. – Je vais rentrer, Sibylle. Violette sait lire et je n'ai pas envie de la freiner. Je vous donne ce DVD. C'est le film que j'ai fait pour vous avec François, l'autre nuit en bas des tours. (Elle rougit. Elle se souvient de toutes ces nuits où elle a dormi avec lui, en rêve, en caresses, en soupirs.) – Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Léo. Gardez-le. Mais vous pouvez revenir demain pour votre leçon. Nous ne déménageons que dans une semaine. Il y aura des cartons un peu partout, mais on trouvera bien un coin pour travailler au calme. – Ce n'est plus la peine. Plus la peine. Quand il répète le mot peine il presse le DVD entre ses paumes, comme s'il implorait la grâce de quelque divinité invisible et son pied toque trois fois le parquet.

Un rêve

Depuis combien de temps est-il couché dans le clic-clac ? Un mois peut-être. Par la fenêtre du studio, Léo a vu défiler des ciels diurnes aux contrastes changeants, des ciels nocturnes aux noirs plus ou moins profonds, puis, à un moment, il a oublié de les compter. La sensation de faim, aiguë les deux premières semaines, s'est totalement dissipée. La seule chose qui demeure très désagréable reste la sécheresse épaisse de la bouche.

Dans sa semi-conscience, il reconnaît Marius, assis à la table de camping plantée devant le mobile home. Son père graisse les crans d'arrêt, tandis que Lucile farde ses lèvres, en se penchant sur le rétroviseur gauche du véhicule qui lui sert de miroir. La télévision est restée allumée et a fini par imposer à la piaule une fragrance de brûlé. Léo distingue à peine les images du poste, même si ses yeux vagues y reviennent régulièrement comme par réflexe. Peut-être est-il question d'un reportage concernant un tremblement de terre survenu en Italie, à moins qu'il ne s'agisse d'un documentaire sur la disparition de la banquise, ou des rushs de François montrant Sibylle sur la dalle ?

Si plus aucune forme attachée à la dilution des heures n'est certaine, Léo peut encore détecter l'odeur âcre de sa peau cireuse qui exsude et celle de ses cheveux qui imbibe les draps sales. Son corps, de plus en plus léger, se confond avec les angles du studio. Presque tout se dissout. Seuls les rêves perdurent avec leur parcimonieuse précision.

Il est dans le jardin de la villa camarguaise. Il est descendu à l'aube sous les citronniers pour sentir les herbes mouillées par l'orage. Ses pieds s'enfoncent dans les touffes de basilic. Des langues de sève coulent du tronc des pins. Sibylle s'est levée à son tour. De sa fenêtre, elle le voit nu sous le bougainvillier. Elle rit. Il s'accroupit pour cueillir des baies. Il en mâche de pleines poignées. Ses lèvres sont bleues. Il enfonce avec volupté ses doigts dans la terre détrempée, porte la boue odorante à son visage et s'en macule la

face. Il tourne sur lui-même, les bras en croix, le visage éclairé par un sourire immense. Il est pur, émouvant comme un dieu. Sa souveraine beauté commande au néant autour de lui et tout s'efface hormis son corps. Sibylle est cachée derrière la persienne. Il s'approche de la fenêtre et se tient sous le balcon sans rien dire. Il sait qu'elle est là. Qu'elle le voit. Sa présence dans le jour qui monte commande à la jeune femme de le rejoindre au jardin pour lui lire toutes les histoires inscrites sur l'écorce du platane jaune. Parce qu'il n'est pas encore repu de mots, il lui donne la main et la conduit sous le grand bougainvillier rouge. Ils se couchent sur la terre. Il y a des baies bleues dans les mains de Sibylle. Elle les lui donne à manger. Leurs bouches comme tachées d'encre se mêlent. Leurs baisers ont le goût du fruit, celui de la terre chargée de miel. Pour la première fois il trouve son corps plus beau que son visage. Il est dans son ventre. Elle dit Léo sur ses lèvres et il accueille la chaleur des heures passées à côté d'elle, lorsqu'elle lui tenait la main, lorsqu'elle lui soufflait les mots, lorsque son être féminin compénétrait le sien avec les syllabes, leur dessin, leur musique. Douteux épithalame, l'aube éparse préside à leurs noces qui périssent quand l'œil s'ouvre pour la dernière fois.

Le soleil est haut.

Parce que Léo a oublié de tirer la jalousie, le ciel jaune incendie à nouveau son studio. Après la cession des rêves, le reste de conscience du garçon ressemble à un morceau de carbone. Les Polaroid de Lucile et Marius brûlent. La mémoire des visages cloque. Iggy a les yeux clos. Il capte la chaleur de la fournaise où se consume son maître. La misère a fané et tombe dans le vide en s'effilochant. Sur le corps, les draps pèsent lourd. Léo évite de bouger pour ne plus sentir leur contact douloureux, tandis qu'un creux se forme progressivement sous ses reins. Cette faille, définie par la gravité du bassin, l'aspire.

De toute façon, il est en quête d'autre chose. D'un principe situé en dehors de cette pièce où stagne un air rance, vicié. Ses yeux, aux cils collés de pus, hésitent entre le cadre de la télévision et celui de la fenêtre pour enfin choisir de se jeter dans le ciel. Il y discerne encore le halo rouge du bougainvillier, puis un nuage de la forme d'un centaure, avant que les ombres de la tour ne les chassent.

Les lignes dures strient, lacèrent, éventrent l'édredon du rêve. Pluie de plumes en paille dans la bouche, les narines. Le thorax se soulève avec

peine dans la cage-tombe. Toux. L'ongle, long comme celui d'un mort, gratte le matelas, tandis que l'oreille se concentre sur le bruit minuscule qui en innerve les ressorts. Le sang paresseux cogne doucement aux tympanes sourds.

Sur le toit de la tour, les néons sont éteints. Les lettres mates. Sans légende. La voûte incandescente s'épluche en jour dense et saupoudre les miettes du songe sur les signes muets. Les lettres idiotes, couvertes de cendres, s'amenuisent dans le ciel coincé dans la fenêtre. S'il garde le lit des jours et des jours encore, le rêve reviendra sans doute, plus fort que les mots brûlés.

Rester au lit. Ne pas bouger. Faire comme Iggy. Dans l'incendie de la chambre.

Exister encore un peu

Quand la brigade criminelle trouve le corps de Léo couché dans le clic-clac, on estime que la mort remonte à plus de quinze jours. Revenue après un mois d'absence de sa villégiature forcée à Conflans, la gardienne a alerté la police à cause de l'odeur. Au début, elle a cru que c'était celle des poubelles qui remontait vers les étages, parce que le ménage du local avait été négligé depuis son départ. Mais quand la puanteur s'est intensifiée et qu'elle tambourinait à la porte de Léo sans que rien ne se passe, elle a paniqué. – Aucune trace de violence. Décès par inanition, conclut le médecin légiste. – Quel gâchis, mon Dieu, quel gâchis, sanglote Mme Ancelme qu'on a autorisée à pénétrer sur les lieux, parce qu'elle est la seule personne dans l'immeuble à connaître la victime. On lui ordonne de ne rien toucher car la cellule d'identification va mettre l'appartement sous scellés et qu'une enquête est en cours. – Quel gâchis, mon Dieu. Elle demande si elle peut prendre Iggy avec elle, ce qu'on l'autorise à faire. Lorsqu'elle soulève le terrarium, le faire-part qu'elle avait monté à Léo le matin de Noël tombe à ses pieds. Il était posé sur la table, dissimulé par l'habitable de verre, comme caché. Alors elle le glisse en douce dans la poche de sa blouse, persuadée qu'elle est désormais la seule à détenir l'unique indice qui pourra expliquer telle catastrophe. – Je redescends à ma loge avec la bestiole. Je me tiens à votre disposition, si vous avez des questions.

Une fois chez elle, Mme Ancelme fait bouillir de l'eau dans une casserole. Quand celle-ci produit suffisamment de vapeur, elle place l'enveloppe au-dessus des volutes et la décachette avec d'infinies précautions.

Elle est vide.

La concierge glisse alors ses doigts noueux dans le courrier pour bien vérifier l'absence de carton imprimé au cas où ses yeux lui joueraient des tours.

Le vide encore.

Elle retourne l'enveloppe, regarde les deux mots qui y sont écrits à côté de la croix stylisée. L'humidité a commencé à diluer l'encre, épaississant le contour des lettres qui s'épanchent dans les nervures minuscules du papier. La concierge trouve soudain à la graphie des caractères un aspect curieusement enfantin. Elle pense spontanément à Violette, avant de chasser de son esprit une idée aussi nauséabonde qui ferait porter à la gentille chipie la responsabilité d'une plaisanterie sinistre. Et puis la gamine est bien trop petite pour atteindre le rang du haut sur le panneau des boîtes aux lettres.

Mme Ancelme se laisse tomber dans le fauteuil en velours de Gênes, celui où elle aime bien s'installer pour faire du tricot. La tête calée sur l'arc-en-ciel de l'appuie-tête au crochet, elle se dit que Léo s'est rendu malade pour pas grand-chose, qu'il s'est ruiné la santé et le moral en essayant d'apprendre à lire, parce qu'il lui était impérieux de déchiffrer le mystère d'un faire-part qui ne contenait la mort de personne. On s'épuise pour des riens et on oublie de vivre. – Quel gâchis, mon Dieu, quel gâchis. La concierge allume une gitane sans filtre, traîne ses chaussons en peluche rouille jusqu'au buffet où elle range ses alcools, et se sert un calva. – À nous deux, Iggy, parce qu'on va devoir exister encore un peu.

Cimetière de Saint-Ouen



– C’est toi qui as posté le faire-part ? – Joli cadeau de Noël à moi-même, n’est-ce pas ? – Tu parles d’une blague. Mais qu’est-ce qui t’est passé par la tête nom de Dieu ? – J’avais envie de célébrer l’anniversaire de la disparition de mes parents à ma manière. Une façon originale de digérer leur mort, si tu préfères. – Mais comment t’y es-tu pris ? – J’ai piqué une enveloppe à l’imprimerie, il y en avait des cartons pleins avec les faire-part de naissance. – Pas banal comme étrennes. Et la concierge n’a rien deviné ? – *Nada*. J’ai toujours su cultiver mon petit côté toqué sans rien laisser paraître. – Pauvre malade. – Erreur : je me suis réconcilié avec les mots. – Je pige pas. – Mais tu as bien compris qu’il n’y avait rien dans l’enveloppe, aucun message, aucune mauvaise nouvelle. – Évidemment, tu ne sais pas écrire, tu n’as jamais voulu t’y mettre, tu n’allais pas rédiger un roman. – Oh mais j’en suis capable. – Ah mon Léo, tout macchabée que tu es, tu ne manques ni d’air ni d’humour. – Tais-toi et concentre-toi. Sur l’enveloppe, qu’y a-t-il d’écrit sur l’enveloppe ? – Ton nom, abruti. – Et Léo Cramps est ? – Mort. – Parfaitement : Léo Cramps n’existe plus. – Je ne te suis pas. – Désormais il n’y a pas davantage de Léo Cramps parmi les hommes sachant lire et écrire que de mots dans cette missive. – Tu es fou. – Au contraire. Le rapport entre mon nom et le vide est

parfait. Cette fois les lettres grises se sont complètement effacées et les mots absents disent sans faute d'orthographe tout le sens du courrier. – Tu as été brillant. – Plus encore : je suis l'auteur et le destinataire comblé de mon propre envoi. Personne n'a tenu le stylo à ma place. J'ai écrit le vide, j'ai posté le vide, et j'ai signé toute ma vie.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)